

**Cinq histoires
pour une centenaire**

Cinq histoires
pour une centenaire

romans collectifs

© Mots et Plume - F 21600 Longvic, 2013
© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2013

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-27-4

Sommaire

Avant-propos	9
Nos écrivains	12
Piège dans l'azur, panique sur le tarmac	25
Un Papy pas comme les autres	69
Pas de répit pour Amélie	123
Peurs et frissons dans l'avion	187
Entre terre et ciel	238
Remerciements	295

L'écriture est la peinture de la voix.

Voltaire

Avant-propos

Quelle est donc cette auguste centenaire à qui les collégiens dédient ces cinq histoires ? Ne cherchez pas ! Il s'agit, au choix, soit de l'Armée de l'Air française, soit de la base aérienne 102 « capitaine Guynemer » de Dijon-Longvic, sise, en très grande partie, sur le territoire de la commune d'Ouges.

En effet, c'est la loi du 29 mars 1912 qui consacre l'« aéronautique militaire » comme arme aux côtés des quatre armes « de tradition » que sont l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie militaire.

Un terrain à Dijon-La Maladière se révélant trop exigü, les autorités militaires portent leur choix sur neuf hectares de terres planes situées sur la commune d'Ouges, qui seront expropriées et acquises le 22 août 1913. Deux hangars démontables de toile sur charpente bois, une baraque en planches et quelques tentes légères sont les premiers « bâtiments » du Centre d'aviation.

Ainsi donc, l'aviation militaire dijonnaise a un siècle d'existence ; on ne pouvait ignorer un tel anniversaire. C'est sur la suggestion de Sébastien Gérard, le dynamique directeur du Crédit Mutuel de Longvic, que le choix du roman des collèves de l'année 2012/13 s'est porté sur le thème de l'aviation, militaire ou civile, de l'origine à nos jours.

Mots et Plume
Longvic, le 15 mai 2013



Nos écrivains

Collège Montmorency - Bourbonne les Bains

classe : 4^{ème} B

Professeur : Mme Céline RÉNEL

COLAS	Gwendoline
DOUVERNELLE	Augustin
DUMAS	Morgan
FENARD	Robin
GROSSI	Jean-Baptiste
HUGUENOT	Charly
JACQUOT	Maxime
JEANNIARD	Dylan
LEROUX	Morgane
MARECHAL	Samuel
MAUJEAN	Océane
MILLE	Arnaud
PEIGNEY	Elise
PROTOY	Emilie
ROLANDO	Jérémy
RUPT	Alizéa
SEGARD	Romuald
VAURE	Alexandrine

Collège Edouard Herriot - Chenôve

classe : 5^{ème} 2

Professeur : Mme Fabienne PARIZOT

ABADOU	Yanis
AZZAM	Inèss
BAUDONNE	Showna
BELIN	Manon
BENAOUDA	Célia
BENSBIA	Mohamed
BEROKIA	Najat
BOISSON	Jules
BRUCHARD	Alexis
CAZEAUX	Armand
CHAUMONT-BREMONT	Ulysse
DAHMOUNI	Hicham
DELOS	Aurélien
DIZIER	Florian
FONTANEAU	Maxime
GAUTHERON	Elisa
GUENAIRE FERNANDES	Kévin
IBRAL	Marwan
IBRAL	Othman
LEDUC	Théo
MARRAKI	Rédouane
MERIMECHE-BITIRIM	Salim
MIGNOTTE	Paul
MYCHNO	Mylène
PETIT-DAMONGEOT	Alexis
PIERRE	Méline
RULL	Florentin
TALLANDIER	Virgile
TONOT	Alexis

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 6^{ème} 1

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

BARDET	Matthias
BARTOLLINO	Victoria
BENSELLAM	Jadd
BERTELLI	Janne
BEZ	Marcus
BLASIVS	Nicolas
BONIFACE	Lucas
BOUJON	Sarah
BRUNNER	Pauline
CARRETTE	Clément
DELATTRE	Laure
ESNAULT	Alex
ESNAULT	Kévin
GILLET	Julia
GRAFF	Charlotte
HATIER	Quentin
HUREL	Laura
JAMBU	Sarah
LEMAÎTRE	Angie
MARCHAL	Yaniss
MESSADI	Inès
ROBLOT	Lucile
ROLLAND	Gabin
SANDOZ	Judicaël
SZURLEJ	Julia
TACHARFIT	Inès

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 6^{ème} 4

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

ANTUNEZ	Chloé
BADART	Débora
BECHU	Vincent
BELLOIR	Faustine
BEUDET	Clément
BOUAJAJ	Sana
BOUQUIN	Louane
CHEVALIER	Pauline
DEFFEUILLE	Hugo
FARIZON	Léo-Paul
FERRET	Yann
GALIMARD	Thibaud
GALLAY	Corentin
GARNIER	Duncan
GEROUVILLE	Marie
GURY	Marie Lou
HOC	Iness
JAULT	Léanne
LAMBERT	Inès
LINARD	Mayline
MICHAUT	Bastien
MILLION-RANQUIN	Sacha
OLANDA	Lénaïck
POTOKU	Lorent
SERCAN	Bérénice
SIMULA	Julie

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 6^{ème} 6

Professeur : Mme Véronique FRANÇOIS

ABID	Jérémy
BAHOFFÉ	Maxence
BOLLENOT	Caroline
COQUEAU	Marine
DEBOSSE	Joffrey
DOMINGUES	Jérémy
DOS SANTOS SANCHES	Olivia
GREUILLET	Maïlys
GUILLOT	Pauline
HILAL	Samuel
HUBER	Louis
JAPIOT	Maxime
LAUDET	Aure-Anne
MOREL	Julien
OLIVIER	Albane
PELTIER	Adam
PERNOT	Apolline
PINOT	Léa
PORThAULT	Quentin
RENARD	Thomas
SILVA RAMOS	Sébastien
TRICHET	Brian
YAHIA	Inès
ZEHNDER	Elliott

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 5^{ème} 2 SEGPA

Professeur : M. Luc GROSSI

CAN	Jessy
DEBIERNE	Laura
GA-AS	Catherine
GOMES FERNANDES	Patricia
GOUINAUD	Julie
HANANE	Asma
HEITZLER	Tony
KITOUBA	Noélla
LAPIPE	Chloé
LEDUC	Eva
MAURY	Quentin
MILLOT	Tristan
NAOUSSI SOGUTE	Julien
ROUSSIOT	Jason
URFER	Estelle
VOLLEREAU	Joris

Collège Les Hautes Pailles - Echenon

classe : 4^{ème} 3

Professeur : Mme Mathilde ROY

ACHILLEO	Fabio
ALLEGRE	Steve
BANDI	Maud
BESANA	Manon
BOUTIFLAT	Léo
BOYER	Morgane
BUSSIERE	Ophélie
CARREAUD	Louis
CHAUMATTE	Anthony
DAUBIGNEY	Gaétan
DELGRANGE	Clara
DENAIN	Simon
ENTAT	Jérémy
FICHOT	Julien
GASPERINI	Kevin
GRAUET	Léa
JOVIGNOT	Maxence
MALLI	Corentin
MATHIRON	Lucas
MICHAUDET	Florian
NIVOIS	Orane
QUENOT	Mickael
SEURRE	Marion
THIEBAULT	Sarah
VIROT	Valentin

Lycée professionnel Saint Joseph - Dijon

classe : 4^{ème} DP 1

Professeur : Mme Nathalie ZBOROWSKI

AIDI	Aniss
BREDILLET	Victor
CARRETTE	Geoffroy
CRAGNOLINI	Baptiste
DELNESTE	Antoine
DJIBLI	Thomas
DURAND	Valentin
FIGUEIREDO RODRIGUES	Samuel
FRANQUIN	Hugo
GABETTE	Nicolas
GAUDRILLET	Romain
GOYET	Axel
LADHEM-MARTINS	Mahdi
MAIZIERES	Alexandre
MARNAY	Dylan
MAZZAR	Yacine
MILLOT	Flavien
PONTAUD	Jade
RAZAK	Nawfal
ROGER	William
SCARPITTA	Marc
SELLIEZ	Bruno
TARDY	Kevin

Lycée professionnel Saint Joseph - Dijon

classe : 3^{ème} P 1

Professeur : Mme Céline LASPALLES

ALMANZA	Bastien
BAUCHE	Marvin
BON	Matthis
CHAMPY	Thomas
COURAILLON	Thomas
DADA	Soulimane
FALCO	Etienne
FIORI	Melvyn
GOUX	Julien
LAVAILLOTTE	Victor
LECURET	Alexandre
LETY	Valentin
MARGUET	Alexis
MULET	Thomas
PAJAUD	Thomas
PAUTHIER	Thomas
REBOUL	Simon
ROYER	Quentin
TERRIER	Mickaël
VACHON	Alexis
VIOLAND	Pierre-Valentin

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 6^{ème} 6

Professeur : M. Fabian CLÉMENT

BOISSELIER	Lucas
BONNEFOY	Robin
BOUR	Emma
BRENOT	Jeanne
CANDIARD	Lucile
CORDIER	Emilie
DEFRANCE	Camille
FLANQUART	Emma
GRASSI	Camille
GRASSI	Léa
GUILLEVIC	Vincent
JEANNIARD	Alexis
LUSTREMANT	Manon
MENECIER	Johan
POISSON	Léa
POUSSIN	Camille
POUTHIER	Angel
PROVENCEL	Nicolas
RINAUDO	Laétitia
RUFENACHT	Brandon
RUFFIN	Hugo
SEGURA	Juliano
SERKIZYAN	Lucile
SEVA	Arnaud
TEIXEIRA MACHADO	Marina
VARAS	Luna

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 6^{ème} 3

Professeur : Mme Lucile CORDIER

ANSARD	Ophélie
ANTUNES	Ana
ARDENOY	Killian
BEN CHEIKH	Awatef
CATTANEO	Melvin
CHAISE	Pierre- Alexis
CHOUAALI	Samy
CONTET	Maxime
DELPIPPPO	Alexandre
DOS REIS FERNANDES	Geoffrey
DOURNEAU	Mathéo
DUCHEMANN	Maxime
EL HADNA	Ikram
GOURMELON	Morgane
HONGROIS	Helen
HUBERT	Tanguy
KOLLER	Yann-Edouard
LAIYMANI	Marwa
LEGUEN	Romarc
LENOIR	Sarah
MARQUES	Zakary
MOREIRA	Jessica
RAVASSON	Maéva
RHODDE	Maël
SOARES OLIVEIRA	Daniel
SOLANO	Laurine

Piège dans l'azur, panique sur le tarmac

classe de 6^{ème} 1 - collège Camille Claudel

et

classe de 6^{ème} 3 - collège Roland Dorgelès



1

Ce matin, il fait beau et le tarmac de la base connaît une animation un peu particulière. Dix à quinze mécaniciens sont plantés là, immobiles, les mains dans les poches et le nez au ciel. Pas un nuage ne trouble l'azur, conditions parfaites pour l'observation des avions.

Les huit Alpha Jet de la patrouille d'acrobatie aérienne viennent de prendre l'air, les uns derrière les autres, dans un ordre parfait et avec une minutieuse synchronisation. La patrouille est à l'entraînement. La manœuvre du jour est délicate. L'équipe est annuellement renouvelée, trois nouveaux pilotes sont donc dans leurs cockpits.

Le plan d'entraînement d'aujourd'hui est axé sur la figure emblématique de la patrouille : le « Cœur ». Les mécanos la connaissent bien, cette figure particulièrement spectaculaire, pour l'avoir admirée de nombreuses fois, à l'entraînement comme en meeting. Le cœur est une figure à six avions, face au public, la flèche est réalisée par les deux solos alignés.

Tous se souviennent que c'est au cours d'un « Cœur percé » que se produit le crash de la patrouille aérienne italienne Freccie Tricolori, en 1988, à Ramstein. A l'époque, les spécialistes conclurent à une erreur de pilotage, mais certains ne purent s'empêcher de suspecter une malveillance.

Les avions effectuent un premier passage en formation « Diamant », appareils en position pyramidale selon le modèle 1-2-3-2. Aucun souci pour cette patrouille aguerrie, dans cette formation de base, même à plus de 300 km/h, même à 3 mètres les uns des autres.

Avant de préparer le « Cœur », un second passage au dessus de la base se fait en formation « Transall ». Le Leader est en pointe, c'est le chef d'orchestre, avec le Charognard derrière lui. Entre eux, les deux Intérieurs et les deux Extérieurs forment une ligne. Les deux Solos volent côte à côte derrière le Charognard. Cette année, Charlie-Yankee est le leader Solo ; le second Solo, c'est Mike-Lima. La figure est parfaite.

Tout à coup :

« Solo, à Leader !

- 5 sur 5, Solo !

- Mon témoin de carburant baisse à vue d'œil !

- Mike-Lima à Solo : affirmatif, fuite de liquide sous ton réservoir !

- Mon altimètre est également affolé ! Les chiffres du compteur défilent ! L'aiguille tourne comme une toupie ! Pourtant, je reste bien en ligne !

- Je confirme, tu es parfaitement stable horizontal.

- Leader, je décroche illico. Ok ? Piste d'atterrissage en vue, kérosène suffisant, je me pose au plus vite !

- Ok, Solo ! Rendez-vous au sol !

- Affirm' Leader ! On se pose et on fait le point.

- De Leader, à tous : entraînement terminé ! Solo est en difficulté technique. Chacun se met en vol circulaire large, figure 3 de standby, altitude 400 stable, espace libéré pour son retour sur base. Restons aux ordres »

« La Tour, de Charlie-Yankee ! Fuite importante de carburant, altimètre en folie ! Atterrissage prioritaire demandé !

- Ok, Charlie-Yankee ! Piste principale et piste annexe dégagées ! Retour au sol immédiat. Rappelez longue finale.
- J'amorce ma descente sur la piste principale.
- Charlie-Yankee de la Tour. Visuel sur vous. L'équipe d'intervention incendie est à son poste. Tout va bien se passer. Rappelez appareil contrôlé.»

Silence devant les écrans de contrôle. Respiration minimum. Attention maximum.

« Deux pépins techniques d'un coup ? Inconcevable !...

- Vous pensez à un sabotage, mon commandant ?...

2

- Oui, j'y pense», répond le commandant, d'une voix inconnue de ses hommes. « Mais rien n'est sûr. » renchérit-il rapidement.

« J'espère que non, mais je pense aussi que oui !

- Peut-être... L'enquête le dira !

- Peut être...? »

Ils se taisent et regardent l'écran.

L'avion de Charlie-Yankee s'approche de plus en plus vite du sol ; tout le monde croit qu'il va s'écraser. De la fumée commence à s'échapper de l'appareil ; quelle angoisse !

Les commentaires se succèdent :

« L'aile a un problème !

- Mais non, il est dans le vent et ne peut pas bien contrôler l'engin...

- L'avion va s'écraser ! Il se dirige droit vers nous, nous allons tous mourir, écartons-nous ! »

A quelques mètres du sol, Charlie-Yankee, expérimenté, réussit à redresser l'avion puis à se poser.

« Exercice terminé. Retour au sol pour tous. »

Tous les pilotes et les mécaniciens se réunissent avec le commandant ; ils sont perplexes face à l'incident qui vient de se produire. Ils se regardent, les yeux écarquillés, mais rien ne sort de leur bouche. L'idée du sabotage leur traverse l'esprit,

mais ils ne veulent pas y croire. Une enquête va être diligentée.

Deux heures plus tard, après s'être changés, ils discutent dans leur salle de repos.

« J'ai d'abord eu une grosse suée, mon visage était tout mouillé ; puis, mes mains et mes jambes ont commencé à trembler. Mon cœur battait de plus en plus vite. J'ai cru ne pas en sortir vivant. Alors, j'ai pensé à ma famille et cela m'a redonné du courage » avoue Charlie-Yankee.

« J'ai ma petite idée, c'est un coup d'une patrouille étrangère ; les hommes n'ont sans doute pas supporté de ne pas réussir les figures que nous avons présentées lors des derniers meetings !

- Pourquoi dis-tu cela ?

- J'ai surpris une conversation d'observateurs civils, il y a deux mois, pendant des tests de réglage d'organisations...

- Quelqu'un cherche à saboter notre patrouille. S'agit-il d'intérêts politiques, commerciaux, d'un groupe aéronautique concurrent ou d'un groupe social virulent ?

- Impossible ! » crie une voix bien connue des hommes.
« Vous ne pouvez accuser, sans preuve, qui que ce soit !
Nouvel entraînement après-demain !

Je pense qu'il s'agit bien d'un sabotage ; Charlie-Yankee et l'équipe d'intervention semblent le confirmer. Solo, vous prendrez l'Alpha Jet de réserve.

Je vous accorde un repos exceptionnel, suite à ce qui s'est passé. À dans deux jours ! »

Personne n'ose parler, les hommes n'ont jamais vu le commandant avec ce visage inquiet.

Le matin du jour J, tous sont à leurs postes et aux commandes de leurs appareils ; la patrouille d'acrobatie aérienne éprouve encore un peu de difficulté à réaliser la figure. Avec de l'entraînement au sol et en vol, le soir même, l'excellence est atteinte : le « Cœur » devient parfait !

« Patrouille, retour à la base, en ordre ! »

Le second Solo axe l'avion sur la piste principale. Mais soudain, un voyant rouge s'allume sur le tableau de bord, signalant la perte de contrôle de l'avion. Mike-Lima n'a plus aucun moyen de maîtriser l'appareil. La trajectoire de l'avion est déviée mais sa vitesse continue d'augmenter. Le pilote ne peut plus atterrir, il décide de s'éjecter. Il ouvre la verrière du cockpit, mais le vent est si puissant qu'il l'arrache.

Malgré cette situation périlleuse, second Solo arrive tout de même à atteindre la poignée d'éjection située entre ses jambes. Il tire dessus et s'éjecte hors de l'avion. Le parachute se déploie automatiquement. Tout à coup, l'avion explose dans le ciel dans un bruit assourdissant. Le pilote, impressionné par l'explosion, arrive quand même à se poser dans un champ voisin de la base. Une fois atterri, Mike-Lima s'évanouit. L'équipe de secours arrive précipitamment vers le pilote couché sur le sol. Elle l'emmène à l'hôpital.

Mike-Lima est arrivé au sol, sans grave blessure. La Tour envoie un message à tous les autres pilotes encore en vol :

« De la Tour à tous : Restez calmes, second Solo n'a rien.
- De Leader à tous : vous pouvez encore tenir en vol quelques minutes ?
-De tous à Leader : Oui Leader, nous avons le kérosène nécessaire ! »

Les uns après les autres, selon la procédure habituelle, les avions atterrissent ; puis leurs pilotes viennent s'enquérir de l'état du courageux Mike-Lima qui a eu la présence d'esprit de sauter avant que les flammes ne le carbonisent.

Tous sont soulagés, mais pensifs, car ils se demandent ce qui ou qui est à l'origine de l'incident survenu à Charlie-Yankee et maintenant de cette explosion de l'Alpha Jet du second Solo.

Mike-Lima se réveille trois heures plus tard, aux urgences de l'hôpital ; sa femme se trouve à ses côtés. Il s'en tire seulement avec un bras cassé et la peur de sa vie, soulagé d'avoir survécu à ce terrible accident.

3

Pendant ce temps d'hospitalisation, les enfants des pilotes, qui avaient entre-temps appris les deux accidents, se réunissent dans la maison de Mike-Lima. Le plus grand des enfants, Simon, douze ans, décide de débattre pour connaître l'opinion de chacun. Aussitôt, les enfants l'écoutent, convaincus que quelque chose d'important va se dire. Finalement, c'est Emilie, quatre ans, qui prend la parole :

« Moi, je pense que Papa est blessé à cause des méchants ! » Comme elle n'a que quatre ans, personne ne fait attention à elle, sauf Magalie, sa grande sœur :

« Ecoutez-la ! » Puis, en s'adressant à la petite : « Quels méchants ? »

- Y a des méchants qui sont venus voir Papa, un jour où t'étais pas là ! Ils ont dit qu'il fallait que Papa arrête de voler parce que sinon ils vont lui faire bobo !

- Je le savais ! Deux accidents à répétition », dit Jules, dix ans, « ce n'est pas du hasard ! »

Tous acquiescent de concert et, surtout les grands, continuent leur discussion :

« Moi, je pense que si des "méchants" sont venus ici, dans la caserne, ils ont des complices à l'intérieur de la base, car l'entrée est hyper-sécurisée ! » dit Gérard.

« Peut-être qu'il faudrait appeler la police ? » interroge Sandra, un peu apeurée.

« Non, » assure Simon, « nos parents travaillent pour l'armée, la police n'y peut rien ; l'armée doit faire sa propre police !

- Un mécanicien est certainement complice ; mais lequel ? Et comment le démasquer ? » demande Magalie.

« Il faudrait que nous menions l'enquête, mais nous sommes trop petits... Il faudrait voir le colonel, mais comment faire ? Il ne voudra jamais nous écouter ! »

A la base, inquiets, les personnels et les pilotes conversent de même au sujet des accidents. Au final, chacun des pilotes décide d'enquêter personnellement.

Au beau milieu d'une intense discussion de l'équipe, le colonel arrive et tous le sentent d'une humeur exécrationnelle...

Il a pris une première mesure : multiplier la surveillance des avions au sol, par caméra.

Il vient leur confier d'autres tâches :

« Messieurs, je veux trois volontaires qui feront l'analyse des six camions citernes de kérosène ! Regardez aussi s'ils ont bien leurs scellés de sécurité sur leurs réservoirs !

Trois mécaniciens s'approchent :

« Nous sommes volontaires, mon colonel !

- Parfait ! J'en veux trois autres pour voir si le matériel est bien au complet ! »

Trois autres mécaniciens s'avancent de nouveau vers lui :

« Nous sommes aussi volontaires, mon colonel !

- Parfait, Messieurs ! Vérifiez tout, soyez vigilants et explorez le hangar n°8 où était garé l'Alpha Jet de Charlie-Yankee. Vérifiez aussi le hangar n°12 où se trouvait l'avion de Mike-Lima. Il doit y avoir des indices, car je pense vraiment qu'il y a eu sabotage », explique le colonel.

« A vos ordres, mon colonel ! » répondent les mécaniciens.

« Bon, vous pouvez disposer, et au rapport demain matin ! Pour ma part, je me rends de ce pas à l'usine de fabrication

des Alpha Jets, où j'ai obtenu un rendez-vous avec le directeur et le responsable de production ! »

A l'hôpital, Mike Lima s'est remis relativement vite de ses blessures. Il peut rentrer chez lui dès son plâtre en place. Les vols devront reprendre sans lui, pendant un temps.

En fin d'après-midi, la famille de Mike-Lima vient le chercher ; tous sont heureux et soulagés d'être de nouveau réunis. Lors de cette soirée, ils commandent des pizzas pour se détendre et faire ainsi un repas de fête, mais ils évitent soigneusement de parler de l'accident. Les enfants tentent de rester calmes et font des efforts afin de faire rire leur père, tandis que son épouse fait bonne figure, ravalant sa peine et ses craintes pour la suite.

Mike-Lima, lui, ressent un mélange de soulagement et de hâte de retrouver ses coéquipiers et son colonel, afin d'y voir plus clair. Il a le sentiment que des événements graves vont se produire et qu'il leur faudra à tout prix éviter une catastrophe...

Ce qu'il ignore, comme tout le monde d'ailleurs, c'est que sa femme lui cache un terrible secret... Elle a en effet intercepté, sans le vouloir, une lettre adressée à son mari, chez eux, l'après-midi même. C'est une feuille d'imprimante, légèrement froissée, sur laquelle elle a pu lire : « *Mike-Lima, nous t'attendons mardi prochain à 21 heures. Munis-toi de vingt mille euros et viens seul. N'en parle à personne.* »

Déboussolée, en proie à la panique, elle a téléphoné à son amie proche, la femme de Charlie-Yankee, afin de la rencontrer, le lendemain matin. Elle pense lui montrer le document et décider ensemble quelle décision prendre. Pour l'instant, ce message l'obsède, elle a peur pour son mari et

pour leurs enfants... Elle espère tant que cela ne soit qu'une mauvaise plaisanterie...

Depuis qu'il est rentré chez lui, Mike-Lima se repose comme le lui a conseillé le médecin. Avec Sidney, sa femme, il discute à nouveau de la situation. Traumatisé par ce qu'il a vécu, il décide de se connecter à son ordinateur et ouvre sa boîte courriels qui est pleine de messages de bon rétablissement.

Lorsqu'il ouvre l'un d'entre eux, il est dirigé sur un lien particulier. Curieux, il clique sur celui-ci et lit « *Interdiction à Charlie-Yankee et Mike-Lima de remonter dans un avion, car ils perturbent notre équipe, nos meilleurs voltigeurs ; s'ils participent aux entraînements, un événement grave risque de se produire* ».

« Mais que vais-je faire ? » s'interroge intérieurement Mike-Lima.

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit ; il décroche rapidement :

« Allo !

- Comment allez-vous, Mike-Lima ?

- Très bi...en, mon colonel...

- Nous attendons votre retour avec impatience, nous comptons sur vous pour réaliser les meilleures figures... »

Un blanc s'installe, car Mike-Lima ne comprend plus rien.

Alors qu'il s'apprête à parler, le colonel ajoute :

« Je constate que vous avez encore besoin de repos ; je reprendrai de vos nouvelles en fin de semaine. Au revoir ! »

Perplexe, Mike-Lima repose le combiné et décide de poursuivre la lecture de ses messages.

Un mois et demi, jour pour jour, après le crash, Mike-Lima retourne à la base. Dans un premier temps, avec ses

coéquipiers, ils travaillent sur des simulateurs de vol, pendant quelques jours. Tout est parfait.

Ils recommencent alors l'entraînement réel. Depuis le crash, c'est le premier vol en patrouille pour Mike-Lima. Tout se passe très bien. À la tour de contrôle, on est perplexe.

« De Leader à tous, formation "diamant" !

- Reçu. »

Les avions se placent en formation « diamant » et l'entraînement se termine sans souci.

Tous les pilotes se retrouvent à la salle de débriefing :

« Nouvel entraînement, demain matin, à 8 heures. »

Le lendemain matin, les pilotes se préparent à reprendre l'air.

« De Leader à tous, décollage ! »

Le décollage se passe sans problème, le programme de voltiges également. Pour terminer la séance, les pilotes s'appêtent à exécuter la figure du « cœur percé. »

« En place pour réaliser la dernière figure !

- Ok, les gars, c'est parfait. Retour sur base, en ordre habituel. »

Tous se retrouvent, une nouvelle fois, en salle de débriefing. Le colonel semble très soulagé, alors que l'entraînement vient de se terminer sans incident. Il explique à ses hommes qu'il a obtenu des informations intéressantes par un de ses amis, producteur de fruits et légumes biologiques. Tous le regardent avec stupéfaction...

Il leur annonce que des écologistes ont réussi à mettre au point un produit à base de plantes qui, mélangé au kérosène, pourrait empêcher les avions de décoller. Il reste à savoir comment ils pourraient exécuter leur plan puisque seuls les personnels badgés de la base sont autorisés à pénétrer dans l'enceinte des appareils. Il invite ses pilotes et leurs mécanos à être très vigilants.

Le jour suivant, ils doivent effectuer « le losange à huit », une figure particulièrement impressionnante : deux dessus, deux dessous, deux à gauche et deux à droite ; ils la réussissent parfaitement pour le plus grand bonheur de Mike-Lima.

Le lendemain matin, au briefing, Tango-Oscar manque à l'appel. Cette absence est suspecte.

Célibataire, Tango-Oscar vit dans un petit appartement de la cité militaire. Le colonel ordonne à Mike-Lima qui le connaît bien de se rendre chez lui, sur-le-champ, accompagné par un autre pilote, et de revenir avec des renseignements. Est-il malade ? A-t-il manqué l'heure du réveil ? Pourquoi n'a-t-il pas prévenu ?...

La porte du logement de Tango-Oscar n'est pas fermée. Leur coéquipier est absent. À première vue, tout semble en ordre. Mais sa combinaison est par terre, au pied du lit, comme si elle y avait été jetée, à la hâte ; ceci est inconcevable, en temps ordinaire. Qu'est-il arrivé ?

4

Les deux militaires entrent dans l'appartement ; ils veulent en savoir plus. Ils vont sur l'ordinateur de Tango-Oscar, encore allumé et ouvert à sa boîte mail : ils se rendent compte qu'un courriel est mot pour mot celui envoyé à Mike-Lima.

« C'est étrange, j'ai reçu le même message : "*Interdiction à Charlie-Yankee et Mike-Lima de remonter dans un avion, car ils perturbent notre équipe, nos meilleurs voltigeurs ; s'ils participent aux entraînements, un événement grave risque de se produire*" » s'inquiète Mike-Lima.

Ils ouvrent le suivant. Mike-Lima sursaute, un très gros frisson vient de lui parcourir le dos ; il est plus qu'étonné.

« C'est bien cela ... Nous sommes dans la boîte d'envoi de messages de Tango-Oscar ! »

Les deux hommes restent perplexes.

« Allons tout de suite prévenir les autres. » s'écrie alors son co-équipier.

Au moment d'éteindre l'ordinateur, ils aperçoivent, tous deux, un intitulé suspect... Ils cliquent dessus et lisent l'original d'une lettre envoyée : "*Mike-Lima, nous t'attendons mardi prochain à 21heures. Munis-toi de vingt mille euros et viens seul. N'en parle à personne*". Mike-Lima ignore que cette lettre a été reçue par sa femme Sidney.

Il cherche dans les moindres recoins de l'appartement de Tango-Oscar et finit par trouver une lettre, cachée dans un tiroir d'habits. Il lit : " *Tango-Oscar, nous t'attendons mardi prochain à 21 heures. Munis-toi de vingt mille euros et viens seul. N'en parle à personne* ". Le texte est identique à la sienne, seul le nom du destinataire change !...

Mike-Lima s'inquiète maintenant réellement pour son ami et co-équipier. S'était-il mêlé de quelque chose de louche ou bien lui veut-on du mal ? Il faut absolument le retrouver, et vite. Du coup, Mike-Lima redouble d'acharnement dans sa recherche d'indices ; il fouille méthodiquement l'appartement.

Tout à coup, il trouve un document sur l'enquête, un dossier personnel, dans lequel figurent les fiches d'identité des mécaniciens. L'un des noms est entouré, sûrement suspecté par Tango-Oscar. Mike-Lima et l'autre pilote repartent immédiatement à la base pour en informer le colonel.

Réunis dans la grande salle du QG, November-Whisky parle le premier :

« C'est de plus en plus grave ! On ne peut pas continuer les entraînements, c'est trop dangereux !... »

- Il faut trouver une autre solution pour... »

À cet instant, Mike-Lima entre avec son compagnon de mission :

« Mon colonel, il faut faire vite, Tango-Oscar est en réel danger, sa combinaison laissée à terre démontre l'urgence de la situation ! Son ordinateur contient des informations... »

Mike-Lima briefe l'équipe sur leurs découvertes et tous pensent, comme lui, que leur ami doit être en danger. Peut-être parce qu'il connaissait le nom du saboteur...

« Oui, c'est sûrement lui ! Il faut l'appréhender ! »

- Restez calmes ! Mike-Lima, donne-nous son nom !
- Il s'appelle Vincent, Vincent Dunaise.
- Ok, alors on va le voir !
- Oui, mais il y a un problème : j'ai entendu deux mécaniciens dire qu'il a démissionné...
- Non ! Non ! Non ! » affirme le colonel.
« Sait-on où il habite ?
- Oui, et on sait qu'il va se rendre à la réunion des agriculteurs demain soir !
- Ça, c'est une vraie chance d'apprendre des choses et de le retrouver ! »

Le colonel prend les opérations en main.

« A mes ordres !

Groupe 1 : Delta-Zoulou et vous, irez interroger les mécaniciens.

Groupe 2 : vous cinq, vous vous rendrez dans les maisons et appartements : personne ne doit ni rentrer ni sortir de la base sauf contre-ordre !

Groupe 3 : Mike-Lima et vous, avec moi ! Nous analyserons les données informatiques.

Exécution ! » ordonne fermement, mais calmement, le colonel.

Delta-Zoulou et ses coéquipiers partent interroger les mécaniciens qui se trouvent actuellement dans l'entrepôt.

« Bonjour, messieurs ! » disent en chœur les hommes du groupe 1.

« Bonjour à vous ! » répondent les mécaniciens.

« Vous cherchez quelque chose ? » demande l'un d'entre eux.

« N'avez-vous rien remarqué d'étrange ce matin ? » interroge Delta-Zoulou.

« Un simple boulon dévissé sur cet appareil » répond un homme en dirigeant son index pour désigner l'Alpha Jet en question. Mais cela fait partie de la maintenance habituelle.

- Non, je pense plutôt à une présence anormale » ajoute Delta-Zoulou.

« Rien d'anormal. Cependant, j'ai vu Tango-Oscar passer avec un type portant une casquette de travers ; ce détail m'a étonné car, ce n'est pas vraiment la règle...

- Tango-Oscar ? Etes-vous sûr de vous ? » l'interrompt Delta-Zoulou.

« Oui, oui ! Il est même allé voir son joujou alors qu'il n'avait même pas sa combinaison ; et puis, quand j'ai voulu vérifier l'appareil, il est parti très vite avec celui qui l'accompagnait. Il m'a même fait un signe de la main, mais moi, je devais vérifier le kérosène, alors...

- Où est-il parti ? » demande Delta-Zoulou avec précipitation.

« Je n'ai pas regardé mais je pense qu'ils sont sortis de la base. Mais pourquoi toutes ces questions ? » ajoute le mécano.

« Vous le saurez bientôt... Direction le QG pour nous ! »

Le groupe 2 se dépêche de filer aux portes de la base afin de s'assurer de la fermeture de celles-ci. Ils vont ensuite dans l'immeuble et dans les pavillons afin de prévenir les familles présentes du bouclage des lieux, mais cette idée ne fait pas l'unanimité. En effet, les enfants ne pourront pas se rendre à l'école, ni à leurs activités extra-scolaires ; les femmes ne pourront pas non plus aller travailler ni même partir en courses...

À ce moment-là, November-Whisky reçoit un appel du colonel qui émet un contre-ordre, ayant réfléchi à l'impact de cette interdiction de sortir ; les sorties sont à nouveau autorisées, mais, à chaque entrée, il faudra accepter d'être fouillé.

Ce n'était guère dans ses habitudes d'agir ainsi, mais vu l'urgence, il n'avait pas eu le choix de la réflexion.

Le groupe 2 part ensuite en direction du QG selon les derniers ordres.

Mike-Lima et le colonel s'apprêtent à analyser les données. Ils retournent chez Tango-Oscar mais les recherches sur

l'ordinateur ne sont pas plus avancées que ce qui a été découvert par Mike-Lima, un peu avant.

Cependant, le contenu s'ouvre aux yeux du colonel qui est très surpris et qui ne comprend pas : il affirme à ses hommes qu'il n'est pas l'auteur du message dont il est pourtant, officiellement, l'expéditeur.

Alors que le groupe 3 s'apprête à retourner, lui aussi, au QG, un bruit sourd se fait entendre dans une pièce voisine. D'un bond, le colonel se précipite à la fenêtre et voit s'enfuir un homme, portant une casquette, qui vient vraisemblablement de sauter de la fenêtre de la chambre, ce qui n'est pas difficile puisque l'appartement se situe au rez-de-chaussée.

Mais, malheureusement, il l'aperçoit qui franchit tranquillement les grilles de la base puisque c'est l'heure où les civils se rendent soit à l'école, soit au travail... Malgré tous leurs efforts pour le rattraper, ils abandonnent puisque l'homme s'est volatilisé.

Le colonel décide alors de se rendre au QG mais en chemin, Mike-Lima est interpellé par son très jeune fils, Fred ; avant même que celui-ci ne parle, son père lui indique qu'il est interdit de se trouver là et qu'il sera puni, mais le petit garçon hurle : « C'est Tango-Oscar ! »

Le colonel intervient et ordonne à Mike-Lima d'écouter son enfant :

« Parle, petit.

- C'est Simon... Il nous a dit hier qu'il avait entendu Tango-Oscar qui téléphonait à un ami. Il lui disait qu'il avait peur. Et après, un monsieur est venu, il portait une casquette de travers comme les rappers...

- Et alors mon petit, qu'a vu Simon, ensuite ? » interroge le colonel.

« Ils sont allés chez Tango-Oscar, ils ont parlé d'un plan. Heureusement qu'il faisait chaud parce que Simon, ainsi, il a tout entendu avec les fenêtres ouvertes !

- Ah, oui ! Continue, tu nous intéresses, petit », s'exclame l'officier.

« Et bien, le monsieur, il a dit qu'il fallait se réfugier chez la mère de Tango-Oscar et faire croire qu'il avait disparu ; mais c'est bizarre, parce que, tout à l'heure, j'ai vu l'homme à la casquette qui sautait par la fenêtre de la chambre de Tango-Oscar ! Le monsieur, c'est peut-être un méchant... »

Tous sont étonnés par cette information.

« Mais non, ici les méchants je les punis. Merci, fiston, rien d'autre ? » ajoute le colonel.

« Non, Monsieur, mais je ne vais pas être puni ? Je ne suis pas méchant...

- Ne t'inquiète pas, c'est moi qui commande ici et je vais en parler avec ton père ! File chez toi. Merci encore. Nous, direction le QG ! Ce n'est pas clair... Qui est donc cet homme à la casquette ? »

Dans la maison de Mike-Lima, une autre réunion a lieu, celle des enfants.

« Avez-vous remarqué comme nos mères sont étranges ces derniers temps ? »

Cette question connaît une déferlante de réponses :

« Oui, ma mère a de grandes cernes !

- Moi, j'ai entendu mes parents comploter dans la cuisine, je me suis approchée et j'ai entendu que quand mon père a été envoyé par le colonel chercher des indices, il a trouvé des traces d'huile autres que le kérosène !

- Oui, rajoute Jules, et je sais pourquoi : ma mère a découvert un papier avec une menace de méchants visant mon père ! »

A ces deux réponses, Max intervient :

« Il faudra prévenir les enfants du colonel, pour lui faire parvenir cette information, on n'a pas d'autre choix !

- Bonne idée, » réplique Jules, « je vais les appeler tout de suite ! »

Une fois que Jules leur a expliqué toute l'affaire, les fils du colonel vont trouver leur père et lui racontent ce qu'ils viennent d'apprendre. A la fin de la tirade de son aîné, le colonel reste un moment pensif...

Les enfants sont vraiment observateurs et perspicaces : leurs mères vivent dans l'anxiété, suite à une discussion chez Sidney, lorsqu'elle a dévoilé son secret à ses amies :

« Il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre menaçante contre mon mari, je vais vous la montrer. »

Depuis, toutes sont horrifiées et apeurées. Elles craignent pour leurs époux, mais également pour leur propre vie et surtout celle de leurs enfants. Même si elles comprennent le choix de Sidney de ne pas accabler Mike-Lima, avec cette affaire lors de sa blessure, il faut maintenant se décider et le lui annoncer, ainsi qu'aux autres pilotes et au colonel.

Sur la base, les mécaniciens et les hommes de la sécurité sont sur le qui-vive, dans l'attente d'un éventuel événement. Le colonel leur a en effet mis la pression pour leur surveillance et chacun reste vigilant jusqu'à l'obsession, jusqu'à se méfier les uns des autres... Il est temps que la vérité éclate...

Pendant sa ronde, le caporal Romain découvre un indice de taille : une caméra a été vandalisée et une flaque d'huile s'étale sur le sol, un peu plus loin. Il donne immédiatement

Piège dans l'azur, panique sur le tarmac

l'alerte. Il a ainsi le bon réflexe, car, sans qu'il les ait vus, trois hommes se glissent derrière un véhicule, trois inconnus dont un qui boîte...

La longue et difficile enquête, déjà riche en émotions et en rebondissements, est donc loin d'être terminée...

5

Un premier groupe poursuit donc l'enquête, sur le terrain. Un des hommes interroge : « Ne serait-ce pas, là aussi, de l'huile, par hasard ?

- Si, si, aucun doute, c'est bien de l'huile ! Il n'a pas été malin, le gaillard ; regardez les traces de pas !... Il a marché dedans, ses semelles en étaient pleines, donc...

- On va suivre les pas !

- Mais à mon avis, cent mètres plus loin, il n'y aura plus rien...

- On peut toujours tenter notre chance ! »

Ces traces mènent au hangar des avions. En réalité, c'est un mécanicien qui a vraisemblablement laissé ses empreintes.

Un autre groupe se charge d'analyser la caméra. Tous sont étonnés car sur les images, on voit les mécaniciens travailler toute la journée ; mais pendant leur pause, un événement très intéressant se passe : un homme inconnu du personnel de la base fait des signes, en direction de l'objectif.

« Mais qui est-ce ? » s'interroge Delta-Zoulou

- Nous ne voyons pas bien ! Peut-on effectuer un zoom au niveau du visage ?

- Ah !... Il est cagoulé... » s'exclame, avec déception, Delta-Zoulou.

« Mais que faisait-il ici ? Et pourquoi personne ne l'a vu ? »

À la base, pendant trois jours, rien d'extraordinaire ne se produit. Cependant, tout le monde se regarde bizarrement,

craignant certainement que l'un d'entre eux soit le bandit à la casquette.

Un des pilotes se souvient que Tango-Oscar lui avait parlé de Vincent Dunaïse. Quand ils étaient petits, Tango-Oscar et Vincent s'étaient rapprochés de plus en plus, grâce à leurs rêves communs d'écologie, d'un monde sans avion, sans voiture, avec des vélos et des arbres partout. Puis, Tango-Oscar avait découvert l'aviation et Vincent était parti. Dix ans plus tard, Vincent était revenu le voir en lui remémorant leur vieille amitié et leur rêve d'écologie. Mais les projets de Vincent s'étaient révélés radicaux ! Ce changement le perturbait au plus haut point...

Le quatrième jour, le leader enrage ; rien ne se passe et il ne peut pas intervenir.

Soudain, November-Whisky lui apprend que Vincent Dunaïse habite à Mache-Sencrice. Son numéro de portable est le 06.61.61.61.61.

Aussitôt informé, le colonel décroche son combiné et l'appelle :

« Allô ? Je suis bien chez Vincent Dunaïse ?... »

À l'autre bout du fil, des sanglots se font entendre.

« Mais qui est à l'appareil ? Que se passe-t-il ?

- Monsieur, qui que vous soyez, » répond une voix chevrotante, « sachez que je suis la femme de Vincent et, quoi que vous vouliez, sachez que mon époux a été assassiné cette nuit...

- Je vous prie de m'excuser, Madame, je ne savais pas et je regrette de vous avoir dérangée ! Acceptez mes condoléances. Au revoir, Madame. »

Il s'est empressé de raccrocher tant il a été surpris par cette nouvelle. Mais qui a donc pu tuer Vincent Dunaïse ? Pour quelles raisons ?

Au même moment, surgit un militaire accompagnant Tango-Oscar, lui qui avait disparu quelques jours auparavant, mystérieusement. Mike-Lima ne comprend plus rien, car les enfants ont retrouvé, la veille, au bord du lac une chaussure appartenant à Tango-Oscar et tout le monde pensait qu'il s'était suicidé. Des recherches dans le lac sont d'ailleurs prévues le jour même.

Complètement hagard, Tango-Oscar ne semble reconnaître personne. Quelle est cette soudaine amnésie ?

« Savez-vous où vous êtes ? » demande le colonel.

« Non, Monsieur, qui êtes-vous donc ?... »

- Mais enfin, je suis votre colonel » explose celui-ci.

« Mais depuis quand ? » questionne Tango-Oscar.

« Depuis longtemps ! Mais que vous arrive-t-il ? ... Il faut le conduire chez le médecin de la base. Mike-Lima, emmenez-le tout de suite ! »

Après qu'ils se soient tous longuement interrogés sur l'état de santé de leur coéquipier, le médecin vient effectuer son rapport : une prise de sang a été envoyée au laboratoire et les résultats devraient parvenir par fax dans deux heures.

Mike-Lima expose à ses collègues le compte-rendu de ses investigations qui n'ont pas pu aboutir en raison d'un piratage informatique. L'enquête se complique et le Ministre des Armées a décidé qu'une unité spécialisée allait venir sur place, chargée de résoudre ce problème. Les hommes de la base ne doivent plus intervenir. Ils sont surveillés de très près par les instances supérieures.

Le médecin revient et annonce que Tango-Oscar a été victime d'un traitement particulier : ses ravisseurs lui ont administré des substances chimiques en injections ; celles-ci ont pour conséquence sa perte de mémoire. On ne sait pas encore si les effets sont irréversibles...

En fin d'après-midi, le colonel, accompagné d'une équipe, décide d'aller chez la mère de Tango-Oscar, afin d'obtenir de plus amples informations. Ils sonnent. Celle-ci vient leur ouvrir. Elle n'a pas de nouvelles de son fils depuis plusieurs jours, bien qu'il vienne d'habitude assez régulièrement la voir. Le colonel lui demande la permission de visiter sa maison, à la recherche d'éventuels indices. Ils pénètrent dans la pièce principale. La fouille précautionneuse commence, mais elle ne donne rien ; il s'agit simplement de la maison d'une dame seule et un peu âgée...

À l'étage cependant, une pièce mérite plus de minutie et d'attention : la chambre de jeunesse de Tango-Oscar s'ouvre à eux. Elle offre un curieux spectacle, car rien ne semble avoir changé. Il y a un lit simple, une armoire contenant des affaires anciennes jamais données ou jetées, une étagère avec des livres. Ceux-ci parlent de nature et d'animaux ; ils évoquent la pêche, l'aventure et les fleurs. D'autres informent sur les avions et l'aviation, sur le pilotage. Malgré tout, rien de plus personnel n'apparaît : ni journal intime, ni photographie, ni courrier. Le bureau est le seul meuble à avoir été vidé.

Une certaine frustration naît au sein de l'équipe, quand l'un d'eux voit un caméscope et des cassettes au dessus de l'armoire ! Mike-Lima ne peut retenir un sentiment de joie et de soulagement : l'enquête va-t-elle progresser ? Ils auront peut-être des réponses filmées !

Après avoir protégé leur découverte dans un sachet en plastique, pour des analyses, tous rentrent à la base. Il est déjà tard...

Mike-Lima ne peut évidemment pas savoir que la nuit sera longue...

6

C'est un vrai calvaire : de nombreuses hypothèses sont possibles. « Œil pour œil, dent pour dent ? » Un judas serait-il en cause ? L'ensemble de l'équipe décide d'aller se coucher et de réfléchir, la nuit portant conseil.

Au petit matin, Mike-Lima se rend à la morgue et va parler au médecin légiste qui leur a fait savoir que le corps d'un certain monsieur Dunaise fait partie de ses nouveaux cadavres en cours d'autopsie. Le médecin lui dit :

« L'enquête a avancé depuis notre contact téléphonique. Grâce au dossier médical, je me suis rendu compte de certaines anomalies. En fait, le cadavre que j'ai ici n'est pas celui de Vincent Dunaise. Le tatouage de dragon sur notre macchabée en est une première preuve, puisque ce dernier n'en avait pas. De plus, sur des radiographies, on peut voir que Vincent Dunaise s'était fracturé le tibia alors que notre homme n'a jamais eu de fracture. La dentition des deux hommes est totalement différente...

- Vous êtes donc certain que ce n'est pas Vincent Dunaise, n'est-ce pas ?

- Oui, je peux vous affirmer avec certitude que cet homme allongé sur cette table est quelqu'un d'autre. Mais qui ? La police criminelle s'en chargera puisque cet homme a des hématomes un peu partout et que sa mort est encore très suspecte. Sans autopsie, nous ne pouvons rien savoir. Je vous ai tout dit, Monsieur. Au revoir, j'ai du travail qui m'attend.

- Au revoir, Docteur, merci pour vos précieux renseignements. »

Après avoir quitté ce lieu particulièrement sinistre, Mike-Lima décide de rendre une petite visite à la mère de Tango-Oscar qui vit dans le même quartier.

« Bonjour Madame, je m'excuse de vous déranger, je suis un collègue de votre fils et je voudrais vous poser quelques petites questions, si je ne vous dérange pas bien sûr.

- Entrez et asseyez-vous ! » répond la brave dame.

« Voilà. La dernière fois que nous sommes venus avec le colonel, nous avons constaté que rien n'a changé dans la chambre de jeunesse de votre fils, sauf les tiroirs et le surmeuble du bureau qui ont été vidés.

- Ben oui, c'est Vincent, son copain, qui est venu avec un type curieux qui avait un tatouage de dragon sur le bras...

- Vous pourriez me le décrire ? » demande Mike-Lima.

« Oh, je me rappelle seulement qu'il avait un costume noir comme ses cheveux, bien coupés courts ; je me suis même dit qu'il devait être à l'armée lui aussi.

- Mais, Madame, s'il avait une veste, comment avez-vous pu voir son tatouage ?

- Il faisait chaud, alors il a retiré sa veste quand il est remonté dans sa grosse cylindrée noire et puis à transporter les cartons remplis des affaires de mon fils, ils ont eu chaud ! Mais quelle idée il a eu de ne pas me prévenir ? Je lui avais dit, bien avant cette date, qu'il devrait emporter tout son matériel à la base, mais il a toujours le temps et il remet au lendemain ce qu'il doit faire. Heureusement qu'il a de bons copains !

- Je peux revoir sa chambre, s'il vous plaît ?

- Oh, oui, je vous y emmène et puis je vais nous préparer un petit café ; vous revenez dans le salon après. »

Mike-Lima observe les moindres recoins. Sous le bureau, il découvre une clé scotchée sous le dernier tiroir sur laquelle est gravée le chiffre 3. Il la prend, ouvre le troisième tiroir et

découvre une feuille de carnet sur laquelle figurent deux adresses de tatoueurs.

Johnyass TATOO Des corps...décors 9 rue Armand Junieus BIAUNE 08.06.04.03.01	FUN TATOU DOMMET Christanne 6 Rue de la Volonté XOXONNE 09.81.23.99.99
--	--

Il décide de la garder, afin de la remettre à son ami de la police criminelle.

Il retourne au salon où le café est servi, le déguste, remercie la mère de Tango-Oscar et prend congé pour retourner à la base afin d'informer le colonel de ses dernières trouvailles.

Celui-ci n'est cependant pas disponible car il reçoit les enquêteurs venus de Paris.

Interrogés chacun à leur tour, les autres hommes de la patrouille apprennent aux enquêteurs qu'un des leurs a perdu la mémoire et que certains ordinateurs ont été vraisemblablement piratés. Ceux-ci demandent à vérifier le matériel informatique et après quelques heures, ils s'aperçoivent que le piratage provient d'un particulier. Ils exploitent les données et précisent au colonel que le pirate se nomme Vincent Dunaise. Un des pilotes s'empresse de leur signifier que cet homme est mort.

Mike-Lima et le colonel, informé de la visite du pilote chez la mère de Tango-Oscar, se rendent chez Vincent Dunaise. Ils sonnent. Comme ils l'avaient prédit, c'est Marie, son épouse, qui ouvre la porte. Elle est en pleurs. Plusieurs de ses proches sont là, assis dans la salle à manger. Mike-Lima et le colonel les interrogent rapidement, un à un, puis enfin la veuve, au sujet du meurtre de Vincent. La pauvre femme ne peut malheureusement guère s'exprimer, ni mettre en ordre ses

pensées. Cela devra donc attendre. Au demeurant, personne n'avait rien vu, sauf le frère de Vincent, Ronald, qui rougissait en parlant de son meurtre.

« Savez-vous quelque chose sur le meurtre de votre frère ? »
questionne le colonel.

« Non, je ne sais rien ! Sinon, je vous en aurais informé !

- N'avez-vous rien à signaler sur le comportement de Vincent ces derniers temps ?

- Si ! Il ne venait plus guère me voir, ne me téléphonait plus aussi souvent, ne m'envoyait plus de textos...

- Quelle est la date du dernier texto de votre frère ?

- Cela fait un petit bout de temps ! Bon, en avez-vous terminé avec vos questions étranges ?

- Oui, vous pouvez rejoindre vos proches. »

Le colonel trouve suspect la réaction de Ronald. Il en fait part à Mike-Lima. Les deux hommes le soupçonnent d'avoir un lien avec le meurtre de son frère Vincent.

Au même moment, le groupe chargé de l'analyse des cassettes, visionne celles-ci en compagnie de Tango-Oscar sans rien trouver de bien intéressant. Les images débutent par un plan de Tango-Oscar plus jeune. Sur l'une d'elle, on l'aperçoit avec Vincent Dunaise, un peu plus âgés que sur les précédentes, avec un autre homme. La mémoire de l'amnésique lui revient tout à coup et il pousse un cri d'effroi.

Il s'exclame :

« Eh ! C'est moi ça ! »

Ses compagnons l'étreignent longuement avant de le questionner, tout en bloquant la cassette sur pause.

L'ingénieur arrête le film et le colonel interroge le pilote qui vient de retrouver la mémoire :

« De quoi vous souvenez-vous ?

- Des gens sont venus me voir, ils m'ont battu puis m'ont piqué avec une substance rouge dans une seringue, puis plus rien, je ne me souviens de rien d'autre !

- Mais qui sont ces personnes ? » insiste le colonel.

« Tu as reconnu quelqu'un, n'est-ce pas ? Ton agresseur ? » demande Delta-Zoulou.

« Je crois que c'est mon ami d'enfance, Vincent Dunaise.

- Mais non, cela n'est pas possible... » ajoute l'un d'eux.

« Moi, je ne me souviens que d'un homme cagoulé et de terribles douleurs dans le bras... »

Le médecin, ayant été appelé par un militaire du groupe, fait son entrée :

« Que se passe-t-il, Tango-Oscar ?

- J'ai eu très mal au bras.

- Montre-moi. »

Après l'avoir examiné, le médecin découvre un tatouage. Il emmène son patient afin d'effectuer un prélèvement

Le lendemain, il demande au colonel de venir pour effectuer un compte-rendu : il a découvert une substance chimique dans l'encre qui a des effets intéressants. Elle rend amnésique.

Grâce à une analyse plus poussée, il pourra définir le pigment choisi, déterminer quelle encre a été sélectionnée, puis, avec quelques investigations en lien étroit avec la police, connaître sa provenance ; ainsi, avec les nouvelles technologies, on pourra savoir qui a réalisé le tatouage...

Le surlendemain, la femme de Vincent Dunaise se présente à la base. Le colonel, perplexe, décide de la recevoir. Dans un état de panique, elle lâche ces mots :

« Mon mari n'est pas mort !

- Pourquoi dites-vous cela ? » questionne-t-il.

« J'en suis sûre, mais j'aurais besoin de voir son ami d'enfance ; voici quelques photos, je sais qu'il appartient à votre escadron...

« Actuellement, Madame, ce n'est pas possible » coupa-t-il.
« Confiez-moi vos photographies et je vous recontacterai pour un entretien.

- Mais, vous savez, la police criminelle m'a déjà contactée et je dois collaborer avec eux », ajouta-t-elle.

« Madame, nous sommes en lien étroit avec eux et tout élément leur est transmis. Ne vous inquiétez pas, c'est l'affaire de quelques jours, mais je n'ai pas le droit de vous en dire plus.

- Merci, Monsieur. Au revoir et à bientôt, j'espère.

- Au revoir, Madame. Bon courage ! »

Le colonel fait raccompagner madame Dunaise et s'empresse de regarder les clichés qui semblent très banals.

Tango-Oscar, ayant eu un choc en visionnant les cassettes, se remet petit à petit et le médecin a conseillé au colonel de le réintégrer à son unité, un peu plus chaque jour. De toute façon, sur ordre du ministre des armées, aucun avion de l'escadron ne doit décoller tant que les enquêteurs ne lui ont pas remis leurs conclusions. Il ne s'agit que de le remettre en contact avec ses camarades.

Le colonel, voyant que son homme reprend goût à son travail et, ayant pris soin d'en aviser le médecin, contacte madame Dunaise et l'informe qu'elle peut venir s'entretenir avec l'ami d'enfance de son mari. Tout le monde s'installe dans la salle de réunion et le colonel lui transmet ses photographies, de façon à ce que Tango-Oscar les remarque. Bien évidemment, la ruse du gradé fonctionne, d'où cette intervention :

« Mais ce sont mes tirages ! » s'exclame-t-il.

« Monsieur, je ne vous ai jamais rencontré, mais Vincent m'a beaucoup parlé de vous !

- Ah, excusez-moi, j'ai oublié de faire les présentations », s'exclame le colonel, en l'ayant pourtant volontairement effectué.

« J'imagine que vous êtes Emma.

- Oui. Mais je préfère me faire appeler Marie. Vous savez, je suis très mal en ce moment car on m'a annoncé que Vincent était mort ...

- Impossible ! C'est impossible ! On était encore ensemble la veille de ma disparition.

- Je ne comprends absolument rien ! » coupe madame Dunaise.

« Je peux regarder vos photos ? Tenez, regardez, là on était en train de réfléchir à notre tatouage commun. Vous voyez, on voulait une cigogne à bec levé et ailes déployées comme l'emblème d'une des escadrilles. Nous voulions devenir pilotes de chasse, tous les deux. Puis, on a abandonné l'idée car Vincent voulait se consacrer à sa ferme ; son père lui avait laissé son affaire. Nous nous sommes éloignés : Vincent a continué dans son exploitation biologique et moi, je me suis engagé ; mais nous nous sommes retrouvés, il y a quelques années, par l'intermédiaire d'un ami qui ne jurait que par l'alimentation saine, le bio. D'ailleurs, il voulait racheter les terres où l'on doit construire la nouvelle piste.

- Mais, c'est très intéressant », s'exclame le colonel.
« Excusez-moi, Tango-Oscar, continuez !

- Alors, il m'avait montré ses plans, ses projets : il voulait faire de la moutarde car on y revient en Bourgogne ; il avait des idées. Mais quand il a appris que l'aéroport civil voulait s'étendre et que, à la place de ses plants de moutarde, il y aurait des hangars, il a vu rouge. En plus, moi, je savais qu'il y aurait aussi l'extension pour la base militaire...

- Oui, je vais expliquer cette partie » ajoute le colonel. « Les travaux ayant débuté, nous pouvons en parler. Nous allons accueillir ici, à la base Guynemer, des Drones Harfang qui seront utilisés pour des missions de reconnaissance et de surveillance, tant pour l'armée que dans les missions de service public, dans un cadre interministériel...

On frappe à la porte ; un militaire tend un message au colonel : Vincent Dunaise a été retrouvé vivant et l'homme au tatouage est le même que celui qui s'est rendu chez la mère de Tango-Oscar ; une casquette a été retrouvée chez lui, elle est identique à celle du témoignage de Simon mais aussi de celle vue sur la vidéosurveillance...

Les enquêteurs venus de Paris, agents du ministère, ont remarqué dans les vidéos que Ronald Dunaise voulait nuire à son frère Vincent ; il lui disait dans l'une d'elles que le bio ne rapportait rien, qu'il fallait même s'en méfier car rien ne prouvait qu'il était bon pour la santé. Une colère du père des deux garçons avait éclaté et la caméra avait été coupée.

Mike-Lima, de son côté, veut en savoir plus. Il se rend alors chez Marie, l'épouse de Vincent. Soulagée de savoir son mari vivant, elle peut répondre tranquillement aux questions de l'aviateur.

Dans la conversation, elle fait une révélation qui ne laisse pas Mike-Lima indifférent. Monsieur Dunaise-père prônait le naturel et détestait les artifices : il regrettait que son fils aîné soit tatoueur professionnel. Par contre, il approuvait les choix de Vincent, dans l'agriculture biologique. Approchant de la fin de sa vie, il avait réuni les siens chez le notaire, afin de leur dévoiler son testament. Il avait décidé d'avantager son fils cadet, dans son partage patrimonial, en lui laissant toutes les terres possédées depuis plusieurs générations. En héritage, une somme d'argent reviendrait à Ronald, ce qui ne le satisfaisait pas.

La situation devient claire dans l'esprit de Mike-Lima. Il prend congé de son hôtesse et file à la base pour apporter ces

éléments à la connaissance des hommes du ministère. Ils en concluent que Ronald, pour empêcher ce partage qu'il juge injuste, a voulu se servir de Tango-Oscar, ami de Vincent, pour attirer les suspicions de l'armée sur les deux anciens copains et, ainsi, empêcher le projet bio de son frère.

Le soir même, Mike-Lima rend compte de toutes ses découvertes au colonel qui a convoqué ses hommes pour un ultime point sur la situation. La journée du lendemain est planifiée : un groupe est chargé de se rendre à Xoxonne, un autre d'enquêter sur Ronald, et un troisième, composé seulement de deux hommes, d'accompagner Tango-Oscar à la gendarmerie où il doit être interrogé, afin de le mettre en confiance. Enfin, un dernier groupe doit « travailler » avec les hommes du ministère.

Le lendemain, dès 7h30, les hommes se regroupent. La première équipe prend un véhicule militaire pour rejoindre Xoxonne, petite ville située à une trentaine de kilomètres de la base. Avec cette Jeep, ils ne se feront pas remarquer puisqu'un régiment de l'armée de Terre est y basé. Afin d'être moins repérés, ils se sont vêtus de leurs treillis kaki. Une fois sur place, ils repèrent la boutique du tatoueur « Fun Tatou » et décident de s'y rendre. Sur la devanture, ils aperçoivent des photos de tatouages de dragons de toutes tailles et de couleurs différentes.

Malheureusement, il est trop tôt, le magasin n'ouvre qu'à 9h30. Ils doivent attendre un peu. Ils entrent dans la cour qui jouxte le commerce : surprise ! La fenêtre de la boutique est cassée et ils découvrent de l'encre par terre. Un homme sort en courant, par une porte arrière, comme s'il fuyait un danger. Le détachement l'arrête dans sa course, le rassure et le fait rapidement rentrer de façon à ne pas éveiller de soupçons auprès de la population. Les hommes l'interrogent et apprennent qu'il est le propriétaire des lieux, c'est-à-dire

Christanne Dommet. Ce prénom leur paraissant féminin, ils sont étonnés. L'homme leur explique que ce n'est pas son véritable prénom.

Au même moment, entre un homme de forte corpulence qui n'est autre que Ronald Dunaise, présenté par Monsieur Dommet comme le deuxième tatoueur du magasin. Intarissable sur la carrière de celui-ci, le patron explique que son associé a tatoué des milliers de personnes dont certaines très célèbres. Ronald ajoute que son dessin favori est le dragon.

Il va chercher son album et présente aux hommes des clichés de ses réalisations. Il montre une photographie et précise qu'il s'agit de son frère, qui a voulu, très récemment, un tatouage de dragon sur l'épaule droite : la bête de couleur verte, jaune et noire est magnifique.

« N'avez-vous rien remarqué d'étrange dans votre encre, ces derniers temps ? » interroge un des militaires.

Ronald reste figé.

« Y a-t-il un problème, monsieur ? » ajoute le locuteur.

« Non, non, ce n'est rien... » répond Ronald.

« Alors, je reprends. Votre frère et plusieurs personnes sont désormais amnésiques à cause de l'encre de vos tatouages... »

Le tatoueur se lève brutalement et réussit à se sauver, faussant ainsi compagnie au détachement de la base. Le patron, ébahi par ce qui vient de se passer, prévient la gendarmerie, alors que les militaires reprennent leur jeep pour tenter de retrouver le fugitif. De toute évidence, il s'est volatilisé. Ils repartent donc en direction de leur base.

Le deuxième groupe, sous la conduite du colonel, étudie la vie de Ronald Dunaise ; ils réussissent à interroger Vincent, rentré

de l'hôpital le matin même après une nuit sous surveillance. Celui-ci leur révèle des éléments très intéressants :

« Mon Colonel, je me souviens que je suis allé me promener avec mon frère. Il était très bizarre. Il m'a conduit dans une maison. Là, il m'a demandé de me connecter à ma messagerie car il avait, soi-disant, une surprise pour moi. Mais, je ne trouvais rien de bien nouveau, alors il m'a proposé de boire un verre en attendant que le message me parvienne. Je suis tombé dans un état second et il s'est mis à me tatouer un dragon sur l'épaule droite ! Cela me faisait extrêmement mal et, plus le tatouage avançait, plus je perdais conscience de la réalité. Je ne sais donc pas ce qui s'est passé ensuite, mon Colonel. Je crois avoir vu mon ami d'enfance, mais je ne suis pas très sûr. »

Le colonel, voyant que Vincent Dunaïse semble épuisé, le remercie et repart, avec ses hommes, rejoindre la base.

Le troisième groupe se rend à la gendarmerie avec Tango-Oscar. Exceptionnellement, un homme a le droit de l'accompagner ; il s'agit du médecin de la base. Lors de son interrogatoire, il donne sa version :

« J'ai été enlevé par un homme portant une casquette. Il m'a obligé à quitter ma combinaison rapidement, l'a jetée à terre et m'a fait revêtir des vêtements civils. Il m'a menacé avec une seringue. J'ai remarqué qu'il avait un tatouage de dragon. Ensuite, j'ai retrouvé mon ami Vincent Dunaïse, ligoté. Il nous a contraints à lui révéler des informations : moi, sur la base et son système informatique et, Vincent, sur ses terres. Cela me semblait bizarre ; il nous a fait boire quelque chose et tout devenait flou. Ensuite, il nous a séparés. C'est à ce moment-là qu'il m'a tatoué un dragon sur l'épaule droite... Et c'est tout ce dont je me souviens. »

Les gendarmes retrouvent Ronald à Biaune chez « Johnnyass Tatro », dans la boutique « Des corps...décors » ; les deux tatoueurs sont ivres. De nombreuses bouteilles jonchent le sol.

Sous l'emprise de l'alcool, ils racontent tout aux gendarmes et leur donnent même de l'encre qui rend amnésique ! Ronald explique qu'il voulait se venger de son frère. Ronald et le tatoueur de Biaune sont complices ; en effet, Johnnyass a fourni une recette et des substances chimiques à Ronald pour la fabrication de l'encre amnésiante. Il s'est procuré cette marchandise en Chine par l'intermédiaire d'un ami dont il a du mal à retrouver l'identité. Le tatoueur biaunois connaît bien Tango-Oscar car, lui aussi, rêvait d'être aviateur mais il n'a pu être recruté en raison de sa vue. En discutant, un jour, avec Ronald et le troisième complice au tatouage de dragon, ils avaient décidé de cette vengeance démoniaque.

En apprenant la nouvelle, November-Whiskey envoie tout de suite un SMS à Mike-Lima qui informe le colonel. Ils se retrouvent tous à la base et c'est l'explosion de joie dans la salle de débriefing.

Le colonel, très sérieux, dit à ses hommes :

« Voyons, messieurs, est-ce une façon de se comporter à l'intérieur de la base ? Nous recommencerons les entraînements demain. »

Les pilotes se mettent à sourire, se disant que le colonel n'a pas changé...

Soudain, un message arrive et annonce une surprenante nouvelle : le chef du réseau mafieux, apprenant la chute de Ronald Dunaise, s'est suicidé. On sait désormais qu'il était d'origine asiatique et que c'est lui qui a imposé l'idée du dragon.

Il est déjà tard et il faut tout préparer pour le lendemain. Les agents du ministère prennent congé, leur mission étant terminée. La justice est chargée d'établir les responsabilités de chacun.

Le lendemain, il fait très beau ; l'azur est limpide et les hommes sont soulagés : ils vont donc désormais revoler en toute sécurité, sereinement.

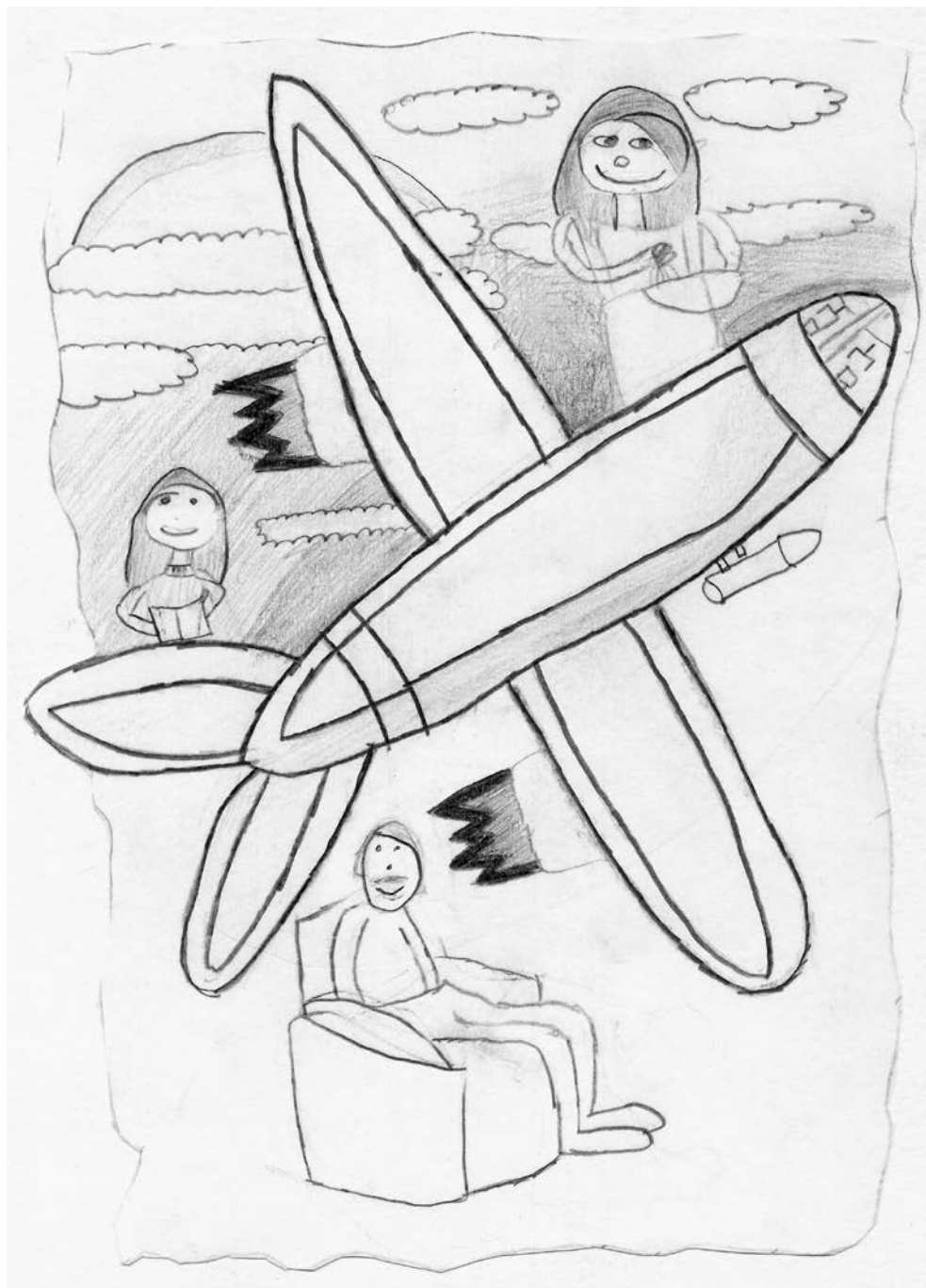


Un Papy pas comme les autres

classe de 6^{ème} 4 - collège Camille Claudel

et

classe de 6^{ème} 6 - collège Gaston Roupnel



*Base Aérienne 102 « Georges Guynemer » à Dijon-Longvic -
Secrétariat du colonel, commandant la base - 2 mai 1971 à 8
heures 30 locales.*

« Mon Colonel, je viens de recevoir un fax de l'Etat-major de l'Armée de l'Air à Paris. Il est classifié " Confidentiel-Défense " et vous est destiné.

- Apportez-le moi, je vous prie.
- A vos ordres, mon Colonel. »

Quelques instants plus tard, l'adjudant chargé du secrétariat frappe à la porte.

« Mon Colonel, voici le fax.

- Merci. Veuillez attendre un instant que j'en prenne connaissance. »

CONFIDENTIEL DEFENSE - DE GENERAL D'ARMEE
AERIENNE CHEF EMAA PARIS A COLONEL
COMMANDANT BA 102 DIJON-LONGVIC.
VOUS PRIE FAIRE VENIR D'URGENCE A L'EMAA : PRIMO
CAPITAINE JEAN BRAUN, SECUNDO CAPITAINE ALAIN
MARIONNET. INTERESSES, MUNIS D'UN ORDRE DE
MISSION REGLEMENTAIRE, UTILISERONT MOYEN
AERIEN DE LA BASE ET SERONT ATTENDUS SUR BASE

DE VILLACOUBLAY OU ILS SERONT PRIS EN CHARGE.
ME RENDRE COMPTE EXECUTION CES INSTRUCTIONS.

« Très bien ! Mon Adjudant, appelez les Capitaines Braun et Marionnet et dites leur de venir me voir immédiatement.

- A vos ordres, mon Colonel. »

Une quinzaine de minutes plus tard, les intéressés se présentent.

« Entrez, Messieurs. Je viens de recevoir des instructions me commandant de vous envoyer à l'EMAA. Un ordre de mission est en train d'être établi. J'ai donné les instructions pour que vous puissiez prendre un Mirage 5 biplace de la Base. Braun vous serez le pilote commandant de bord. Décollage dans trente minutes, destination Villacoublay où vous serez pris en charge. Je ne sais pas ce qui se passe et j'espère votre retour dans la soirée. Tenez-moi au courant.

- Bien, mon Colonel. »

*Ministère de la Défense - Etat-major de l'Armée de l'Air -
26, boulevard Victor - Paris (15^{ème}) - même jour, à 11 heures 45
locales.*

« Mon Général, voici les officiers que vous avez convoqués.

- Bonjour, messieurs. Entrez et asseyez-vous.

- Merci, mon Général.

- Venons-en tout de suite aux faits. Nos amis américains ont mis au point un chasseur, le SR 71 " BLACKBIRD ", capable de voler en permanence à Mach 2,8 (3 400 km/h) à une altitude de 75 000 pieds (24 750 mètres). Cet appareil semble hors d'atteinte, aussi bien par les missiles sol-air que par les autres appareils des différents pays du monde, y compris l'URSS.

De notre côté, nous avons mis au point - comme vous le savez puisque vous avez été deux de ses pilotes d'essais - le Mirage F1 dont la vitesse max est de Mach 2,2 (2 650 km/h) et le plafond de 60 000 pieds (19 800 mètres) Nous avons également mis au point un missile guidé air-air, le Matra Super 530 F, capable d'une vitesse de Mach 4,5 (5 400 km/h), pour équiper le Mirage F1.

Nos amis américains veulent savoir si, avec l'un de nos missiles, on peut atteindre un de ces avions. Nous avons répondu favorablement et c'est donc vous qui serez chargés de ces tests. Les SR 71 survolent la France sur une ligne partant de Dieppe vers le Sud, à une vitesse de Mach 2,8. La seule solution est, dès qu'un de ces appareils est repéré sur la côte française, de faire décoller deux Mirage F1 de la base d'Orange. Malgré tout, on ne dispose que d'une dizaine de secondes pour ajuster le tir.

Par conséquent, sous quinzaine, vous allez recevoir un ordre de mutation provisoire pour la base aérienne d'Orange où vous prendrez possession de deux Mirage F1C qui seront armés de missiles Matra Super 530 F d'exercice. A vous de tenter une interception de SR 71. Bien entendu, nos amis américains ne feront rien pour vous faciliter la tâche, vous vous en doutez bien. Bonne chasse, messieurs.

- Merci, mon Général. Vous pouvez compter sur nous pour faire du mieux possible.

- Je n'en doute pas. Bon retour sur Dijon. »

Base aérienne 115 « Capitaine de Seynes » à Orange-Caritat - 1^{er} juin 1971 à 10 heures locales.

Premier vol d'entraînement sur Mirage F1C pour les capitaines Braun et Marionnet.

2

Les grandes vacances sont commencées : les six petits-enfants sont déjà chez leurs grands-parents, mamie Odette et papy Michel, colonel à la retraite et ancien commandant de la BA 102. Au bout de quelques heures, il se met à pleuvoir ; les jeunes rentrent alors pour ne pas être mouillés. Les deux plus grands cherchent leurs DS qu'ils ne trouvent pas alors que, poussée par la curiosité, Léa a lu, sur le bureau de son grand-père, une certaine histoire d'avions dont elle espère obtenir des informations en le questionnant.

Il arrive justement.

« Alors on a peur de la pluie ? » s'écrie-t-il.

« Sans doute moins que de ton histoire... » répond Léa. « Il faut que tu nous expliques... C'est quoi un fax confidentiel défense ? »

- Léa, je ne sais pas ce que tu es allée chercher dans mon bureau, mais tu sauras déjà qu'on ne dit pas " c'est quoi un fax confidentiel défense ? " mais " que signifie un fax confidentiel défense ? "

- Mais qu'est-ce que tu fais papy ? » demande Léa, toujours à l'affut d'informations.

« Tu sais, avant, quand j'exerçais mes fonctions à Longvic, avant d'être muté... là-bas, il s'est passé beaucoup de choses. Alors je les écris dans mes mémoires.

- C'est quoi des mémoires, papy ? » interroge Morgane, une autre petite-fille, cousine de Léa.

« Non, on ne dit pas " c'est quoi "

- Léa, tu exagères ; tu viens de commettre la même erreur ! Des mémoires, Morgane, c'est le récit de ce qui s'est passé dans sa vie.

- Et bien papy, raconte nous tout de suite ; on veut savoir ! C'est bien mieux que les histoires de mamie Odette, avec ses princes et ses princesses ... » s'empresse de dire Morgane.

« Ah, oui ! Vas-y papy ! C'est là qu'on a évité la troisième guerre mondiale ? » interroge Léa.

« Oui si tu veux. Mais ne crois-tu pas que je pourrais en parler à tous ?

- Attends ; on va chercher les autres ! »

Toute la petite troupe arrive dans le bureau : Léa, en grande fille, les fait s'asseoir sur le tapis, au pied du fauteuil de leur grand-père.

« Ce jour-là restera à jamais gravé dans ma mémoire. » dit le colonel, avec une voix chevrotante que ses petits-enfants ne lui connaissaient pas. « Vous savez, les enfants, c'est une très longue histoire que je ne pourrai pas vous raconter en un soir ! On aura besoin de toutes les vacances et ce sera notre secret. Si mamie l'apprend, elle va dire que, si vous faites des cauchemars, ce sera à cause de moi...

- Mais non, on ne lui dira rien, continue s'il te plaît. Alors, Braun et Marionnet, ils ont réussi à intercepter le Blackbird ? » questionne Léa.

« Mais cela signifie " l'oiseau noir ", un corbeau, n'est-ce pas papy ? » l'interrompt Julien, petit garçon de huit ans, passionné d'anglais.

« Oui, tu as raison. Mais je continue. Ce jour-là, l'adjudant chargé du secrétariat m'apporta un fax étrange au moment-même où la mission prévue devait commencer :

CONFIDENTIEL DEFENSE - DE GENERAL D'ARMEE
AERIENNE CHEF EMAA PARIS A COLONEL
COMMANDANT BA 102 DIJON-LONGVIC.
VOUS INFORME PROBLEME MISSION BRAUN -
MARIONNET. FAMILLES A ISOLER ET A SECURISER -
PRENDRE TOUTES DISPOSITIONS NECESSAIRES ET ME
RENDRE COMPTE EXECUTION CES INSTRUCTIONS.

Au même instant, on frappa à ma porte : c'était le nouveau colonel qui allait prendre ma succession le 16 juillet 1971. Le moment était mal choisi ! En tant que militaire, je ne devais rien montrer de mes sentiments mais, pourtant, je me faisais du souci pour mes hommes. Je le reçus cordialement et lui indiquai que je venais de recevoir un fax important de l'EMAA, que je le verrais juste après avoir passé quelques coups de téléphone afin de régler cette affaire urgente et que je l'informerai de ce qui se passait puisqu'il allait prendre ma suite . Je le confiai donc au lieutenant-colonel B.

- Pourquoi on te remplaçait ? » demande Caroline, une petite rousse dont le visage était criblé de taches de rousseur, âgée de sept ans.

« Tu sais, on ne reste pas éternellement au même endroit dans l'Armée de l'Air...

Je me rappelle que, cette même année, d'ailleurs, il y avait eu un accident à Bellefond, en Côte- d'Or : c'était le 9 mars 1971. Le Mirage IIIE n°405 F-UGEA de l'EC 01.002 "Cigognes" s'est crashé : le lieutenant Lafitte avait été grièvement blessé...

Mais revenons à notre histoire première ! Vous allez perdre le fil si je vous raconte plusieurs histoires en même temps...

J'avais eu des contacts avec différents supérieurs ; les hypothèses étaient nombreuses : la première fut que c'était un coup des soviétiques pour savoir ce que valaient nos nouveaux F1C, car nous étions en pleine " Guerre froide " ; la deuxième faisait intervenir Israël car ils avaient passé commande de 129 Mirage.

Plusieurs étaient infondées, mais je ne vous dirai pas tout de suite quelle était la bonne. Comme tu l'as dit tout à l'heure, Léa, nous avons évité de justesse la troisième guerre mondiale et ce, grâce à Braun et Marionnet !

- Et les familles ? » demande Amandine, jolie petite fille aux cheveux longs roux, dont les yeux verts étaient recouverts de petites lunettes.

« Ah ! J'ai appelé le commandant de la SM, le peloton de sécurité militaire de la base. Je lui ai montré le fax, donné les explications nécessaires et trois de ses hommes ont emmené les familles dans des maisons sécurisées et gardées afin que l'ennemi ne puisse pas les utiliser comme otages et moyens de pression.

- Mais comment ont-ils fait, tes pilotes ? » demande Alexis, le deuxième petit-fils.

- Au début, tout s'est très bien déroulé. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le commandant de la base d'Orange a demandé à Braun et Marionnet de tester les deux mirages F1C qui venaient d'être affectés. Ça y est ! Le moment était arrivé de connaître toutes les capacités et possibilités de ces machines.

Le capitaine Braun est un homme assez grand, âgé de 30 ans. Il a les cheveux bruns et les yeux marron clair. Il est pilote dans l'armée de l'air depuis un certain temps déjà, contrairement à son ami Marionnet qui n'a débuté que 5 ans auparavant, à l'âge de 21 ans. Braun est marié et a trois enfants. Cela n'a pas été facile pour lui de quitter sa famille.

Le capitaine Marionnet, lui, a 26 ans. Cheveux blonds coupés court, yeux verts, il est de taille moyenne et très musclé. Il habite avec sa mère et a dû la laisser toute seule, aux bons soins de ses voisins.

Ce premier jour, Braun et Marionnet portent leur combinaison de vol, sur laquelle ils ont enfilé un pantalon anti-G ainsi qu'un

gilet de sauvetage. Ils tiennent à la main leur casque, équipé du masque spécifique au Mirage F1. Aux pieds ils ont chaussé les bottes de vol réglementaires ; ils tiennent encore à la main les gants de vol en cuir fin qui s'enfilent par dessus des sous-gants en soie.

Une dernière fois, ils vérifient leur propre avion, chacun accompagné par le mécanicien qui lui est affecté. Il ne faudrait pas qu'ils tombent en panne en plein vol à cause d'un détail qui aurait échappé à leur vigilance.

Une fois installés dans le cockpit, leur mécanicien les aide à se harnacher. Ils sont prêts pour le vol d'entraînement.

Après un décollage parfait, les deux pilotes sont revenus, une heure après, ayant effectué un vol qui avait donné toutes satisfactions, comme ils en rendirent compte par la suite au cours du débriefing d'usage.

A l'issue de ce premier vol, Marionnet et Braun se sont longuement entraînés, accumulant plus de trente heures de vol et une grande expérience des capacités de l'appareil. Le 17 juillet 1971 à 13 heures 05 locales, les deux F1C décollèrent de la base d'Orange, avec leur pilote habituel. Jusqu'alors, les vols s'étaient toujours réalisés dans un ciel clair et dégagé. À chaque entraînement, les pilotes percevaient une montée d'adrénaline. Ils visaient des cibles de plus en plus sophistiquées et rapides. Le jour où ils devaient effectuer leur première tentative d'interception d'un SR71, en plein vol, au-dessus des nuages, il se déroula un événement que nous avons pu reconstituer, par la suite, grâce aux enregistrements radars ainsi qu'à ceux des divers échanges radios entre les pilotes et la tour.

Mais je vous raconterai la suite un peu plus tard car c'est l'heure du goûter et mamie Odette vous appelle ! Elle va venir ici d'une minute à l'autre et je vais me faire gronder si elle entend que je vous raconte tout cela... »

3

Mamie Odette rentre justement dans le bureau. Elle apporte un gâteau qu'elle a fait tôt ce matin. Elle a pris soin de cueillir des pommes dans le verger. Elle sait que ses petits-enfants adorent cette tarte unique en son genre, cuite au four à bois et bien caramélisée.

« Hum ! Ça sent très bon ici ! » dit papy Michel à mamie Odette. « Je vois que tu as préparé un gâteau, il a l'air très bon, comme d'habitude.

- Les enfants, c'est l'heure du goûter ! » dit mamie Odette.

Mais, les petits-enfants veulent connaître la suite de l'histoire et ne sont pas prêts à aller dans la cuisine.

« On n'a pas faim, mamie ! » crient les enfants.

« Vous êtes sûrs ? Vous ne voulez pas de goûter ? »

Mamie insiste alors pour savoir ce que papy a bien pu leur raconter.

« Mais, mamie, papy ne veut pas qu'on te le dise...

- Ne me dites pas qu'il vous a raconté cette histoire !

- Ben, si...

- Ce n'est pas bien du tout, il va m'entendre ! »

Les enfants se taisent alors. Quand mamie quitte le bureau, les enfants se mettent à parler du récit de leur papy, si fascinant. Ils sont tous impatients d'entendre la suite.

Leur grand-père leur demande alors s'ils veulent aller se promener avec lui, et tous les enfants approuvent dans un grand « oui ».

« D'accord pour la promenade », dit mamie, « mais, avant, vous mangerez une part du bon gâteau que j'ai fait exprès pour vous. »

Les six petits-enfants passent à table pour le goûter. Mamie Odette est une excellente cuisinière. Tout le monde prend une part de gâteau et boit un verre de jus de fruit. Ils mangent alors comme des ogres. Les enfants se régalent ; ils avalent leur quatre heures très rapidement. Mamie Odette est ravie mais ne se sont-ils pas dépêchés pour écouter la suite de l'histoire passionnante de leur grand-père ?

Comme d'habitude, ils aident encore plus vite leur grand-mère à débarrasser la table puis rejoignent le salon où leur grand-père les attend.

« Papy, on pourrait aller voir les avions s'il te plaît ? » demanda Julien.

« D'accord mais on ne reste pas très longtemps !

- Oui, merci papy. » répondit le petit garçon.

Après avoir mis leurs chaussures, ils se rendent au bout du village d'où ils peuvent observer les avions décoller puisque la piste longe un chemin agricole. Les plus petits sont impressionnés par les avions qui passent.

« On va s'asseoir ici : on les verra mieux. » dit le grand-père. Toute la petite troupe obéit à cet ordre. Et papy leur raconte l'histoire des avions qu'ils voient décoller et atterrir. Au bout d'une heure, après avoir regardé sa montre, il s'exclame : « Ouh lala ! Comme le temps passe vite ! Il faut que l'on rentre car mamie Odette va s'inquiéter si on n'est pas là à 19 heures pour le souper... »

Ils rentrent en se pressant. Quand ils arrivent vers la maison, mamie Odette les attend sur le chemin et leur dit : « C'est à cette heure-là que vous rentrez ? Je me faisais un sang d'encre ! Allez, venez, le repas est prêt ! A table ! »

Après s'être lavé les mains, les petits-enfants, arrivent un par un. Ils parlent entre eux de leur fameuse histoire. Léa est curieuse.

« Dis, papy, il s'est passé quoi après ? » demande-t-elle.

« Mais je ne peux pas vous raconter tout ; il est trop tard.

- Raconter quoi ? » demande mamie.

« Heu ! ... On parlait de la promenade, des avions de...

- Oui, bon ! Passons à la suite ... Je vais vous servir une salade de mâche avec des petits croûtons et des cubes de fromage de chèvre, ensuite du poulet et des pommes de terre sautées. En dessert un bon flan au caramel fait maison. »

Une fois de plus, ils sont ravis car leur grand-mère leur cuisine toujours leurs plats préférés.

Après le repas, la petite troupe part se brosser les dents ; puis les garçons filent dans leur chambre, au fond du couloir et les filles se rendent dans la leur ; ils ont des lits superposés. Mais pour la traditionnelle histoire de mamie Odette, les garçons sont revenus dans la chambre des filles.

Mamie Odette arrive et commence, comme chaque soir :

« Il était une fois une jolie princesse qui cherchait un prince...

- Mais mamie, c'est quand qu'il arrive le prince charmant ? Moi j'en ai marre. » dit Julien.

« Mon petit Julien, tu dois parler correctement ; on ne dit pas " c'est quand qu'il arrive "... Je continue. Un beau jour, le prince décida d'épouser la princesse. Il devait passer des épreuves ; il se trouva face à une porte parlante qui lui demanda de chanter. Il chanta et celle-ci s'ouvrit...

- Bon, c'est trop bébé » souffle Léa...

« Ne m'interromps pas Léa, s'il te plaît ! Alors le prince arriva au pays de la princesse...

- En avion ! » s'exclame Alexis.

« Bien sûr que non ; il n'était pas en avion, mais à cheval. Des gardes étaient devant les grilles du château.

- Et que s'est-il passé alors ? » demande Caroline. « Il a fait un combat ?

- Pas du tout, il a dit : " Je veux voir la Princesse, s'il vous plaît " ; alors ils lui demandèrent le mot magique ...

- Coucou les enfants ! » s'écrie papy en rentrant dans leur chambre. Vous êtes-vous bien brossés les dents ? C'est l'heure du bisou et extinction des feux ... Mamie vous racontera la suite demain. »

Après les câlins, tout le monde se souhaite une bonne nuit et les grands-parents, un peu épuisés par un rythme de vie inhabituel, partent eux aussi se coucher.

Vers deux heures du matin, Caroline hurle si fort qu'elle réveille tout le monde. En sueur et en pleurs, elle appelle « Au secours, mamie Odette, papy ! » Ils arrivent rapidement et lui demandent ce qui se passe. Papy accuse mamie Odette d'avoir encore raconté des histoires de loups ou d'ogres qui mangent les petits-enfants ... Mais la petite, entre deux sanglots, dit :

« J'étais grande et je pilotais un avion.

- Ce n'est rien, tu sais, ma chérie. Papy peut te citer toutes les femmes pilotes qu'il connaît. » dit mamie Odette.

« Je sais, mais d'autres avions sont venus et il y avait le feu dans mon avion ; alors on a tous sauté. On est tous tombés dans le Lac de la Tille et on s'est noyé.

- Tu as fait un drôle de cauchemar. » dit mamie Odette. « Ce n'est rien. Tu vois, on est tous là... Cela va passer. Il faut te rendormir. »

Le grand-père, tout en câlinant la petite fille, lui chuchote à l'oreille : « Braun et Marionnet vont être sauvés par la suite, mais maintenant, il est temps de dormir. »

Les grands-parents embrassent leur petite-fille et s'en retournent au lit.

Le lendemain, au petit-déjeuner, il est décidé que mamie ira faire des courses et que les enfants resteront avec le grand-père ; ces derniers sont enchantés car ils ont hâte de découvrir la suite des aventures de Braun et Marionnet.

« Ouf ! J'ai cru que mamie Odette ne partirait jamais » s'écrie Léa.

Papy Michel fait signe aux enfants de le rejoindre dans le bureau pour leur raconter la suite de son histoire. Léa se dépêche pour être la première à connaître la suite. Une fois arrivée auprès de son grand-père, celui-ci lui dit d'attendre ses frères et sœurs.

« Puisque vous avez commencé tous ensemble, vous devez finir tous ensemble. Et puis de toute façon, tu sais très bien que si l'on commence sans eux, ils vont râler ! Tu les connais mieux que moi, tes frères et sœurs, tout de même !

- Oui, mais je suis tellement impatiente de savoir quel était cet événement mystérieux...Tu me promets que tu vas nous raconter la suite ?

- Oui, je te le promets ! Sois patiente. Et puis, tiens, les voilà, je vais pouvoir bientôt continuer. Venez, les enfants, je vais vous raconter la suite de l'histoire ! »

Tous se mettent à courir vers le bureau et s'installent sur le tapis, tous en rond autour du grand-père.

« Alors, papy, tu peux continuer ! »

Mais auparavant, grand-père s'assure que mamie Odette n'est pas dans les parages.

« Oui, elle est partie. » disent les frères et sœurs en soupirant.

« Alors, les enfants, vous êtes revenus écouter la suite de mon histoire ?

- Mais, papy, comment est-ce que tu connais tout cela ? » demande Amandine, la petite sœur de cinq ans.

« Tu sais bien que je faisais partie de l'Armée de l'Air ! Alors, les enfants, vous voulez que je vous raconte la suite ?

- Oui ! Oui ! Allez papy, raconte-nous la suite !

- Bon, puisque vous insistez, revenons à notre histoire.

Les deux hommes vécurent en effet un voyage bien impressionnant aux commandes de leur F1C. Marionnet pilotait l'appareil immatriculé Bravo-Charlie et Braun celui immatriculé Delta-Echo. Le soleil rayonnait comme durant beaucoup de vols. Mais ce vol-là n'allait pas être comme les autres. Un gros nuage gris devenait si imposant qu'on n'en voyait même pas la fin. Braun et Marionnet étaient encore en entraînement dans le ciel, quand, soudain, ils aperçurent quelque chose d'impressionnant. En plus, un orage grondait. Ces intempéries rendaient le travail beaucoup plus difficile, mais il fallait faire avec...

" *Mais qu'est-ce que c'est ?* " s'exclama Marionnet.

Cet événement inattendu qui s'était déroulé juste au-dessous des nuages n'était autre que l'apparition soudaine de milliers d'oiseaux, plusieurs groupes très importants d'étourneaux qui volaient dans tous les sens. Les pilotes furent surpris et n'eurent pas le temps de réagir. Les réacteurs des avions étaient-ils endommagés ?

" *Braun, est-ce que ça va ?*

- *Négatif. " répondit-il. " Témoin du réacteur allumé ; j'ai un problème important. Je perds de l'altitude...*

- *Moi aussi, mêmes problèmes.*

- *Tour de contrôle de Bravo-Charlie et Delta-Echo ! Extinction de réacteurs ! Atterrissage d'urgence !*

- *Bravo-Charlie, de la tour. Atterrissage d'urgence accordé. Je préviens les services de secours. "*

A ce moment-là, papy Michel voit mamie Odette revenue de courses. Celle-ci entre soudain dans le bureau et leur dit :
« Les enfants, le soleil est revenu, vous pouvez retourner jouer dans le jardin ! »

« Que s'est-il passé ensuite, papy ? » demande Amandine, aussi curieuse qu'une fouine.

« Je vous dirai cela demain, car votre grand-mère vient me chercher pour réparer l'armoire. Si elle apprend que je vous raconte encore des histoires de l'Armée de l'Air, elle va de nouveau me gronder en disant que c'est à cause de moi...

- Qu'on fait des cauchemars ! » disent les enfants en chœur.

« Et elle sera très fâchée ! »

Une fois tous les enfants sortis, papy Michel reste encore un long moment dans son fauteuil, plongé dans ses souvenirs.

4

Ses petits enfants jouent dans le jardin. Le grand père pense à ce qu'il a vécu il y a déjà bien longtemps. Et il se met soudain à rêver...

Papy Michel se retrouve trente ans en arrière, quand il a eu sa blessure. Il revoit ce moment. Il voit l'avion qui s'écrase à côté de lui ; il ressent la chaleur de l'explosion et la forte douleur qu'il a ressentie à la jambe. Ensuite, un grand trou noir et, plus tard, il ouvre les yeux et se réveille dans un lit à l'hôpital militaire. La première chose qui s'offre à ses yeux, c'est le visage d'une jolie jeune fille. Il lit son badge : " Odette ".

« Bonjour, Monsieur, vous avez eu de la chance ! » lui dit l'infirmière.

« ... La chance d'être soigné par vous ! » ajoute le blessé.

Il se met aussi à voir des images très floues mais, rapidement, cela commence à devenir plus net. Il voit des avions défilier à toute vitesse. Il reconnaît les pilotes: Braun et Marionnet. Ils sont en sueur, essayant d'atterrir d'urgence.

Il se réveille soudain en sursaut et voit tous les enfants assis sur le tapis, bouche-bée.

Papy Michel a été réveillé par les cris des enfants qui arrivent en riant et en hurlant.

« Qu'est-ce qu'il y a papy ? » demandent les enfants.

« Oh, rien. Juste un mauvais rêve. » reprend le grand-père, encore dans les bras de Morphée.

« Papy, raconte nous la suite de l'histoire
- Pas pour l'instant ; mamie est partie chercher des légumes au jardin et ne devrait pas tarder à rentrer. Tiens, justement la voilà ! »

Après avoir rangé les légumes dans la cuisine, mamie Odette leur annonce qu'elle va aller prendre une douche. Les enfants ont envie de lui faire une surprise. Ils vont voir leur grand-père et lui disent vouloir réaliser une grosse salade de fruits avec ceux du verger et du jardin, pour le dessert du repas du soir.

Accompagnés par papy Michel, ils vont récolter ce dont ils ont besoin puis se répartissent les tâches pour couper les fruits. Alors qu'il tranche les fraises, équeutées avec soin par Caroline, Léa saisit l'occasion pour interroger son grand-père sur la suite de l'histoire :

« Papy, on peut savoir ce qu'il s'est passé, s'il te plaît, s'il te plaît... »

- Oh oui, la suite ! » répètent tous les enfants en chœur.

« Chut, votre grand-mère va vous entendre ! La suite, oui la suite, bon d'accord mais pas très longtemps, juste cinq minutes car mamie va bientôt arriver... »

Alors que les deux pilotes étaient en perdition, Braun décida de ne pas atterrir car il trouvait être trop loin de la piste et que c'était trop risqué ; il préférerait s'éjecter après avoir sécurisé sa trajectoire pour que son avion ne s'écrase pas sur une partie habitée. Mais Marionnet, plus confiant, lui dit... »

Papy n'a pas le temps de finir sa phrase ; mamie Odette arrive dans la cuisine. La stupéfaction se lit sur son visage. La table est jonchée de pelures de fruits, de noyaux, de jus et l'état de l'évier tout comme celui du plan de travail n'est guère mieux. Les rideaux sont même tachés de petits ronds rouges. Des

fruits sont écrasés au sol et du sucre est renversé un peu partout. La grand-mère a les joues écarlates, ses yeux semblent lancer des éclairs : elle est très en colère ! Tout penaud, papy Michel intervient :

« Tu sais, ils ont voulu... »

- Regarde comme ça a l'air trop bon, mamie Odette. » s'exclame Alexis, le plus gourmand des petits-enfants.

« Tu as vu les belles couleurs ? » ajoute Amandine.

« Vos vêtements aussi ! Que de dégâts ! » rajoute mamie Odette qui semble avoir retrouvé le sourire. Moins inquiète par l'état de sa cuisine et des habits de tous, elle s'empresse de dire :

« J'espère que tu n'étais pas en train de leur raconter tes histoires qui font peur à notre pauvre Caroline.

- Non pas du tout. » ment Léa. « Papy nous expliquait quand il avait planté les arbres fruitiers avec papa... »

- Tu as l'air bien pensif, Michel. » dit mamie Odette. « Que t'arrive-t-il ? »

- Rien, rien. » répond-il.

« Bon alors, on y va ? » interroge mamie Odette.

« Où donc ? » questionne-t-il.

« Et bien tu as déjà oublié... Je t'attends pour réparer l'armoire ! »

- Ah oui, c'est vrai !

- On va installer les enfants en salle de jeux et ils vont regarder la vidéo de Shrek. ou jouer aux Playmobiles... Avant, on va nettoyer la cuisine et toi, Michel, va chercher tes outils à l'atelier !

- Mamie, on pourrait aller dehors, on te promet, on sera sages... »

La grand-mère accepte à condition qu'ils restent dans leur champ de vision. Les filles décident de jouer à cache-cache mais mamie Odette leur indique qu'elle préfère la balançoire et le toboggan. L'aînée demande si elle peut continuer son

roman Clair de Pole tout en surveillant ses cadettes ; les garçons optent pour le ballon.

Les enfants s'habillent et se chaussent pour aller dans le jardin ; après quelques minutes, sur la suggestion de Julien, ils se regroupent dans la cabane afin de parler des aventures de Braun et Marionnet.

Pendant ce temps, mamie Odette et papy Michel vont dans la chambre réparer le meuble.

« Dis donc, les enfants sont tout le temps avec toi en ce moment ! » s'exclame mamie Odette.

« Mais non, pas du tout ; ils veulent aussi te faire plaisir, tu vois bien. Ils ne veulent pas que tu te fatigues ; ils ont fait une salade de fruits pour éviter de te donner du travail ! Tu exagères ! » répond papy Michel.

« Tout cela n'est pas très clair... Caroline se met à faire des cauchemars à propos des avions et puis, ils ne sont même plus pressés de goûter !

- Mais non ; tu te fais des idées, ma chérie. Ce n'est pas du tout cela. Allez viens tenir la porte que je puisse réparer la charnière... »

La réparation effectuée, mamie Odette décide d'aller préparer le goûter et papy se rend à son atelier pour ranger ses outils avant de rejoindre les enfants dans le jardin.

Plus tard, lors du repas du soir, les enfants sont fatigués et parlent peu : d'ordinaire, quand Mamie Odette a cuit des pizzas, la joie et les accents italiens se font entendre. Arrive la salade de fruits ; papy Michel l'accueille avec un grand plaisir. Mamie Odette dit à ses petits-enfants qu'elle y a rajouté des kiwis pour que la palette de couleurs soit encore plus grande. Tous la trouvent délicieuse et Morgane apprécie particulièrement les fruits verts ; alors qu'elle toussote, sa mamie lui propose d'avaler une cuillère de miel et d'enfiler un peignoir afin de ne pas prendre froid.

Après le repas, tous les enfants vont se laver. La maison est grande et pratique : à l'étage, se trouvent une salle de douche et une salle de bains destinée aux plus petits qui s'amuse beaucoup dans la baignoire. Au rez-de-chaussée, à côté de la buanderie, a été installée une autre salle de bains, plus petite que celle de l'étage. Tout en surveillant les fillettes, mamie Odette prépare une lessive en ayant pris soin de mettre du détachant sur les traces de fruits. Elle a également sorti les pyjamas de chacun car il est déjà neuf heures moins le quart : chacun est prêt pour filer au lit. Tous partent très rapidement se coucher et, comme tout le monde est épuisé, l'extinction des feux se fait sans que mamie Odette raconte son histoire.

Dans la nuit, Morgane a l'impression d'étouffer ; elle parvient difficilement à dormir. Mais, comme Caroline avait, il y a peu de temps, ennuyé tout le monde avec son cauchemar, elle ne veut pas réveiller qui que ce soit. Vers 5 heures du matin, elle se gratte énormément et, ne sachant pas ce qui se passe, décide d'aller à la salle de bains se rafraîchir le visage. Horreur ! Dans la glace, elle ne se reconnaît plus et pousse un grand cri qui réveille papy Michel.

Celui-ci arrive sans attendre et regarde Morgane ; sa figure a gonflé ; on voit à peine ses yeux. Papy la rassure et réveille mamie Odette qui la rejoint dans la salle de bains ; il téléphone à SOS Médecins en précisant que sa petite fille fait un œdème. Quinze minutes plus tard, le médecin arrive ; il interroge les grands-parents sur le repas ingurgité et diagnostique une allergie vraisemblablement due aux kiwis. Des tests ultérieurs confirmeront sans doute ce problème et, en attendant, il fait une piqure à Morgane en attendant qu'elle puisse recevoir d'autres soins.

Au petit-déjeuner, les enfants décident de rester à la maison auprès de Morgane car celle-ci doit prendre un traitement adapté. Une demie heure après le petit-déjeuner, alors que

mamie Odette est partie pour la pharmacie, ils se regroupent tous dans la chambre où Morgane est confortablement installée dans son lit. Papy Michel continue les aventures de Braun et Marionnet pour changer les idées aux enfants.

« Où en étions-nous ? » demande papy Michel.

- Quand Braun s'éjecte et que Marionnet dit... », répond Julien qui avait retenu ce passage particulièrement intéressant.

« Ah, oui, je me souviens... Marionnet informa Braun qu'il tentait de rejoindre la base aérienne, qu'il pensait pouvoir tenir l'air suffisamment longtemps en planant et qu'il ne s'éjecterait qu'au dernier moment. Mais il perdit tellement d'altitude que son avion s'écrasa ; toutefois, il réussit à s'éjecter. Un agriculteur l'a retrouvé, en piteux état, et a prévenu la gendarmerie pour qu'il soit pris en charge rapidement pour être soigné.

- Et Braun alors ? » interroge Morgane qui semble aller mieux.

« Et bien Braun, blessé lui aussi lors de son atterrissage en parachute, fut recueilli rapidement par l'hélicoptère parti à sa recherche. Il fut transporté également à l'hôpital militaire de la région. »

Il n'a pas le temps de finir que mamie Odette arrive et s'écrie : « Mais enfin, laissez respirer Morgane, elle va étouffer à la fin ». Puis la grand-mère donne son médicament à la jeune malade après avoir fait sortir tout le monde de la chambre. Les enfants sont très déçus car, une fois de plus, l'histoire est interrompue.

5

« Mamie ! Si je suis malade, comment est-ce que je pourrai fêter mon anniversaire demain ?

- Ne t'inquiète pas. Tout ira bien et demain tu seras guérie ! » dit mamie Odette

« En plus, j'ai déjà donné mes invitations. » dit Morgane.

« Oui, je sais. Repose-toi, mon cœur. »

Les enfants, qui ne savent plus quoi faire, décident de rendre service à Morgane en lui préparant son anniversaire : demain, il sera trop tard !

« Allez ! Les guirlandes et les ballons seront les objets principaux !

- Nous installerons la nappe demain. »

Mamie Odette va voir papy Michel et lui dit :

« Hier, j'ai cru entendre Alexis, dans la cabane, parler des fameuses histoires qui font pleurer Caroline ! » s'exclame mamie Odette

« Mais pas du tout, ma chérie, tu as dû rêver, je n'ai rien entendu, moi. » répond papy.

« Pourtant, j'ai entendu Alexis s'écrier qu'il voulait être Braun, ce fameux ami. » poursuit Odette. « Et j'ai aussi entendu qu'il voulait devenir Marionnet ! »

« Tu dois être fatiguée, ma chérie, ils ont sans doute dit qu'il voulait être des joueurs de foot ! »

Un peu plus tard, les enfants n'ayant plus rien à faire, décident d'aller jouer dehors. Les plus jeunes ont envie de faire une partie de cache-cache dans les alentours.

« Mamie, on peut aller se promener ? »

Morgane, elle, décide de rester à la maison avec ses grands-parents et de lire un peu. Certains vont prendre leur vélo. En sortant de la maison, ils rencontrent soudain un homme qui leur demande à voir leur grand-père et l'appelle le « colonel Fontaine », ce qui les intrigue fort. Ils ne peuvent s'empêcher de se remémorer le récit de leur grand-père et cherchent les ressemblances avec ce qu'il leur a raconté.

Léa, soudain, interpelle ses frères et sœurs en leur disant qu'elle se rappelle la description de son grand-père.

« Tu penses que c'est lui ? » demande Julien.

« Bien sûr, c'est évident. Il correspond parfaitement à ce que papy nous a dit de lui ! Et en plus, il a appelé papy Michel « Colonel » ! Il n'y a pas de doute ! C'est lui, c'est Marionnet !

- Tu as raison, c'est peut-être lui...

- Allons au bois mais ne nous enfonçons pas ! »

Arrivés dans la forêt, les enfants se mettent à courir.

« Qui va compter ? » demande Léa

« Pas moi ! » répond Alexis

« Alors c'est toi, Amandine ! »

Amandine commence à compter.

« Un, deux, trois... »

Elle voit soudain un joli petit écureuil et veut continuer à compter en le suivant... En chemin, elle aperçoit toutes sortes d'autres animaux et de très jolies fleurs, mais elle se rend très vite compte qu'elle s'est perdue dans la forêt. Il y a aussi des bruits inquiétants, qui lui font peur. Elle essaie de trouver son chemin, en vain, mais tourne en rond.

Amandine regrette d'avoir suivi le petit écureuil et se dit qu'elle sera toute seule, pendant des années, dans la forêt et que ses frères et sœurs l'oublieront certainement. Désespérée, Amandine se met à crier de toutes ses forces, espérant que quelqu'un l'entendra.

« Mais où est passée Amandine ? Vous avez-vu Amandine ?

- Je croyais qu'elle était là. » dit Léa.

« Mais non ; je l'ai vu passer pour partir à notre recherche !

- Alors elle croit toujours qu'on joue à cache-cache !

- Bon ! Alors, je vais prévenir papy Michel. Elle est peut-être partie trop loin.

- Nous, on commence à chercher !

- Hé ! Vous ne dramatisez pas un peu trop ? On n'a qu'à commencer à la chercher et si on ne la trouve pas, on avertira papy et mamie. » s'exclame Alex.

Les enfants se mettent à chercher leur sœur en pensant qu'elle n'est peut-être pas très loin. Mais ils rentrent sans elle au moment du déjeuner. A la porte de la maison, ils entendent leur grand-père parler d'une " mission importante ".

« On verra cela la semaine prochaine ! A la même heure ? » dit l'homme mystérieux à papy Michel.

L'homme mystérieux parti, papy Michel demande :

« Où est Amandine ?

- On ne sait pas ! » répond Léa.

« Papy ! Papy ! On a un gros problème !

- Qu'y a-t-il donc ?

- Amandine s'est perdue dans la forêt !

- Quoi ? » crie papy Michel. « Vous avez perdu votre sœur ? Mais que faisiez-vous et où étiez-vous, la dernière fois que vous l'avez vue ?

- On faisait une partie de cache-cache, et Amandine était censée compter. Mais au bout de dix minutes, elle n'arrivait toujours pas ; alors on en a conclu qu'elle s'était perdue.
- Mais vite ! Il faut aller la chercher ! » répond papy Michel.

Papy enfile sa veste et tout le monde part à la recherche d'Amandine. Arrivé dans la forêt, papy Michel se met à crier :

« Amandine où est tu ? »

Mais personne ne répond.

« C'est sans espoir. Nous ne la retrouverons jamais. » dit Alexis en pleurs.

Tout à coup, Julien entend quelqu'un appeler. Il avertit immédiatement son papy :

« Papy, j'ai entendu quelqu'un crier près de l'arbre, là-bas, derrière le gros buisson ! »

Papy se précipite vers l'arbre et voit la pauvre petite Amandine empêtrée dans un buisson de ronces.

« Ne t'inquiète pas, ma chérie ; je vais te sortir de là ! »

Papy Michel récupère la petite Amandine en pleurs. Ils reviennent tous les deux, main dans la main.

« Merci papy. Je suis désolée pour cette partie de cache-cache ; on n'en refera plus jamais, je te le promets ! »

- Il se fait tard. Mamie Odette va s'inquiéter ; rentrons vite à la maison. » dit papy Michel soulagé.

Les enfants se regroupent autour de leur grand-père.

Plusieurs jours sont passés. Morgane, désormais totalement remise de son allergie joue dans le jardin avec les autres enfants alors que mamie Odette se rend chez son amie Lucette pour prendre le thé.

Papy est sollicité par les enfants pour reprendre le cours de l'histoire interrompue précédemment.

« Alors, vous vous souvenez ! Marionnet et Braun ont été hospitalisés. Leur état était sérieux mais leur vie n'était pas en danger. Ils occupaient la même chambre et pouvaient donc se parler et se reconforter mutuellement.

Marionnet dit à Braun qu'il avait eu très peur de mourir lorsque son avion s'est écrasé ; mais, surtout, il s'en voulait de ne pas avoir pu ramener son appareil à la base. Braun le consola en lui disant que la vie est plus importante que le matériel. Et c'est bien vrai les enfants... »

Au même moment, la porte s'ouvre ; mamie Odette a oublié les cookies pour le thé ! Elle est tellement pressée qu'elle ne fait aucune réflexion. Elle repart très rapidement.

« Ouf ! » s'écrie Léa. « On va connaître la suite.

- Le lendemain, l'état de santé de Braun s'était aggravé : il s'était endormi profondément...

- Il avait mouru ? » demande Alexis.

« Oh ! On ne dit pas " il avait mouru ", mais " il était mort " » répond papy Michel. « Mais quelle idée as-tu là ? Non, il a sombré dans une espèce de coma et ne s'est réveillé que dix jours plus tard, sans aucun souvenir de son accident. Il avait alors été transféré dans une autre chambre, seul.

Après son éjection, Braun s'était cogné la tête en arrivant au sol. Lorsqu'il a ouvert les yeux, il s'est plaint d'avoir un violent mal de tête. Les médecins ordonnèrent aussitôt aux infirmières de le placer sous surveillance. Peu de temps après, des alarmes se déclenchèrent. Marionnet et moi-même nous précipitâmes à son chevet. Les soignantes accoururent et nous demandèrent de retourner dans nos chambres. Un médecin l'examina et se rendit compte qu'il avait un énorme hématome derrière le crâne.

Vous savez les enfants, c'est à ce moment-là que j'ai rencontré mamie Odette, une grande jeune fille blonde aux yeux vert émeraude, toujours joyeuse et souriante mais déjà très autoritaire ; c'était elle qui nous avait ordonné de rentrer dans nos chambres. Malgré tout, elle nous réchauffait le cœur dans ce bâtiment ancien, en piteux état.

- Mais papy, pourquoi étais-tu à l'hôpital ?

- Quand nous avons vu l'avion commencer à piquer du nez, je me suis précipité avec le Service d'Incendie et de Secours pour tenter de porter secours au pilote ; mais ma jeunesse me rendant inconscient du danger, je m'approchai trop près du lieu du crash et je reçus un morceau de métal dans la jambe gauche lorsque l'avion s'écrasa et explosa. Quelle douleur ! Je me suis évanoui et on m'emmena à l'hôpital en même temps que Marionnet.

- Mais, papy, l'avion, s'il a piqué du nez, il avait qu'à dormir avant, comme toi. » dit Alexis.

« N'importe quoi ! Un avion qui pique du nez, cela signifie qu'il partait en avant, le devant de l'appareil en premier, en direction du sol. » explique Julien.

« Voilà ! Julien a tout à fait raison et je reconnais qu'il s'y connaît en avion. » dit papy.

« Et ton bobo à la jambe ? » demande Caroline.

« Ne pensons plus à cela. Tout est guéri depuis longtemps grâce à mamie Odette, ma belle infirmière, et nous avons eu le coup de foudre ! Allez, c'est l'heure du goûter. Mamie Odette a laissé des cookies pour vous. Les grands, sortez les verres et servez du jus d'orange à tout le monde. »

Dans la cuisine, les enfants sont très sages, repensant, sans doute, à la belle histoire de leurs grands-parents. Ils décident ensuite de retourner dehors.

Lorsque mamie Odette est de retour, ils l'accueillent avec enthousiasme, contents de connaître son histoire d'amour

avec papy Michel. Mais, bien évidemment, Caroline trahit tout le monde en demandant :

« Dis, mamie Odette, tu nous racontes l'orage avec papy ?

- Quel orage ? » s'étonne la grand-mère.

« Mais tu sais bien, le coup d'orage à l'hôpital avec papy Michel.

- Caroline a sans doute voulu dire " le coup de foudre " car je leur ai expliqué notre rencontre. » dit le grand-père.

« J'espère que tu n'as pas continué tes aventures militaires...

- C'est quoi les aventures militaires ? » demande Alexis.

« Bref, vous êtes trop petits... » répond mamie Odette.

« Non, ce n'est pas vrai ; nous sommes grands, mamie. » dit Léa.

« Moi aussi, je suis grande. » ajoute Caroline, en se mettant sur la pointe des pieds.

Tout le monde éclate de rire. Les grands-parents les envoient se laver les mains avant le dîner.

6

Pendant le dîner, ils parlent du coup de foudre entre papy Michel et mamie Odette.

« Nous nous sommes rencontrés, Papy et moi à l'hôpital, comme il vous l'a dit. J'étais une jeune infirmière et papy un patient. C'était moi qui m'occupais de lui ; nous sommes tombés amoureux au premier regard. » dit mamie Odette.

« A ton tour, Papy, de nous raconter la suite et nous dire comment vous vous êtes rencontrés.

- D'accord. Mais après, tout le monde va dormir ! J'étais encore à l'hôpital et Mamie Odette m'apportait tous les jours mon repas.

- Et comment es-tu tombé amoureux d'elle ? »

Papy sourit, un peu ému, et s'installe confortablement au milieu de ses petits-enfants.

« Oh, c'est une longue histoire. Comme je vous l'ai dit, j'avais été transféré dans un hôpital pour y être soigné à la suite de l'accident arrivé à Braun et Marionnet.

C'est là que Mamie Odette, qui était infirmière, arriva, belle, si gentille et rayonnante avec ses cheveux blonds et ses beaux yeux vert émeraude. Dès que je l'ai vu et que je lui ai parlé pour la première fois, j'ai eu le coup de foudre. Et plus tard, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit que je l'aimais. En fait, elle aussi, elle m'aimait !

Laissez-moi vous expliquer comment nous sommes tombés amoureux. Comme vous le savez, Mamie me servait mon

repas tous les jours à l'hôpital. Alors qu'elle m'apportait mon repas du soir, ce jour-là, elle a échappé mon plateau. Mais, j'ai eu le réflexe de rattraper le repas avant qu'il ne tombe ! Cela nous a rapprochés !

Après cet incident, je savais déjà que Mamie serait la femme de ma vie, avec cette manière de dire les choses, si douce ! Cela m'a fait craquer, et en plus elle était si belle. Elle est arrivée dans ma vie comme par magie.

J'ai eu le coup de cœur de ma vie. Je lui ai dit que je l'invitais à dîner au restaurant "Courtepaille", dès ma sortie d'hôpital ; mais elle m'a dit : je préfère " Mc Donald " ».

Les enfants regardent leur grand-père avec de grands yeux étonnés.

« C'est vrai que Mamie aime le Mc Donald ? » demande Alexis.

« Oui, elle aime ça ! » affirme Papy qui reprend : « Mais là, je plaisante ! Ce genre de restaurant n'existait pas à l'époque ! »

Papy Michel et mamie Odette se voyaient tous les jours, car elle le trouvait beau et faisait en sorte d'aller souvent dans la chambre où était hospitalisé le jeune blessé.

« Désirez-vous quelque chose ? » lui demandait-elle sans cesse.

Puis Papy reprend, plus grave :

« Allez ! Il est tard maintenant et il est temps d'aller se coucher. »

Quelques instants plus tard, les lumières s'éteignent et tout le monde s'endort calmement.

Après une nuit sans encombre, les enfants descendent dans la cuisine. Mamie, qui s'est réveillée tôt, est déjà sur place. Elle a préparé le petit déjeuner pour tous ses jeunes.

A midi, il ne reste plus qu'à installer la nappe, les assiettes, les couverts et à mettre les bougies sur les gâteaux pour

l'anniversaire de Morgane. Tous les enfants mettent la main à la pâte pour continuer de préparer l'anniversaire.

Mamie Odette annonce alors :

« Voici le menu des festivités : salade milanaise accompagnée de sa petite sauce à la française, hamburger, frites accompagnées de sa sauce barbecue et en dessert gâteau d'anniversaire...

Et maintenant, les enfants, je vais vous répartir les tâches ! Alexis et Julien, vous installerez la nappe ; Caroline, tu mettras les assiettes ; Léa, toi, tu installeras les couverts. Morgane, quant à toi, tu vas m'aider à placer les bougies sur le gâteau.

- Pourquoi est-ce que je ne peux pas le faire, moi ? » demande Amandine.

« Je te connais bien, ma chérie, et je sais que, si c'est toi qui les mets, tu en profiteras pour le goûter ! »

Une fois que tout est prêt, les enfants s'installent autour de la table et Mamie leur donne ses dernières instructions pour l'anniversaire de Morgane...

Quelques jours passent. Juste après le déjeuner, alors que le temps ne permet aucune sortie, mamie Odette installe tout le petit monde devant la télévision : elle projette le film tourné pendant l'anniversaire de Morgane.

On y voit qu'en attendant les invités, les enfants préparent des coupes de Champomy. Papy Michel apparaît déguisé en clown : il répète pour l'animation. Les invités arrivent et les activités débutent : chacun pioche dans la grande malle pleine de déguisements. Ils commencent par un jeu intitulé « les chaises musicales » puis vient le célèbre Colin-Maillard, rebaptisé « koalamaya » par Caroline. Enfin c'est le spectacle du clown qui fait rire tous les spectateurs. Mamie Odette manque de renverser le magnifique gâteau d'anniversaire car son mari lui fait une blague au moment même où elle l'apporte... Sur l'immense table de salle à manger, se

dressent des coupes pleines de bonbons de toutes sortes, des verres alignés mais aussi un tas de paquets cadeaux.

A ce moment-là, Morgane interrompt le silence qui règne pendant la projection : « J'aurais bien aimé avoir une berbie hôtesse de l'air !

- Mais pourquoi une telle idée ? » demande mamie Odette, qui tient la télécommande et appuie sur pause.

« Euh...Euh... parce que je l'ai vue en magasin et je la trouvais belle !

« Mouais. » dit mamie Odette peu convaincue. « Michel, il faut que l'on ait une discussion tous les deux, je crois... Comment as-tu osé ?

- Je ne vois pas de quoi tu parles ! » s'exclame son mari. « Remets donc le film au lieu de...

- Je suis certaine que tu as encore raconté aux enfants ton histoire d'avion. » rétorque mamie Odette. »

Les enfants, voyant que la dispute prend de l'ampleur, crient, d'une seule voix : « La suite du film, s'il te plaît Mamie ».

Ils finissent de regarder les dix ans de Morgane.

Un peu plus tard, mamie Odette se prépare pour se rendre chez Lucette ; c'est son après-midi jeux, tant attendu par ses petits-enfants. La voiture ayant à peine quitté le chemin, le grand-père réunit son public dans le bureau et commence :

« Alors où en étions-nous la dernière fois ?

- L'avion a piqué du nez. » rappelle Alexis.

« Ah oui ! L'avion a piqué du nez à cause du réacteur défectueux. » explique papy Michel.

« Pourquoi était-il défectueux, Papy ? » questionne Julien.

- Le mécanicien aurait dû le contrôler avant. » s'exclame Julien.

« Mais pourquoi, n'a-t-il pas réussi à relever l'avion ? » interroge Léa.

« Je vous rappelle que Braun et Marionnet étaient en liaison radio avec la tour de contrôle. Ils ont dit qu'un événement

inattendu s'était déroulé juste au-dessous des nuages ; c'était l'apparition soudaine de milliers d'oiseaux, plusieurs groupes très importants d'étourneaux qui volaient dans tous les sens. Les pilotes furent surpris et n'eurent pas le temps de réagir. Un grand nombre d'oiseaux fut aspiré dans le réacteur de chaque appareil, ce qui provoqua leur extinction moteur.

Certains dirent que le mécanicien responsable des avions était malade, ce jour-là, et donc que ce fut un autre, moins expérimenté sans doute, qui s'en était occupé ; que c'était peut-être cela qui était la cause initiale de l'accident. Toutefois, l'enquête technique a démontré qu'il ne s'agissait pas d'une faute professionnelle, et il n'y a pas eu de sanction.

A la suite de ça, ni Marionnet ni Braun n'ont pu accomplir la mission avec le Blackbird ! On n'a donc jamais su s'il était possible de l'intercepter en vol.

- L'histoire est finie, Papy ? » demande Caroline.

« Non. Mais je vous signale que nous avons promis à Mamie de ranger la salle de jeux ; alors on devrait le faire ! »

Après avoir supprimé le capharnaüm, Papy part dans son bureau, laissant les enfants à un jeu de société ; celui-ci n'était toutefois qu'un prétexte, pour eux, d'être tranquilles afin de pouvoir discuter de l'histoire. En effet, Morgane leur avait dit qu'elle avait tout écouté, derrière la porte du bureau, quand elle était malade, précisant que Papy, un peu sourd, avait mis le haut-parleur du téléphone

Marionnet s'était rendu chez le colonel Fontaine, la semaine précédente et y était retourné ensuite pour parler de Braun. Il avait déjà effectué des recherches dans son coin, tout seul. Il avait interrogé un ancien pilote ; celui-ci lui avait appris que Braun avait entrepris des études d'ingénieur. Puis, en demandant à d'autres anciens pilotes, il avait été informé que Braun avait eu un emploi de technicien à l'aéroport Charles De Gaulle puis avait pris sa retraite. Passionné pour les timbres sur l'aviation, Braun venait régulièrement à la grande

exposition annuelle philatélique de Dijon. Pour en savoir plus, Marionnet devait se rendre rapidement à Paris.

Le surlendemain, papy Michel avait reçu un appel de Marionnet. Il savait que l'exposition avait eu lieu au printemps et que Braun serait revenu vivre en Bourgogne, non loin de la base. Marionnet avait ajouté qu'il reviendrait lui apporter les documents à Sivigny, dans quelques jours.

Le temps s'étant nettement éclairci, les enfants décident donc de jouer dehors. Après avoir demandé la permission, ils se rendent à la cabane mais plusieurs d'entre eux veulent pénétrer dans la forêt pour avoir plus de liberté. Alexis, Amandine et Morgane ne souhaitent pas les accompagner et restent tranquillement dans leur petite maison d'où ils observent le voisinage.

Un peu plus tard, les enfants reviennent de leur escapade dans le bois ; le trio leur annonce qu'un événement important s'est produit. Mais au même moment, la voiture de mamie Odette entre dans l'allée ; ils se précipitent pour l'accueillir en lui annonçant que la salle de jeux a été rangée. Ravie, elle les envoie se laver pendant qu'elle va préparer le repas du soir ; c'est l'occasion rêvée pour que le trio dévoile la mystérieuse information. Le rendez-vous est fixé dans la chambre des filles après la toilette qui se fait plus rapidement que d'ordinaire.

Léa, curieuse, demande : « Alors, alors, c'est quoi ?

- L'homme, il est revenu ! » s'exclame Morgane. « Tout ce qu'on sait, c'est que Papy et lui recherchent Braun.

- Et c'est ça votre information ! » dit Julien, d'un ton déçu.

« Non ! Marionnet a dit à Papy qu'il savait où il était mais on n'a pas tout entendu. Ils ont parlé de fête...

- C'est sûrement la grande fête aérienne pour les cent ans de la base. Papy a dit que nous irions au grand meeting aérien ! » ajoute Julien

« Chut ! Mamie Odette monte les escaliers. » dit Amandine.

« Le dîner est prêt. » annonce mamie « Descendez ! »

A table, le repas se passe dans le calme. Mamie Odette raconte son après-midi avec ses amies et elle semble très contente que tous l'écoutent. En réalité, Papy pense à ce que Marionnet lui a appris et les enfants ont hâte d'interroger leur grand-père.

Après avoir débarrassé la table, mamie Odette annonce que les enfants doivent aller se coucher sans entendre d'histoire - ce qui leur fait bien plaisir - car une surprise les attend pour l'avant-dernier dimanche chez eux, puisque leurs parents respectifs viendront les récupérer dans une semaine. Les enfants se couchent en se demandant bien ce qu'il y aura d'exceptionnel le lendemain.

Après avoir fait une grasse matinée, ils demandent à mamie Odette de faire un brunch. Comme cette dernière ne sait pas de quoi il s'agit, ils lui disent qu'ils s'en occupent et qu'ils l'appelleront, avec Papy, quand tout sera prêt. Mamie Odette les laisse faire. Trois quarts d'heure plus tard, tout le monde est à table. Les plus grands sont allés rapidement au village : des corbeilles de viennoiseries, de la charcuterie bien dressée sur un plat, des œufs brouillés, des jus de fruits faits maison donnaient envie à tous. L'odeur est alléchante ; toute la famille est ravie.

Un peu plus tard...

« Les enfants, venez, on va se promener ! » s'exclame mamie Odette.

« Oh non ! » ronchonnet les enfants en chœur.

Toute la troupe se dirige vers le minibus et monte à contrecœur dans le véhicule qui démarre. Après un court trajet, les grands-parents, restés silencieux, se garent à l'entrée de la ville et se dirigent vers l'esplanade où se tient une fête foraine. Les enfants ont alors la mine réjouie car,

devant eux, ils aperçoivent la grande roue et tous les autres manèges. Ils demandent des churros et des barbes à papa, et les grands-parents leur offrent ces friandises.

Léa et Julien ont très envie de tester le simulateur d'avions 3D, mais papy Michel doit les accompagner ; en effet, ils sont trop jeunes pour y aller seuls. Au moment où Papy va prendre les tickets, il lui semble reconnaître le forain :

« Ne seriez-vous pas le capitaine Jean Braun ? » interroge-t-il doucement.

- Plus maintenant, mais je m'appelle bien Braun. Excusez-moi, mais je suis pressé car le signal du départ va être donné. Allez, attachez vos ceintures, prêts pour le vol, les enfants ?

- Oui ! »

Pendant ce temps, mamie Odette emmène les autres au Palais du Rire, et le rendez-vous pour le retour à la maison a été fixé à 16h30 devant la grande roue. Tout s'est bien passé et, après avoir profité des différents manèges, les enfants remercient leurs grands-parents pour cet après-midi extraordinaire.

Le lundi après-midi, la sonnette retentit. Alexis et Caroline se précipitent à l'entrée, ouvrent la porte et voient deux personnes inconnues. Papy arrive alors, reconnaissant le forain accompagné de Marionnet. Il les fait entrer dans le salon.

A peine sont-ils installés que la petite voiture de mamie Odette entre dans la cour ; elle réclame de l'aide afin de décharger les courses. Julien et les autres enfants appellent papy Michel car ils ne pouvaient pas transporter les packs de lait, trop lourds pour eux. C'est alors que mamie Odette lui demande : « Quelle est cette automobile garée à côté du portail ? »

Ne lui laissant pas le temps de répondre, Caroline dit : « Ben, c'est Braun et Marionnet ! »

Mamie se fâche : « Ah non ! Ne me dis pas que tu leur as encore raconté ces histoires ? »

Papy Michel rougit tandis que Braun et Marionnet sortent du salon en s'exclamant : « Odette, nous sommes tellement contents de te revoir ! »

Mamie Odette tellement stupéfaite par l'apparition de ces deux anciens patients en lâche les sacs de course qu'elle tenait.

« Quoi ? Braun, Marionnet ? Mais que faites-vous là ? Quel plaisir de vous revoir. » s'exclame Odette. Je ne vous attendais pas du tout !

- Ça fait longtemps ! » s'exclame Braun.

Mamie Odette n'en revient pas de revoir Braun et Marionnet, là, devant elle, car cela fait tant de temps qu'ils ne sont pas revus. Elle les a rencontrés à l'hôpital, quand Papy avait été blessé.

« Nous sommes venus pour le centième anniversaire de l'Armée de l'Air et celui de la base aérienne 102 « Guynemer » à Longvic. Nous nous retrouvons régulièrement pour préparer un livre qui sortira bientôt, en 2014. »

La petite troupe rit aux éclats et tout le monde rentre dans la maison. Mamie Odette ne peut s'empêcher de dévoiler à Braun et à Marionnet l'enfer qu'elle subit car Michel raconte à ses petits-enfants le récit de leurs aventures au sein de l'aviation. S'ensuit alors une protestation générale de la part des enfants :

« Mais Mamie, ces histoires sont géniales ! Et on adore quand Papy nous les raconte ! » s'exclame Julien.

« Ah oui ! Et on aimerait beaucoup que Braun et Marionnet continuent... »

Mais mamie Odette les interrompt et dit : « Moi, j'ai hâte de savoir ce que vous avez fait depuis ce temps... mais ne restons pas là, allons-nous asseoir au salon ! »

Papy Michel propose alors d'aller chercher des boissons et des petits gâteaux à la cuisine. « Je t'accompagne » dit Mamie Odette. Elle en profite pour lui faire de nouveaux reproches mais ils reviennent rapidement au salon où tout le monde les attend.

Elle indique qu'elle a été très flattée par les commentaires des deux anciens pilotes à propos de sa gentillesse à leur égard lors de leur hospitalisation très ancienne...

« Maintenant que vous êtes là, vous n'allez pas repartir ; je vais préparer le repas et vous allez manger avec nous. On a tant de chose à se dire. » s'exclame mamie Odette, encore sous le choc.

- Oui, merci beaucoup » répondent les deux anciens pilotes.

« Alors, j'ai du jus d'orange, en attendant le repas... »

A la maison, tous quatre s'assoient autour de la table ; Braun et Marionnet, chacun à son tour, racontent ce qu'ils sont devenus. Ils ont une femme et des enfants...

Pendant que mamie Odette, Braun, Marionnet et papy Michel discutent et parlent du passé, les enfants sont restés ensemble dans le jardin.

Puis mamie Odette abandonne ses invités, le temps de préparer le repas. Amandine la suit et lui demande :

« On mange quoi ce midi ? »

« Salade composée, poulet rôti et purée, fromage puis charlotte aux fraises... »

« Mais, Mamie, Charlotte aux fraises ne se mange pas ; c'est un dessin animé que j'adore... » s'exclame la petite fille.

« Mais non, voyons ; il s'agit d'un dessert que j'ai fait, hier, avec les Gariguettes que j'ai achetées au marché ».

Pendant ce temps, papy Michel dit à ses deux amis :

« Au fait, j'ai quelque chose à vous dire. Depuis quelques années, je cache un avion dans le hangar du jardin. J'ai dit à tout le monde qu'il s'agissait de l'endroit où je rangeais mon vieux tracteur. Eh bien non, c'était mon avion !

- Un avion ? » s'exclame Marionnet.

« Venez. Je vais vous emmener dans mon hangar. C'est ici que je conserve mon avion, une réplique au 1/5^{ème} du SR71 de l'époque. »

Avec une larme dans les yeux, Braun murmure :

« Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça. »

Quand les trois hommes reviennent, les enfants les appellent et leur posent de nombreuses questions.

« Quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai fait ma vie de mon côté, et vous, qu'êtes-vous devenu ?

- Moi, aussitôt rétabli, j'ai accompli de nouvelles missions. » dit Marionnet

« Et toi, Braun ? » demande Papy.

« Moi, j'ai été muté en Allemagne. C'est là qu'on m'a appris à ne pas voler trop vite ! Au cours d'un vol, j'ai percuté un avion. J'ai été gravement blessé et on ne m'a pas laissé retourner sur le terrain. Je voulais continuer de travailler dans l'aviation, mais cela n'était plus possible. Alors, je suis devenu forain, avec des avions dans la tête et beaucoup moins de dangers !

- Moi, je suis à la retraite et je passe quelques fois à la fête foraine pour voir Braun. »

Mamie Odette, très organisée, avait mis le poulet dans le four avec son programmateur et avait précuté les pommes de terre pour la purée. Peu de choses restaient à faire. Elle vient dans le salon et dit « A table ! ». Tous se lèvent pour rejoindre la salle à manger où a été installé le couvert. Les garçons placent Papy entre Braun et Marionnet et Mamie Odette à l'autre bout de la table. Ils savourent ce repas délicieux.

Braun intervient : « Tu es un vrai cordon bleu, Odette ! »
« Merci Jean. » répond Mamie Odette en rougissant de plaisir.
Alors qu'ils dégustent le dessert, Caroline dit : « Vous ne pourriez pas nous raconter l'histoire de l'avion et de l'hôpital ? »
« Hum, hum » répond Braun.
« On voudrait votre version ! » renchérit Alexis.
« On termine le repas et on vous racontera la suite tout à l'heure ... » ajoute Marionnet qui a compris que cela ne plaît pas à la maîtresse de maison.
Après le café, Mamie Odette propose de faire une promenade autour de Sivigny. A leur retour, comme il est déjà dix-neuf heures, elle les invite à souper.

La voix de Mamie Odette s'éleva dans la pièce : « Je suppose que nos amis Braun et Marionnet voudront bien passer la nuit ici ! » Braun décline l'invitation car il doit retourner à la fête foraine, mais Marionnet accepte.
Soudain, Braun change de sujet :
« Au fait, Morgane, ton grand-père m'a dit que c'était ton anniversaire aujourd'hui. Alors, tiens ! »
Morgane prend le cadeau et le déballe rapidement ; elle l'ouvre avec impatience :
« Mais c'est une Barbie hôtesse de l'air ! Merci, monsieur Braun. »
Puis elle ouvre ses autres cadeaux, et y découvre l'Airbus de la poupée !
« Eh bien, dis-moi donc, Morgane, pourquoi rêvais-tu autant de cette fameuse Barbie hôtesse de l'air ? Mon petit doigt me dit que c'est sans doute parce que Papy vous a encore raconté ses histoires d'aviateur ! » dit mamie Odette d'un ton suspicieux.
« Oui, Mamie. Mais ces histoires sont tellement passionnantes que nous avons insisté pour qu'il nous raconte la suite ...

Voilà, tu sais tout. » dit Morgane, rassurée de ne pas partir sans avoir dit la vérité.

« Comme le dit le proverbe : faute avouée est à moitié pardonnée ; et puis aujourd'hui c'est ton anniversaire, donc on ne va pas chipoter pour des histoires comme celle-ci ! »

Quand le gâteau au chocolat arrive, tout le monde se met à chanter « Joyeux anniversaire ».

Le lendemain, dès qu'ils se lèvent, les enfants demandent où est Marionnet. Mamie Odette leur répond qu'il a dû partir de bonne heure car il a eu un problème à son domicile.

On entend sonner à la porte. Mamie Odette accourt et crie « Julien, Amandine, il y a une surprise pour vous ! »

Les deux enfants quittent la salle de jeux, dévalent les escaliers et arrivent à la porte d'entrée : « Papa ! Maman ! » disent-ils en chœur et ils leur sautent dans les bras.

« Venez prendre un rafraîchissement au salon ; avec la route, vous devez être morts de soif ! » dit Mamie Odette.

« Allez, Amandine, tu viens, on retourne avec les cousins en haut. » s'exclame Julien.

Mais, à ce moment-là, il entend une voiture dont les pneus crissent sur les gravillons : il ouvre la porte et constate que ce sont les parents de Morgane et de Caroline. Mamie Odette demande à Julien de les emmener discrètement à la salle de jeux. Amandine appelle ses deux cousines qui pointent le bout de leurs nez et affichent un large sourire quand elles aperçoivent leur maman. « Papa n'est pas là ? » demande Caroline. Avant même d'obtenir une réponse, le père, farceur, s'écrie : « Bou !!! » Les deux filles crient tellement fort que Papy Michel, qui était dans son bureau en train de compléter certains passages de ses mémoires grâce aux indications de ses deux amis, sort de son antre et demande ce qui se passe. Tous les enfants accourent.

« Ce n'est rien, Papy. Papa nous a seulement fait peur. » dit Caroline.

Tout le monde redescend en entendant le carillon de la maison qui émet sa douce mélodie.

« Ce sont sûrement nos parents », dit Léa.

« J'avoue. » s'exclame Alexis.

« On ne dit pas j'avoue, mais je suis d'accord avec toi », corrige papy Michel qui repart dans son bureau.

Après toutes ces retrouvailles, mamie Odette propose aux enfants de rejoindre la cuisine afin de goûter, et aux grands de se rendre au salon prendre un thé accompagné de quelques biscuits faits maison.

« Papa, le thé est servi ; viens, on t'attend ! » s'écrie la maman de Léa.

Le grand-père arrive ; tous dégustent les cookies, les langues de chat et les madeleines confectionnés avec tout l'amour de mamie Odette.

Un peu plus tard, la grand-mère suggère que les enfants les rejoignent afin de projeter les vidéos des vacances, dont celui de l'anniversaire de Morgane. A la fin du film apparaissent Braun et Marionnet, personnages inconnus des enfants de Michel et Odette, qui demandent alors des renseignements. Caroline s'empresse de dire que ce sont les copains de Papy avec lesquels il a eu ses aventures du livre. Les adultes n'osent pas poser plus de questions puisque mamie Odette annonce que le four a sonné et que les quiches doivent être prêtes.

Le lendemain, au moment du départ, papy Michel annonce que ses mémoires paraîtront pour le Salon du Livre de Longvic en 2014. Il a trouvé un éditeur très sympathique et compétent, les *Editions Le Hérisson*, et il espère que tous seront là à l'occasion du lancement de son livre et également

pour le grand meeting aérien de l'anniversaire de la base, qui se tiendra en juillet.

Les grands-parents embrassent affectueusement leurs petits-enfants et leur souhaitent une bonne rentrée des classes. Les petites crapules s'en vont laissant un grand vide dans la maison de Sivigny.

Tous se retrouveront en 2014, à la Biennale de l'Écrit, qui se tiendra le 22 juin, un peu plus tôt que le meeting aérien.



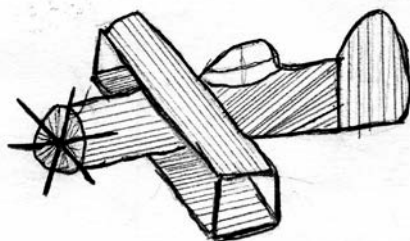
Pas de répit pour Amélie

classe de 5^{ème} 2 - collège Edouard Herriot

et

classe de 5^{ème} 4 - collège Roland Dorgelès

NESTOR
LE
COURAGEUX



1

Amélie est en vacances chez sa grand-mère. Il ne fait pas très beau temps ; la fillette en profite pour explorer une malle à souvenirs, au grenier, avec la permission de Mamie.

Elle en extrait et admire de nombreux jouets bien conservés : une douzaine de voitures miniatures, une maquette d'avion en parfait état, plusieurs poupées, une dinette en porcelaine et un puzzle. Ces objets souvenirs, datant de l'enfance de son père et de ses tantes, font bon ménage avec quelques cahiers d'écoliers, des dessins, des magazines illustrés...

Amélie vient de trouver une valisette en carton, remplie de photos et de cartes postales. Elle reconnaît beaucoup de personnes de la famille, sur les photos. Elle découvre certains lieux familiers et d'autres totalement inconnus, sur les cartes postales en couleurs. Elle s'amuse à lire les correspondances, pour la plupart d'anodins souvenirs de vacances...

Soudain, une carte postale lui saute aux yeux : elle est en noir et blanc, donc ancienne et peut-être rare.

La fillette regarde d'abord l'image, au recto. Huit hommes posent devant des maisons alignées, de plain-pied, le long d'une route apparemment empierrée sur laquelle arrive une voiture ancienne. Elle pense tout de suite que ce sont des ouvriers bâtisseurs. Mais ils semblent porter des uniformes... Ce détail lui est confirmé par la légende de la carte : « CAMP

Pas de répit pour Amélie

D'AVIATION, près DIJON – Aérodrome militaire –Les Casernes ».

Elle retourne la carte et essaye de déchiffrer le message écrit au crayon gris. La date la surprend, car elle croit lire "8 mai 1915 "... Presque cent ans ? Une carte postale bientôt centenaire ? Une autre chose est fort intrigante : l'auteur demande, à sa correspondante, de l'excuser de "*ces quelques lignes tracées au crayon*" car il est "*alitié depuis une quinzaine, suite d'un accident en vol*". Il lui explique être "*tombé de 100 mètres*" et n'avoir que "*quelques côtes défoncées, remises actuellement*".

Bizarre accident d'avion !... Evidemment, il y a cent ans !... Le ciel n'était pas zébré par des Mirage ou des Rafale ; mais il accueillait leurs glorieux ancêtres. Moins vite, moins loin, moins haut... Mais, tout de même ! Sortir d'un accident en vol avec seulement quelques côtes abîmées, ce monsieur était un chanceux.

Un troisième détail lui dilate les pupilles d'étonnement : le signataire porte le même nom que le sien ! Quelqu'un de la famille ? Il est précisé, sous la signature "*aviateur 1^{er} groupe aviation Dijon.*" Un aviateur de Dijon ? L'initiale précédant le nom est "N".

Amélie réfléchit quelques secondes. Elle se souvient que son grand-père paternel lui a déjà parlé de son propre grand-père, donc son arrière arrière-grand-père à elle. Il avait été aviateur, il disait avoir rencontré le célèbre Georges Guynemer, et il se prénomait Nestor ! Est-ce lui qui avait écrit cette carte ? Et, dans ce cas, à qui l'avait-il envoyée ? Qui est cette "*Chère Madame*" ?

« Mamie ! Mamie ! J'ai trouvé une vieille carte postale ! Elle donne des infos bizarres... Tu veux bien me dire si tu la

Pas de répit pour Amélie

connais et, si oui, ce que tu en sais, s'il te plaît ? C'est peut-être un trésor de famille... En tout cas, je me pose beaucoup de questions, après l'avoir lue...

- Descends me la montrer, ma chérie ! Moi aussi, j'aime bien les énigmes... »

2

A ces mots, Amélie descend les escaliers quatre à quatre, afin de porter la carte à sa grand-mère Henriette qui est impatiente de la découvrir.

Henriette a 75 ans et est en très bonne forme pour son âge. Elle a bien quelques rides, mais elle adore se maquiller et elle se teint les cheveux. Elle fait son jogging tous les jours. C'est vraiment une super mamie !

« Viens me montrer cette mystérieuse carte postale ! »

Elle chausse ses lunettes, observe d'abord la photo avant de lire le texte du verso. Elle a un sourire interrogatif.

La vieille dame est stupéfaite. Pourquoi n'avait-elle jamais remarqué la valisette ? Elle était sans doute bien cachée ! Dire que la carte avait quasiment cent ans ! Elle s'empresse de la lire. À la fin, elle s'interroge avec sa petite-fille. D'où a-t-elle été postée ? Et à qui était-elle destinée ?

« Alors Mamie, qu'est ce que tu en penses ? As-tu une idée de qui ça peut être ?

- Bizarre, je ne reconnais pas cette carte. Je n'en sais pas plus que toi, ma chérie. Il faudrait retrouver ton grand-père pour en savoir plus ; il est le seul à pouvoir répondre à toutes nos questions. »

Amélie est très curieuse.

« Mais pourquoi est-il parti ?

Pas de répit pour Amélie

- Avant son départ, il racontait qu'il retrouverait le saboteur de l'avion », lui répond sa mamie.

« De quel avion parlait-il ?

- Celui que pilotait ton arrière arrière-grand-père lors de l'accident ! Ton grand-père m'a souvent parlé de Nestor. A part que c'était un grand braillard, qu'il ne se rasait pas, ce qui énervait ses supérieurs, qu'il ne refusait jamais de boire un verre et qu'il adorait amuser la galerie ; c'était un aviateur hors pair, hyper concentré en vol. C'est sûrement pour ça que ton grand-père est parti, parce qu'il pense que ce n'était pas un accident mais un sabotage.

- Mamie, veux-tu m'accompagner au grenier ? On trouvera peut-être d'autres indices !

- C'est d'accord, Amélie. Je te suis ... »

Pour obtenir une réponse à ces questions, elles remontent donc toutes deux au grenier, rouvrent la malle aux souvenirs, retrouvent les voitures miniatures, la maquette d'avion, les poupées et reprennent la valisette. A l'intérieur, se trouvent d'autres cartes dénuées d'importance sauf une qui représente un hangar de la BA 102. Elles l'examinent de plus près, espérant découvrir un détail intéressant. < *Recherche le lit bleu azur* >, finissent-elles par déchiffrer. L'adolescente demande à la vieille dame si elle connaît ce lit bleu azur. La grand-mère lui répond en bredouillant. Amélie se demande pourquoi.

« Ce... ce... lit est dans le grenier !

- Pourquoi bredouilles-tu grand-mère?

- Je bredouille car le lit a été donné en cadeau, par l'aérodrome militaire, à Nestor pour sa bravoure. À cette époque, les lits coûtaient cher. Après la mort de Georges Guynemer, les déménageurs de l'aérodrome ont essayé de le récupérer. Plus tard, avec ma mère, je l'ai caché. Je ne devrais donc pas l'avoir en ma possession. »

Pas de répit pour Amélie

La grand-mère d'Amélie reprend la première carte. Elle se rappelle cette histoire d'accident. Elle ne se souvient de rien d'autre. En scrutant le texte de façon plus précise, Amélie voit, au verso de l'enveloppe qui accompagnait la carte, un griffonnage qui ressemble à une adresse : < 3 boulevard des escargots >

« Mais c'est mon adresse ! » s'écrie la grand-mère tout étonnée !

« Tu as raison ! » reprend l'adolescente. »

Elle voit aussi qu'à côté de l'adresse figurent quelques mots presque illisibles :

< *Cherche dans le lit* >.

Encore ce fameux lit !

« Où est-il Mamie ? Où ? » demande la petite-fille impatiente.

« Regarde au fond. Là-bas, à droite de la poutre, il y a un rideau derrière lequel se trouve le berceau de ta mère que l'on avait gardé. C'est à côté que le lit doit être. »

Amélie se précipite vers l'endroit indiqué par son aïeule, tire le rideau, déplace le berceau et à sa grande joie découvre un lit en bois massif couleur bleu azur.

« Mamie, je l'ai trouvé ! Il est bien là !

- Alors, cherche ma petite. Peut-être obtiendrons-nous une explication. »

Amélie s'exécute et, à sa grande surprise, en tapotant sous le matelas, elle découvre un uniforme !

Celui-ci l'intrigue. Il sent l'humidité. Elle en est écœurée. Malgré tout son dégoût, elle le regarde, l'inspecte. Il est en très mauvais état. Il est déchiré vers les jambes et complètement décousu au niveau de la poitrine. Elle découvre d'étranges taches marron, de sang probablement, vers les bras et, en l'inspectant mieux, vers l'entrejambe. Perplexe et curieuse, elle décide de poursuivre son examen. Un peu plus haut, vers le col, elle découvre une petite étiquette très sale

Pas de répit pour Amélie

sur laquelle figure un nom un peu effacé : < Nestor Franklin >. Ainsi, l'uniforme appartenait-il à son arrière arrière-grand-père !

Elles le regardent de plus près, fouillent les poches, inspectent le col et sous les épaulettes gradées ; en le considérant encore davantage, elles découvrent un minuscule papier caché sous un insigne cousu.

Aussitôt, Amélie et sa grand-mère essayent d'extraire la petite feuille à l'aspect étrange. Elles tirent, forcent, au risque de la déchirer.

Après l'avoir retirée, elles la regardent avec étonnement. Le papier, parcheminé, a une odeur de poudre. Au toucher, il est granuleux et très friable. Les caractères qui le couvrent sont écrits à la plume à l'encre violette. Intriguées, la vieille dame et sa petite-fille se penchent pour mieux le lire. A leur grande surprise, le message est un message codé ! Il leur semble incompréhensible ! Il n'est composé que de chiffres !

24.13/14.13.102/25.21.5.5.21.1.26/5.17.15.17.6.17/17.5.15.13. 16.4.26/24.13.18.13.11.17.6.6.17/16.21.22.27.26/26.27.6.17/1 6.21.12.21.17.4/18.24.1.4.21.13.26/16.17.24.1.5/13.7.4.17.24. 21.17.26/18.1.26.6.13.26.17.13.7/25.13.11.21.25.17/6.1.26.1.6 /13.24.17.11.21.5/25.21.19.26.1.6.6.17/2.13.7.24/4.7.24.24/18. 24.1.4.17.26.6.21/19.13.7.6.20.17.4.1.26/17.24.21.5.13/
--

Sans plus attendre, Amélie et Henriette tentent de le décoder mais elles n'y parviennent pas....

Pendant plusieurs heures, elles travaillent sur celui-ci. Au terme de cette première investigation infructueuse, elles ont le moral au plus bas. Elles réessayent cependant. Peine perdue ! Peut-être avait-il un rapport avec les avions ? C'est l'idée d'Amélie. Sa grand-mère lui dit qu'elle doit avoir raison. 102 fait en effet songer au camp d'aviation près de Dijon ; mais toutes les deux, de guerre lasse, abandonnent leurs recherches. Elles remettent le déchiffrement à plus tard.

Pas de répit pour Amélie

Cependant, elles sont déterminées à mener une enquête ! Que s'était-il passé ce fameux jour du 8 mai 1915 ? L'arrière arrière-grand-père paternel était-il un héros ?

Aussitôt, Amélie cherche son carnet. En effet, elle aime les énigmes et les enquêtes. C'est pourquoi elle a toujours en sa possession un carnet sur elle, dans le but de résoudre de nouveaux problèmes. Avec l'aide de sa Mamie, elle note les idées qui lui viennent:

1. Se rendre à la BA 102 de Dijon-Longvic pour obtenir des informations sur l'accident évoqué sur la carte.
2. Se rendre aux archives, à côté de la bibliothèque de Dijon, pour consulter les registres d'Etat civil. La « Chère Madame » était peut-être son arrière arrière-grand-mère.
3. Décoder la fameuse lettre.
4. Se renseigner sur Georges Guynemer.

Soudain, un éclair de génie traverse la cervelle d'Amélie ! Mais oui ! Le code est simple ! Il faut associer à chaque chiffre une lettre et, tout naturellement, la solution arrive : la lettre O correspond au début de l'alphabet ; la première lettre de l'alphabet, c'est-à-dire A, est donc représenté par 13 ; ce qui donne :

LA BA 102 MISSION SECRETE ESCADRON LAFAYETTE DIJON NORD MIGNOTTE PAUL RULL FLORENTIN TONOT ALEXIS DIZIER FLORIAN DELOS AURELIEN FONTANEAU MAXIME GAUTHERON ELISA

Le message ainsi décrypté, elle ajoute :

5. Rechercher quelques noms dans l'annuaire et téléphoner. Peut-être des descendants auraient-ils des renseignements sur cette fameuse mission ?

3

Après avoir décodé ce message, Amélie est plus que jamais déterminée à résoudre l'affaire de son arrière arrière-grand-père. Elle décide d'effectuer ses recherches parallèlement à son grand-père, quitte à réunir les indices par la suite avec lui, quand il réapparaîtra...

Amélie et Henriette s'installent sur le canapé. Il est déjà 19h et les deux premières étapes leurs paraissent impossibles à cette heure-ci .Elles décident alors de s'intéresser à la 5eme étape : Rechercher les noms dans l'annuaire et téléphoner.

Sans plus attendre, Amélie s'adresse à sa grand-mère :

« Mamie, sais-tu où se trouve l'annuaire ?

- Oui, ma chérie ! Il se trouve dans le premier tiroir à gauche, dans le buffet en acajou de la cuisine. Je vais le chercher. Je reviens tout de suite », répond la vieille dame.

« Merci, Mamie ! »

Pendant ce temps, la jeune fille se demande si les noms inscrits sur le papier se retrouveront au fil des pages. Henriette arrive avec l'annuaire. Amélie saisit son calepin qu'elle garde toujours dans sa poche

« Quel nom devons-nous chercher en premier ?

- Mignotte. »

La grand-mère cherche puis s'exclame :

« J'en ai trouvé un ! Note dans ton carnet le numéro et l'adresse : 009-34-68-122. 56, rue de Dimitri Sauce. »

Pas de répit pour Amélie

Amélie s'exécute puis dit :

« C'est noté ! Ensuite cherche le nom Rull, s'il te plaît. »

Quelques minutes plus tard bien des numéros et adresses sont notés.

« Ça y est ; mais les appeler à cette heure-ci ne serait pas raisonnable. On appellera donc demain matin après le petit déjeuner », décide Henriette.

« Mamie, peux-tu m'aider ? La liste est longue et je dois appeler le service téléphonique pour savoir si je peux contacter les descendants des personnes dont j'ai le nom sur mon calepin, sans te ruiner ! » ajoute Amélie.

L'opératrice du service téléphonique lui certifie qu'elle peut appeler sans aucun risque de surtaxe facturée.

« J'espère que ces personnes nous donneront des informations. Bonne nuit, Mamie, à demain. »

Le lendemain matin, elles se retrouvent dans la cuisine. L'adolescente et sa grand-mère ont eu du mal à trouver le sommeil, elles étaient trop excitées pour dormir.

« Alors, prends ton carnet et appelons-les ! » propose la vieille dame à sa petite-fille.

« Commençons par M. Mignotte ! », répond-elle.

Elles tombent sur le répondeur, laissent un message priant de les rappeler le plus vite possible et laissent leur numéro de téléphone.

Les deux enquêtrices appellent ensuite M. Rull. Cette fois-ci, elles ont plus de chance.

« Allô ! Qui est à l'appareil ? » répond une voix d'homme.

« Bonjour monsieur. Je m'appelle Amélie et je suis avec ma grand-mère. Nous avons des questions à vous poser par rapport à vos ascendants, pour répondre à une énigme ; je vous l'expliquerai plus tard en détail. Êtes-vous bien le descendant de Florentin Rull ?

- Oui, c'est mon arrière-grand-père. Mais ne préféreriez-vous

Pas de répit pour Amélie

pas que l'on se rencontre plutôt que de se parler par téléphone ? » suggère l'homme au bout du fil.

« Avec plaisir. Où et quand ? » le questionne-t-elle.

- À 14h30, cet après-midi, au café situé dans la rue Georges Guynemer, ça vous va ?

- Oui, c'est parfait !

- Très bien ; je porterai un costume bleu et une chemise noire pour que vous me reconnaissiez.

- C'est d'accord. Nous arriverons dans une Twingo Rouge. A plus tard.

- Au revoir », répond-il.

Secondée par sa grand-mère, elle continue sa grande recherche. Elle décide d'appeler la possible famille d'Alexis Tonot.

« Allo ! Monsieur Michel Tonot ?

- Oui, c'est bien moi », dit alors l'inconnu, à l'appareil.

« Connaissez-vous, dans votre famille, un certain Alexis Tonot, qui a servi jadis à la BA102 de Dijon ?

- Je n'ai jamais entendu le nom d'Alexis Tonot », reprend l'inconnu.

« Merci quand même », dit Amélie. « Au revoir, monsieur ! »

Elle téléphone à la seconde personne inscrite en haut de la liste de ce patronyme : Jacqueline Tonot. Malheureusement, celle-ci ne lui donne pas plus d'informations.

Dépitée, Amélie poursuit tout de même sa recherche. Elle appelle chez une certaine Michelle Gautheron.

« Allo ! C'est bien madame Michelle Gautheron à l'appareil ?

- Oui ! C'est bien moi ! », dit une femme à la voix aiguë.

« Est-ce que vous connaissez une dame qui s'appelait Elisa Gautheron ? Je suis à la recherche de cette personne parce que je mène une enquête et je dois élucider un mystère concernant ma famille. »

Amélie comprend bien que la femme réfléchit, car elle doit attendre au moins trente secondes avant cette réponse :

Pas de répit pour Amélie

« Oui, effectivement, c'était mon arrière-grand-mère », dit enfin la dame à la voix aiguë.

- Quel métier exerçait-elle ? » lui demande Amélie.

« Elle était aventurière. Elle accompagnait des groupes d'hommes dans des missions aériennes périlleuses. Elle a, entre autres, servi de copilote à un groupe de soldats de la base aérienne de Dijon envoyé en mission pendant la première guerre mondiale. Elle osait même affronter les plus dangereux guerriers. Toujours est-il que l'on a décidé de conserver son nom dans notre famille afin d'honorer sa mémoire.

- N'avez-vous pas plus de détails ?

- Quelle sorte de détails ?

- Quel âge elle avait durant cette mission... Où elle habitait...

- Non. Je ne peux que vous montrer une lettre adressée à un certain Georges Guynemer.

- Volontiers.

- Ah ! Un autre détail. Elle était sergent.

- Pourriez-vous me fixer un rendez-vous ? J'aimerais, effectivement, voir cette lettre.

- Disons samedi prochain, à 14h30, place de la Liberté, au café Montgomery. J'en profiterai, d'ici là, pour me renseigner sur mon aïeule.

- Entendu ! Encore mille fois merci ! »

Après encore quelques coups de téléphone, Amélie établit une liste :

Mignotte Paul : répondeur.

Rull Florentin : descendant ; rendez-vous cet après-midi à 14h30.

Tonot Alexis : deux homonymes ; n'ont jamais entendu parler de cette personne.

Dizier Florian : idem.

Delos Aurélien : répondeur.

Fontaneau Maxime : n'a pas voulu répondre aux questions.

Gautheron Elisa : descendante ; connaît cette mission ;

rendez-vous prévu demain matin à 11h.

Tout excitée à l'idée de trouver d'autres informations, Amélie, impatiente, se rend dans sa chambre et saisit le dictionnaire Larousse 2008 de la bibliothèque. Pour prolonger le plaisir, elle parcourt le livre, feuille par feuille. A la page 691, elle tombe sur la lettre G. L'adolescente s'empresse alors de rechercher le nom propre de Guynemer. Son cœur bat de plus en plus vite. Soudain, son œil se pose sur le nom recherché.

« Guynemer (Georges) Paris 1894 – région de Poelkapel, Belgique 1917, aviateur français. Commandant de l'escadrille des « Cigognes » pendant la première guerre mondiale, titulaire de 53 victoires, il est une figure légendaire de l'aviation française ».

L'adolescente est stupéfaite car elle ne pensait pas que Georges Guynemer avait autant d'exploits à son actif.

« Tu as vu, Mamie, c'était un homme merveilleux ! En plus, il a été décoré de trois médailles ! »

Elle reprend sa lecture. Plus bas, une photographie est reproduite. En dessous, écrits en petits caractères, figurent les mots « escadron Lafayette ». Un groupe de personnes, selon toute apparence des aviateurs, se tient la main. Encore en dessous, se trouve « équipage dirigé par G. Guynemer ».

Amélie et sa grand-mère ont un peu de temps avant le rendez-vous de l'après-midi.

« Mamie, est-ce que tu pourrais m'emmener à la BA 102 pour approfondir cette histoire ? »

Heureusement, la grand-mère est tout aussi curieuse et impatiente de découvrir ce qui s'est réellement passé, et elle répond avec un grand sourire à sa petite fille :

« Avec grand plaisir, ma petite ! Allons-y ! »

Sans attendre, Amélie s'empare de son carnet, et les deux complices s'en vont en direction de la BA 102.

Pas de répit pour Amélie

Sur la route, Amélie réfléchit aux questions qu'elle va poser... Quelqu'un pourra-t-il la renseigner sur la fameuse mission Lafayette ? Peut-être va-t-elle réussir à obtenir des réponses cohérentes aux questions qu'elle se pose ? Le mystère va-t-il être résolu ?

Arrivées à la grille de la BA 102, le cœur d'Amélie ne cesse de battre la chamade... Elle est à la fois stressée et impatiente de trouver les réponses.

Sur place, au bureau des entrées, un militaire les accueille. Il est assez grand, l'air fort et vêtu d'un uniforme bleu, comme tous les autres militaires du lieu. Il leur adresse un regard neutre et demande :

« Que puis-je pour vous, mesdames ? »

La vieille dame va prendre la parole quand la petite-fille l'interrompt :

« Excusez-moi, mais connaissez-vous le nom de Nestor Franklin ?

Le vigile a l'air étonné.

« Mais bien sûr ! Qui ne connaît pas, ici, le célèbre aviateur qui a même rencontré Georges Guynemer !

« Je suis son arrière arrière-petite-fille, et ma grand-mère et moi aimerions entrer car nous enquêtons sur l'accident en vol de Nestor. »

Après quelques appels téléphoniques, un envoi de message par fax et la demande de dépôt des deux pièces d'identité des visiteuses, le militaire annonce l'accord de la hiérarchie :

« Bon, notre spécialiste veut bien que vous lui posiez quelques questions, mais je dois vous escorter jusqu'à lui.

- D'accord ! C'est très gentil.

- Je vous prie de me suivre », répond l'homme. « Je pense que, seule, la mémoire de la salle de nos archives pourrait vous aider un peu. »

Amélie et sa grand-mère sont maintenant dans la salle où

Pas de répit pour Amélie

sont répertoriées toutes les informations concernant les aviateurs de la BA 102.

Les deux complices découvrent qu'un certain Jean Daniel était en concurrence avec Nestor Franklin, c'est à dire l'arrière arrière-grand-père. Jean Daniel était parvenu à être le meilleur aviateur de la BA 102, seulement après la mort de l'arrière arrière-grand-père Nestor.

Est-ce possible que Jean ait pu comploter pour le tuer ?

Amélie et Henriette se regardent, pensives...

Elles questionnent le responsable, le colonel Casey, qui leur répond que le mari d'Henriette est déjà venu se renseigner et lui a déjà parlé de l'accident d'avion de Nestor. Leur ancêtre était très sympathique et apprécié de tous, mais il avait tout de même un ennemi, en la personne de Jean Daniel. Celui-ci était toujours désagréable avec Nestor. En vol, les deux hommes se lançaient souvent des défis pour savoir lequel d'entre eux était le meilleur pilote, et étaient en fait tout aussi bons pilotes l'un que l'autre.

Après cette visite très intéressante, c'est maintenant l'heure du repas. Henriette et la jeune fille prennent congé après des remerciements sincères, rentrent au logis et mangent très vite de peur d'être en retard à leur rendez-vous de 14h30. Une fois prêtes, elles montent dans la voiture et se dirigent vers le café.

4

Très vite, elles arrivent au Steven's café, de la rue Georges Guynemer. Elles se placent à une table en face du parking où est garée la Twingo rouge. Elles attendent monsieur Rull.

L'attente se fait longue. Quand il arrive, elles le reconnaissent car il porte un costume bleu et une chemise noire, comme prévu. Il inspire confiance aux deux femmes. Après s'être présenté, Emanuel Rull commande deux cafés et une limonade. Une fois servis, ils commencent la discussion.

« Veuillez pardonner mon retard » s'excuse-t-il. « Je cherchais des informations et je n'ai pas vu le temps passer.

- Où avez-vous donc trouvé ces informations ? » demande la vieille femme, intriguée.

« Dans un coffre à souvenirs de mon ancêtre. Dans ce coffre, se trouve une lettre qui raconte son aventure » explique l'homme.

« Et de quoi parle cette aventure ? » interroge Amélie ?

« Pendant la guerre, » commence l'homme, « mon ancêtre aurait aidé Georges Guynemer et son ami Nestor Franklin qui étaient en fâcheuse posture en plein combat aérien alors que les aviateurs allemands s'apprêtaient à ouvrir le feu...

- Excusez-moi, » dit Amélie « quel genre d'avions pilotaient-ils ?

- Il me semble que leurs avions étaient des Blériot et Farman... Bon ! Je poursuis. Les allemands s'apprêtaient à

Pas de répit pour Amélie

ouvrir le feu quand mon ancêtre aurait effectué un looping, ce qui lui a permis de se retrouver derrière l'ennemi et de l'abattre en utilisant les mitrailleuses qui se trouvaient à l'avant. L'avion ennemi est parti en vrille et n'a pu attaquer celui de Georges Guynemer et de Nestor Franklin. Depuis, les hommes étaient devenus inséparables. On dit qu'ils auraient participé à une périlleuse mission mais je n'en sais pas plus. A l'époque, Florentin avait trente cinq ans. »

Amélie lui pose alors ses autres questions.

« Que savez-vous sur votre ascendant Florentin Rull ?

- Quel genre de réponse attendez-vous ?

- Est-ce qu'il était militaire à la base aérienne de Dijon ?

- Oui, pilote et mécanicien, c'est lui qui vérifiait l'état des avions et qui faisait les réglages nécessaires avant les vols. Pendant un temps, il fut accusé du sabotage sur l'un des avions.

- Nestor Franklin était-il le pilote de cet avion ? » demande Amélie. « Nous cherchons des informations sur la mort de mon arrière arrière-grand-père qui est justement Nestor Franklin, et nous pensions que vous pourriez nous aider... Savez-vous quelque chose ?

- Nestor Franklin est votre ancêtre ?... Ce nom m'est bien familier... J'ai souvent pu le lire dans le carnet de mon arrière-grand-père...

- Il avait un carnet ?

- Oui, comme tous les aviateurs !

- Et au final savez-vous qui était le coupable ?

- Non, mais les autorités ont réussi à prouver l'innocence de mon aïeul.

- Faisait-il partie de la fameuse mission secrète ? » continue Amélie.

« Oui, il en faisait partie. J'en suis certain. J'en mettrais ma main à couper car j'ai retrouvé un petit papier sur lequel sont inscrits plein de noms d'aviateurs qui ont participé à cette mission.

Pas de répit pour Amélie

- Très bien, merci ! Toutes ces informations nous confortent dans notre hypothèse. Nous n'allons pas abuser plus de votre temps. »

Tout heureuses, la grand- mère et sa petite fille le remercient de leur avoir donné ces renseignements. Après avoir clos la conversation, ils échangent leurs coordonnées, se disent au revoir et partent chacun de leur côté. Monsieur Rull ajoute que si elles ont besoin d'autres informations, il se tient à leur disposition.

Henriette et Amélie rentrent chez elles. Elles s'interrogent au sujet des relations entre Georges Guynemer et Nestor ; ils devaient être très liés.

Le jour du second rendez-vous est arrivé. Après le déjeuner, les deux enquêtrices prennent les clés se trouvant dans le buffet en acajou et sautent dans la Twingo rouge, direction le café Montgomery, place de la Liberté. Au bout d'un temps qui leur a semblé infini, elles atteignent leur but. Amélie et sa grand-mère arrivent au café Montgomery, place de la Liberté.

A peine sont-elles installées qu'elles voient entrer une dame, vêtue d'une belle robe rose, une lettre à la main. Amélie et sa grand-mère lui font signe, l'invitent à s'asseoir et discutent avec l'inconnue qui est, effectivement, madame Michelle Gautheron. Elles commandent des boissons et Amélie commence l'interrogatoire :

« Vous disiez, au téléphone, que votre aïeule était sergent ? » demande la demoiselle.

« Oui, effectivement et j'ai emmené la fameuse lettre dont je vous ai parlé lors de notre conversation téléphonique. Je viens de m'apercevoir, en la relisant, que j'ai commis une erreur. La lettre n'a pas été adressée à Georges Guynemer, mais elle a été écrite par Georges Guynemer.

- Montrez-la moi, s'il vous plaît », dit Amélie.

Pas de répit pour Amélie

- Oui, bien sûr », répond la vieille femme à la voix aiguë.
Elle tend l'objet à la jeune fille.

Cette dernière prend délicatement dans ses mains l'enveloppe contenant la lettre. Elle a quelques frissons en voyant son état. Celle-ci est moisie, a noirci avec le temps et jauni à cause de l'humidité. À l'encre violette, figure le nom de Nestor. Amélie l'ouvre, prend précieusement la lettre placée à l'intérieur. L'écriture est très soignée, les caractères, un peu gros mais sans aucune rature. Elle commence à la lire :

Très cher Nestor,

Je vous mets en garde. Au cours de votre prochaine mission, vous serez accompagné de l'escadron Lafayette et un terrible accident risque de se produire.

Quelqu'un vous en veut.

C'est pour cela que je vous conseille de ne pas accepter cette mission. Refusez-la. Il en va de votre vie !

G.

Guynemer

« Quel idiot d'avoir accepté ! » s'écrie Amélie. « Et comment Georges Guynemer a-t-il été informé ? Et comment est-elle venue en votre possession ?

- Je ne peux répondre à toutes vos questions. » reprend la femme de sa voix aiguë. « J'ai commis une erreur... et un oubli... car je possède une deuxième lettre, familiale celle-ci ; la voici. »

Amélie observe la seconde lettre, puis la lit à haute voix :

Cher mari,

Je viens de finir ma mission secrète. Le pauvre Nestor Franklin est tombé avec son avion, mais il s'en sort avec quelques côtes cassées ! Moi j'ai eu de la chance je n'ai rien eu.

Bien à vous.

Elisa

Henriette commente aussitôt :

« Très étrange... Normalement, une mission secrète est dissimulée.

- C'est vrai que j'ai du mal à comprendre... Et qui est ce Nestor Franklin ? » demande Michelle.

« Mon arrière arrière-grand-père ! C'était un célèbre pilote d'aviation. Nous pensons que son avion a été saboté.

- Je comprends mieux maintenant. Je peux aussi vous parler un peu d'Elisa.

- Oh, Oui ! Parlez-nous d'elle ! » implore la jeune fille.

« Eh bien, elle a connu un triste sort. C'était pendant la première guerre mondiale, fin 1916. Elisa avait été blessée dans une mission périlleuse. Elle rentrait à la base, passagère dans un avion biplace venu la récupérer, quand ce dernier a été abattu en plein vol par un pilote ennemi, s'est écrasé et a explosé. Le corps d'Elisa a été retrouvé, encore attaché dans le siège arrière de l'habitacle, brûlé de la tête aux pieds. On lui a rendu honneur pour sa bravoure et pour toutes ses autres qualités.

- Quelle femme ! Quel destin ! » commentent en chœur Amélie et sa grand-mère. « Nous allons maintenant partir en vous remerciant. »

Elles vont prendre congé quand Amélie pose une dernière question :

« Elisa connaissait-elle un certain Jean Daniel ?

Pas de répit pour Amélie

- Euh... Non... Pas à ma connaissance... Je vous laisse mon numéro de téléphone et mon adresse, si vous avez d'autres questions, car je dois y aller. Ah, j'oubliais... Peu de temps après cette mission, Elisa et son mari divorcèrent... Au revoir !

- Eh bien, merci encore une fois, pour les lettres et pour le temps que vous nous avez consacré.

- Il n'y a pas de quoi. Pour une fois qu'une jeune s'intéresse à quelque chose... » répond la dame en partant.

« Mamie, penses-tu que l'accident d'avion était un coup monté par Jean Daniel, pour être le meilleur aviateur ?

- Je ne sais pas ma grande. Il faudrait des preuves.

- Oui ! Et ces preuves, nous allons les trouver ! » dit Amélie d'un ton motivé. « Quel est notre programme de demain ?... Ah, oui, nous devons nous rendre aux archives. »

Le lendemain, très tôt, elles se rendent aux archives de Dijon. La salle destinée aux recherches se situe au rez-de-chaussée d'un grand bâtiment. Elle est plutôt grande, avec six tables et vingt-quatre chaises. Il y a aussi des documents jaunis sur les cinq étagères où on les conserve. Un parquet recouvre le sol, tandis que des lambris de chêne habillent les murs. Des fleurs et des plantes ornent les coins. Un lustre de verre illumine le tout. Amélie est impressionnée. Elle demande des renseignements sur son ascendance. Curieusement, son nom ne figure nulle part. Des registres d'état civil ont disparu. Devant sa déception, l'employée lui suggère d'aller se documenter à la bibliothèque municipale.

Aussitôt, Amélie et sa grand-mère se rendent à la bibliothèque municipale de Dijon qui s'appelle la Nef. À première vue, il s'agit d'un bâtiment assez ancien, sur le fronton duquel est écrit : « Chambre et Bourse de Commerce ».

Une fois entrée, Amélie explique l'objet de sa recherche à la bibliothécaire de l'accueil. La dame leur présente un

Pas de répit pour Amélie

supplément du « Petit Journal » du 24 avril 1915, sur une grande pile de journaux ainsi qu'un livre intitulé « 14-18, la grande guerre ». Amélie veut d'abord feuilleter la presse.

Dans le journal, la jeune fille trouve un article qui l'intéresse :

Lors de sa mission du 22 avril dernier, l'avion de Nestor Franklin avait eu un problème technique que Georges Guynemer avait réparé.

Le jour suivant, le 23 avril 1915, les deux as du pilotage sont partis en expédition.

L'aviatrice Elisa Gautheron volait également, aux côtés de Georges Guynemer. Ils ont vu l'aile de l'engin piloté par Nestor Franklin prendre feu et l'avion tomber de cent mètres et s'écraser.

Amélie se tourne vers sa grand-mère en lui montrant l'article. La mamie le lit et s'écrie : « Amélie, on a déjà une partie du mystère lié à Nestor ! L'avion a été saboté ! »

Aussitôt, la jeune fille sort un crayon et son calepin. Elle y note tous ces éléments. Les deux détectives amateurs poursuivent leur recherche.

Ce journal du 24 avril 1915 les intéresse particulièrement. Un autre article évoque l'accident :

ACCIDENT CHANCEUX !

Hier, vers 18 heures, un avion de la base aérienne de Dijon-Longvic a été accidenté pour des raisons encore non élucidées. Le pilote, Nestor Franklin, fort heureusement, ne s'en est sorti qu'avec deux côtes cassées, après une chute de cent mètres !

Grâce aux premiers gestes d'une femme qui revenait de la ville, le pilote fut ranimé et immédiatement conduit à l'hôpital, en charrette. Il devrait pouvoir rapidement guérir puis, après trois mois de convalescence, il retournera sans doute au combat pour défendre sa patrie.

Amélie saisit ensuite le gros livre. Dans celui-ci, elle trouve que Guynemer a été sept fois champion du monde en concentration en vol et aussi qu'il était arrivé premier à un concours d'avion de chasse. Elle voit que son arrière arrière-grand-père était un symbole de l'aviation française, à cette époque. Amélie découvre encore que le meilleur ami de Nestor Franklin était Florentin Rull. Dans un autre paragraphe, elle apprend que le sergent Elisa Gautheron avait été élue meilleure aviatrice de l'année 1916.

En reprenant le journal suivant, celui du 25 avril 1915, elle constate, avec étonnement, qu'une page a été arrachée.

De retour à la maison, Amélie note dans son carnet : " Elisa Gautheron connaissait Nestor Franklin, elle avait envoyé une lettre à son mari à propos de la mission. "

Soudain, Amélie a une idée :

« Mamie, ... le mari d'Elisa Gautheron était peut-être impliqué dans cette affaire, vu qu'après ils divorcèrent !

- Ce n'est pas bête, mais il faudrait savoir son nom », dit Henriette. « Appelons madame Gautheron ! ... Allô ? Madame Gautheron ?

- Oui, c'est bien moi. Qui est à l'appareil ?

- Je suis Henriette, la grand-mère d'Amélie.

- Ah, c'est vous ! Qu'y-a-t-il de nouveau ?

- Vous disiez que votre aïeule Elisa avait divorcé ? Comment s'appelait son mari ?

- Robin, Robin Gautheron.

- Merci beaucoup, au revoir ! »

Pas de répit pour Amélie

Tout à coup, Amélie et Henriette ont un même flash au sujet du carnet d'aviateur évoqué par monsieur Rull. Elles montent au grenier, en vitesse, en pensant que Nestor devait avoir un carnet, lui aussi.

Après avoir fouillé le grenier de fond en comble, sans résultat, Amélie s'assied sur le lit bleu, sans plus beaucoup d'espoir. Elle sent quelque chose de dur et comprend tout de suite, en raison de la forme, qu'il s'agit du carnet.

« Mamie ! Je crois l'avoir trouvé !

- Le carnet ? Où ça ?

- Sous la couverture du lit !

- J'arrive ! »

Elles enlèvent la couverture mais ne voient rien d'autre que l'uniforme.

Alors Amélie se met à tapoter le lit là où elle était assise, sent le carnet, voit une couture et demande à sa mamie une paire de ciseaux ; elle défait la couture, met la main à l'intérieur du matelas et sort le carnet.

5

Amélie et sa grand-mère se regardent émerveillées. Le carnet, peu épais, mesure environ quinze centimètres de hauteur sur dix de largeur ; il est entièrement recouvert de poussière et, après l'avoir épousseté, elles constatent qu'il est rouge. Sur sa couverture, figurent la gravure dorée d'un avion et un titre également écrit en lettres d'or : « Nestor le courageux ».

Ce carnet va sûrement leur apprendre des tas de choses sur Nestor.

Elles s'asseyent sur le lit. Henriette prend le carnet pour chercher les pages relatant la mission où l'avion de leur ancêtre a été saboté. Le carnet est un peu abîmé, avec les années. Le bas des pages est un peu tordu. Amélie sent son cœur battre à cent à l'heure quand elles l'ouvrent à la première page.

Le papier est jauni et l'encre violette délavée par le temps, mais l'écriture est lisible. Il y a des croquis et des textes racontant les missions que leur aïeul a menées, jadis. Amélie imagine que les aventures, les amis et les ennemis de son aïeul doivent s'y trouver. Henriette tourne les pages, avec précaution.

« Là, J'ai trouvé ! » dit la grand-mère.

Elles lisent chacune en silence :

Pas de répit pour Amélie

19 avril 1915

J'ai encore eu un problème technique au décollage. Cela fait le cinquième. J'ai été encore obligé de faire plusieurs atterrissages en urgence. Que se passe-t-il ?

26 avril 1915

Je viens de survivre à un accident d'avion. Heureusement, je n'ai que quelques côtes cassées ! Mon avion a été saboté. J'en suis sûr ! Je me souviens... La veille, je venais d'atterrir à la base, je m'apprêtais à aller me changer. Quand j'ai traversé le couloir, j'ai entendu Elisa discuter avec un homme et j'ai cru comprendre que c'était son mari (plus pour longtemps). J'ai entendu :

« Comment ça, tu as trafiqué l'avion de Nestor ? » a dit Elisa.

« Oui, mais je...

- Il n'y a pas d'excuses qui tiennent. Nestor est mon ami. Je devrais te dénoncer, mais je vais m'en tenir à te quitter. Sois-en content. »

Mon accident du 23 : *Je rentrais de ma mission, j'ai entendu un cliquetis suspect. J'ai vérifié le tableau de bord mais je n'ai rien vu d'anormal, donc j'ai continué mon vol. Un peu plus tard, une fumée noire est sortie sous l'aile de l'avion. A ce moment-là, je me suis volontairement rapproché du sol avec mon appareil, pour ne faire qu'une petite chute en cas de réels problèmes. J'ai compris très vite que je n'avais plus beaucoup de temps et me suis rapproché encore un peu du sol. J'ai alors perdu le contrôle de l'avion et je dégringolais sans pouvoir redresser mon engin...*

Quand je me suis réveillé, j'étais dans un lit à l'hôpital, avec un bandage au niveau des côtes. On m'a appris que je dormais depuis deux jours et que je n'avais que quelques côtes abîmées.

Apparemment, c'est Florentin Rull qui avait vérifié mon avion avant le vol. Mais je suis certain que ce n'est pas l'auteur de ce sabotage, car il est digne de confiance et nous sommes amis.

Je vais bientôt pouvoir retourner en mission, combattre l'ennemi.

L'enquête est ouverte au sujet du sabotage. Nous sommes sûrs que quelqu'un s'est introduit dans le hangar et a saboté mon avion. Mais qui ?... J'avais demandé à Jean-Daniel de vérifier l'appareil. Il m'avait assuré l'avoir fait... Avant ou après le contrôle de Florentin ?...

Toutes les pièces du puzzle s'assemblent : Je pense à Jean Daniel, mais aussi au mari d'Elisa qui aurait trafiqué mon avion. Je vais me renseigner, car, depuis le début du mois, il a l'air de m'en vouloir de lui avoir pris sa femme. Je n'ai parlé de mes soupçons à personne, car ils ne sont pas assez fondés. Que de questions se bousculent ! J'attends les résultats de l'enquête et je vais chercher des preuves, de mon côté. »

Après la lecture de ce texte, les deux enquêtrices restent perplexes. Puis Amélie se lance :

« Maintenant, nous savons pourquoi l'avion s'est crashé.

- Tu as raison mais le problème c'est qu'on ne sait toujours pas qui a commis ce sabotage.

- Il faut faire des recherches sur ce Jean Daniel ; il devient de plus en plus suspect.

-Oui, tu as raison, ma chérie ! Demain on retournera à la bibliothèque et si on ne trouve pas d'informations, on ira à nouveau aux archives. Mais nous devons aussi lire un peu de sa vie pour être certaines que Jean Daniel est un suspect.

- Bonne idée ! Commençons par le début de l'année 1915.

- Allons-y. »

Elles tournent les pages en remontant le temps jusqu'au 1^{er} de l'an et commencent à lire :

Pas de répit pour Amélie

1er janvier 1915

J'ai fêté le nouvel an avec Jean Daniel, Elisa et les autres aviateurs !

-Tu as vu mamie, Nestor était avec Jean pour la nouvelle année. Je croyais qu'ils étaient ennemis.

- Oui tu as raison, c'est étrange » répond Henriette. Poursuivons.

Au milieu de la nuit, Jean me lança un défi. Je devais faire deux loopings et une vrille avec les yeux bandés. En échange, il avouerait que Nestor est le meilleur aviateur des deux. Malheureusement pour lui, je réussis de justesse. Il ne m'avoua jamais que j'étais le meilleur. Je me demande s'il n'a pas fait ça pour me mettre en danger, car, avant ce défi, il était distant et désagréable, et après, aussi. Je suis sur mes gardes car je n'ai pas du tout confiance en lui.

Il n'y avait rien jusqu'au 10 février

10 février 1915

Elisa ne va pas très bien. Je crois que son mari la bat car elle a des bleus partout. J'ai alors décidé d'aller lui en parler. Elle m'a avoué que c'est vrai... Je lui ai alors conseillé de s'éloigner de lui et de rester vigilante. Pour ce qui est de Jean Daniel, je suis moi aussi encore très vigilant.

22 mars 1915

Je crois que je suis amoureux d'Elisa ; elle est vraiment belle, mais elle est mariée à Robin !...

Pas de répit pour Amélie

12 avril 1915

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Elisa ! Je vais lui dire ce que j'ai sur le cœur ! Mais, je suis très nerveux ! Ce carnet d'aviateur devient un journal intime...

13 avril 1915

Je lui ai tout avoué et, elle aussi, elle m'aime. Elle a quitté son mari qui était très en colère. Je me suis installé avec elle, dans mon appartement.

Amélie et sa grand-mère sont interloquées par ce qu'elles viennent de lire et la jeune enquêtrice demande, pour confirmation :

« Mamie, mon arrière arrière-grand-père avait commencé à enquêter sur le sabotage de son avion, mais il n'était pas sûr de lui, c'est ça ? »

Sa grand-mère lui répond :

« Je ne sais pas, ma chérie, mais nous n'avons qu'à appeler la base aérienne de Dijon-Longvic pour nous renseigner sur Robin Gautheron. Nous le ferons demain matin »

Elles reprennent alors la lecture du carnet :

27 avril 1915

L'enquête ne progresse pas. Je commence à m'inquiéter. L'énigme ne sera peut-être jamais résolue.

30 avril 1915

Toujours rien, mais le jour J va bientôt arriver. La nouvelle mission va bientôt démarrer. Heureusement que je sors de l'hôpital après-demain.

Pas de répit pour Amélie

Je te confie le secret, cher journal, à la page « sans zéro du CII romain ».

« Que veut-il dire par là ? » demande Amélie.

« Je ne sais pas. Voyons, réfléchissons. »

Malgré tous leurs efforts, elles ne parviennent pas à comprendre.

« Ce n'est pas possible ! », s'écrie la grand-mère. « Laissons tout cela et reprenons notre lecture. Peut-être y verrons-nous plus clair par la suite. »

1^{er} mai 1918

À l'hôpital, un homme est venu me voir. Il m'a dit qu'il s'appelait Jean Richard. Il m'a appris que Robin Gautheron m'a vu tourner autour d'Elisa et qu'il nous a surpris au restaurant « Le Palmier doré » quand nous dînions ensemble. Robin Gautheron a donc bien saboté mon avion. J'ai remercié Jean Richard pour ces précieuses informations. Dire que mon aventure amoureuse aurait pu me coûter la vie ! La mission approche. Concentrons-nous.

10 mai 1918

Le journal s'arrête là, à la page 12 dont il ne reste qu'un lambeau. Les dernières pages ont été, déchirées.

« Regarde, mamie, on ne voit qu'un morceau de phrase " est le coupable ! " Oh, zut !... Notre enquête touchait à sa fin... »

Pour consoler sa petite-fille, Henriette lui propose de cuisiner des crêpes, qu'elles dévorent, avec du sirop d'érable. Elles se rendent ensuite au cinéma pour voir un film noir « L'avion mystérieux », puis elles rentrent se coucher.

Pas de répit pour Amélie

Vers huit heures du matin, Amélie et sa grand-mère vont prendre leur petit déjeuner dans la cuisine, puis elles appellent la BA 102 :

« Allô ? Ici la BA 102 de Dijon-Longvic, » annonce une voix, « secrétariat du colonel. Que puis-je pour vous ? »

- Oui, bonjour madame. Nous voudrions prendre rendez-vous pour obtenir des informations sur un certain Robin Gautheron. Nous sommes déjà venues.

- Oui, je consulte l'agenda... Vous préférez quel jour et à quelle heure ? »

Amélie répond :

« Le plus vite possible, s'il vous plaît. »

La voix reprend :

« Aujourd'hui, je ne pourrai pas ; le colonel est en rendez-vous. Je vous propose de venir demain à 9h, j'ai un créneau libre dans son emploi du temps.

- Oui, cela nous convient aussi. »

La voix dit encore :

« Pas de soucis. Soyez bien à l'heure, car le colonel a horreur des personnes en retard. Je vous préviens d'avance. Bonne journée ! »

Amélie répond :

« Ne vous inquiétez pas, je suis très ponctuelle. Bonne journée à vous ! »

Elle raccroche et se dit :

« C'est sûr ! Robin Gautheron est coupable. »

Mais elle doit trouver des preuves.

Le lendemain, Amélie et son aïeule se rendent à la BA 102. Elles vont rencontrer le colonel Casey qu'elles ont déjà vu. Il va sans doute pouvoir leur donner des informations sur Robin Gautheron. Il leur apprend, en effet, que l'homme était très lié à Jean-Daniel :

« Un jour, Jean-Daniel a voulu que Robin répare son avion et ils ont sympathisé très vite, en quelques heures. Ils étaient si unis qu'on les appelait "comme des frères" ou "Castor et

Pas de répit pour Amélie

Pollux". Robin était le mécanicien des garages n°1 et n°4. Le premier était attribué à Georges Guynemer, le n°4 à Florian Dizier. Il ne s'occupait pas de celui de Nestor qui était au n°5. Des aviateurs supposent que Robin a profité d'une petite sieste des mécaniciens pour saboter l'avion de Nestor. Il aurait inversé deux fils pour que, pendant le vol, l'avion prenne feu. Ces informations ont été trouvées dans le journal de bord d'Elisa.

- Merci mille fois pour ces précieuses informations, monsieur Casey » disent Amélie et sa grand-mère.

« Mais de rien, » répond le colonel, « tout le plaisir est pour moi. »

Après être sorties du bureau, Amélie et sa grand-mère grimpent dans la Twingo rouge, direction la bibliothèque « la Nef ». La circulation est fluide. En à peine trente-cinq minutes, elles arrivent sur place, après avoir garé la voiture. Elles entrent dans la bibliothèque et se rendent au rayon « aviation ». Toutes deux recherchent sur les étagères les livres qui leur permettraient d'obtenir un complément d'informations sur Robin Gautheron.

Soudain, Amélie annonce :

« J'ai trouvé !... Ah, non, c'est une brochure qui parle d'une personne au nom ressemblant que l'on ne connaît pas !

- Ça ne fait rien, ma chérie ! Continue quand même ! Ne te décourage pas ! »

Pourtant, la cinquantaine de journaux ne leur dévoile rien.

En cherchant dans le dernier quotidien, Amélie remarque un texte qui parle de Nestor et commence à le lire à mi voix, à l'attention d'Henriette. Hélas, la page qui contenait la fin de l'article a été enlevée.

« Cela ne fait pas trop avancer l'enquête ! » constate Amélie.

« Je ne vois pas en quoi ceci nous intéresserait !

- Nous avons besoin d'un maximum d'informations. Nous avons plusieurs personnes qui pourraient vouloir se venger de

Pas de répit pour Amélie

ton arrière arrière-grand-père : Robin, à cause de cette histoire sentimentale avec Elisa, Jean Daniel et peut-être même d'autres qui faisaient partie de cet escadron La Fayette. On doit effectuer beaucoup de recherches pour résoudre des énigmes comme celle-ci.

- Alors, concentrons-nous au maximum » rétorque Amélie « et dépêchons-nous ; résolvons cette énigme ! »

Toutes deux reprennent leurs recherches. Soudain, elles remarquent un livre au sol. Elles décident d'en prendre connaissance et l'ouvrent à la première page. À leur grand étonnement, elles voient une photo sous-titrée « Nestor Franklin ». Amélie, étonnée, commente :

« Nestor devait être très connu, puisqu'il se trouve dans un livre comme celui-ci. »

Elles décident de l'emprunter.

Elles laissent aussi leurs coordonnées à la bibliothécaire, dont une amie collectionne les journaux anciens ; elle se trouve peut-être en possession du journal dont la page est arrachée. Puis, elles retournent chez elles.

Amélie et la vieille dame inspectent une seconde fois le carnet, pour être sûres d'avoir tout bien analysé, page par page, ligne par ligne.

« Mamie, regarde bien le carnet, de partout. Dans une enquête comme celle-là, la moindre ligne peut être un indice » ajoute Amélie.

« Bien sûr que je fais attention de bien examiner le carnet. » dit l'aïeule, « Que crois-tu ? »

Les deux enquêtrices continuent l'analyse quand, soudain, Amélie voit une page collée à une autre.

« Mamie, tu vois ce que je vois ? » dit Amélie à sa grand-mère.

La feuille était un peu jaune, comme tout le reste du carnet. Elle était écrite, comme les autres, à l'encre violette et était un petit peu froissée sur le côté droit.

Pas de répit pour Amélie

« Mamie ! Elle date du vendredi 3 mars. C'est marqué là. » indique Amélie en montrant l'endroit, du doigt.

« Tu as raison, ma puce, mais peux-tu me lire ce qu'il y a marqué ?

- Oui ... Bof ! ... Non ... Rien d'intéressant.

- Prenons le livre que nous avons emprunté. Il contient peut-être des informations importantes.

À ces mots, Amélie entend un bruit et dit à Henriette :

« Mamie ! J'ai entendu un bruit là-haut...

- Mais, non. Il n'y a rien, ni personne. » la rassure l'aïeule.

Amélie court et sort dehors à toute vitesse. Sa mamie la réconforte :

« N'aie pas peur. Ce n'est rien. C'est sûrement un chat qui était sur le toit. »

La journée se poursuit en lectures et en réflexion.

« J'ai hâte d'être à demain pour continuer les recherches sur Jean Daniel ! Mais, je suis fatiguée et grand-père commence vraiment à me manquer. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé » dit la jeune fille, en allant se coucher.

6

Le lendemain, Amélie se réveille mais elle est surprise de ne pas voir sa grand-mère dans la maison. Inquiète, elle prend le téléphone quand, tout un coup, la porte s'ouvre et sa grand-mère arrive portant des croissants et du lait.

L'enfant, tout étonnée, serre sa grand-mère dans ses bras et l'invite à s'asseoir avec elle.

Toutes deux se mettent à table et commencent à manger, pressées de continuer l'enquête pour en savoir d'avantage. En buvant l'une son thé, l'autre son chocolat chaud, elles fixent leur programme.

« Nous devrions peut-être aller voir madame Gautheron ? Elle pourrait peut-être avoir trouvé d'autres informations sur Robin, l'ex mari d'Elisa. J'ai comme un pressentiment.

- Oui ! Mais il faudrait aussi nous rendre à la bibliothèque, afin de savoir si l'amie de la bibliothécaire a retrouvé l'ancien journal que nous voulions consulter » ajoute la grand-mère.

« Oui ! Et nous devons continuer la lecture du livre que nous avons emprunté » poursuit Amélie.

« La journée risque d'être bien chargée ! » reprend sa mamie.

« C'est une enquête très compliquée et il ne nous reste plus beaucoup de temps pour conclure l'affaire. La rentrée des classes approche. Dépêchons-nous de finir le petit déjeuner et partons voir madame Gautheron. »

Pas de répit pour Amélie

Alors qu'elles avalent la dernière bouchée de leur croissant et s'apprêtent à aller se brosser les dents, elles entendent des bruits de pas. Ceux-ci proviennent du grenier. Amélie et sa grand-mère, intriguées, s'empressent de se lever pour monter quatre à quatre les escaliers qui mènent aux combles.

Amélie monte les escaliers avec un peu d'appréhension. Elle arrive devant la porte, pose sa main tremblante sur la poignée. Elle sent son cœur battre de plus en plus vite. La jeune fille, essoufflée, chuchote à sa grand-mère :

« Mamie, regarde. La porte est entrouverte. Quelqu'un a dû entrer par ici. Tu ouvres la porte ?

- D'accord, Amélie. On peut dire que tu n'es pas courageuse », répond la grand-mère en se moquant.

Elles entrent. Dedans, tout a été saccagé, déballé ou détruit. Amélie, pétrifiée, n'en croit pas ses yeux, et dit à sa grand-mère :

« On a été cambriolées et le voleur s'est échappé par la lucarne ! »

La grand-mère, bouche bée, n'en revient pas. Elles inspectent les lieux quand, soudain, elles voient que l'uniforme de Nestor a disparu.

Amélie éclaire tous les coins de la pièce mais ne découvrent rien d'autre d'anormal. Tout à coup, elle entend un carton rempli de vieux vêtements tomber sur le plancher plein de poussière. Elle pousse un petit cri aigu qui fait sursauter sa grand-mère.

Amélie perçoit un petit miaulement et voit des yeux brillants. Elle éclaire les yeux et voit un petit chaton tout sale. Elle essaye de l'approcher et à son grand étonnement le chaton vient tout de suite. Il se met à ronronner et à miauler. Il miaule de toutes ses forces.

« Le pauvre petit ! » se dit-elle. Elle le prend dans ses bras et appelle Henriette.

« Mamie ! J'ai trouvé un chaton ! »

Pas de répit pour Amélie

Quand Henriette voit le chaton, elle le trouve si mignon que lorsqu'Amélie lui demande de le garder elle ne peut pas dire non. Aussitôt, toutes deux décident de l'adopter et de l'appeler « Garfield ». Henriette part chercher du lait et Amélie reste jouer avec le chat. Dès le retour de la grand-mère, Amélie donne le bol de lait au chaton, qui lape tout en quelques secondes. Puis elles décident qu'il dormira avec Amélie dans son lit.

Après avoir rangé le grenier, Amélie et sa grand-mère décident de retourner à la bibliothèque pour savoir si l'amie de la bibliothécaire a le double de l'article manquant.

Arrivées à la Nef, la jeune détective entend une conversation étrange entre une personne qui lui est inconnue et la bibliothécaire :

« Tu as bien compris ? Tu dois leur dire que je n'ai pas l'article manquant !

- Oui, mais pourquoi veux-tu leur cacher la vérité ? Je sais que tu as le double de l'article.

- Je ne veux pas qu'elles sachent la vérité pour la simple et bonne raison que je ne veux pas qu'elles découvrent le coupable. Quand Nestor a découvert qui a saboté l'avion, il est venu menacer le coupable qui est mon ancêtre. Or, mon ancêtre avait appris par des espions que, lors d'une mission, Nestor avait commis une très grave faute professionnelle que les hauts responsables de l'Etat, pour des raisons politiques, avaient cachée au pays. Alors les deux hommes ont fait un pacte en jurant de ne pas se dénoncer, l'un pour sabotage, l'autre pour une grave erreur.

- Entendu, je resterai muette », ajoute la bibliothécaire. Aussitôt, l'autre femme tourne les talons et disparaît.

Sans plus attendre, Amélie court rapporter cette conversation à sa grand-mère qui, elle, feuilletait un livre. La vieille dame

Pas de répit pour Amélie

décide de ne pas en parler pour plus de sécurité et de faire quelques recherches supplémentaires.

Au bout de quelque temps, Amélie demande :

« Mamie, peut-on rentrer ? Je commence à être fatiguée et, en plus, il faut nourrir le chat.

- D'accord, allons-y », répond Henriette. »

Elles sautent dans la Twingo et rentrent à la maison.

Amélie monte dans sa chambre et sa grand-mère prend des croquettes pour chat, qu'elle avait en réserve, les met dans sa gamelle, et appelle l'animal :

« Garfield, Garfield ! »

Le chaton se précipite sur sa gamelle.

D'un coup, Amélie descend les escaliers comme une flèche et dit à sa grand-mère :

« Mamie, Mamie ! Tu as vu l'heure ? Il faut aller voir Michelle Gautheron.

- Oh ! Oui », dit la grand-mère d'un ton étonné.

« Eh bien, allons-y. »

Arrivées chez Michelle Gautheron, elles sonnent à la porte. La descendante d'Elisa est surprise de les voir. Elle les invite à entrer et va chercher le café.

Amélie observe, pendant ce temps, l'intérieur de la pièce. Comme elle regardait une commode en bois elle voit, posé sur le meuble, un papier déchiré qui semble correspondre à celui du carnet où était inscrit « ... est coupable. »

Sans réfléchir, elle s'en saisit.

Quand madame Gautheron revient, la demoiselle a le feuillet à la main et elle lui demande l'autorisation de le lire après lui avoir expliqué pourquoi.

Michelle accepte. Elle vient de faire le ménage et, parmi les vieux papiers qu'elle jetait, elle a trouvé ce fameux papier. Elle l'a détourné en pensant qu'il pouvait être utile.

Pas de répit pour Amélie

Elles se mettent à lire :

Je viens de recevoir une médaille très précieuse. Maintenant, je suis le meilleur aviateur. Je vais la cacher dans mon uniforme car Jean-Daniel pourrait bien me la voler. Il est si jaloux !

Quand Amélie a fini de lire, elle dit à sa grand- mère :

« Mamie, il faut vraiment que l'on retrouve l'uniforme ! »

Elles remercient, une nouvelle fois, Michelle Gautheron et remontent en voiture.

En cours de route, Amélie dit :

« Alors, le coupable serait donc Jean-Daniel ? Mais en quoi consistait cette fameuse mission Lafayette ?

- Nous trouverons certainement des informations la concernant dans le livre sur Nestor.

- Ce qui m'intrigue le plus, c'est cette "médaille". Où était-elle ? Nous avons pourtant fouillé l'uniforme. A quoi ressemblait-elle ? »

Toutes ces questions actionnent un grand mécanisme dans leurs cerveaux.

« Rentrons pour trouver ces précieux indices et des réponses à ces interrogations. »

Une fois rentrées, elles reprennent la lecture du livre. Amélie découvre, avec joie, en quoi consistait la mission Lafayette.

Elle consistait à expulser les ennemis qui occupaient le plateau de Chenôve. Ils s'étaient réfugiés dans la zone du château de Gouville, en 1915.

Dans le livre, elles découvrent un article de journal intéressant. Amélie lit à haute voix :

La mission Lafayette a permis de déloger nos ennemis. Cette mission a été un véritable succès et aucun pilote de l'escadron Lafayette n'a été blessé. L'un d'eux, surtout, s'est distingué : Nestor Franklin. On l'a donc surnommé " Nestor le courageux ".

A côté du texte, la grand-mère voit une médaille, avec sa légende, et fait la remarque que la même forme figure en empreinte sur l'uniforme de l'aviateur. Cette médaille, en or, est suspendue à un ruban rouge et vert. Elle a été fabriquée à Verdun.

Amélie s'empresse de regarder sur internet où se trouve la ville de Verdun. Elle remarque que les artisans fondeurs de Verdun étaient spécialisés dans la fabrication des médailles militaires françaises. La médaille volée devait donc avoir une grande valeur !

La petite fille et sa grand-mère restent silencieuses.

Soudain, une idée jaillit chez Amélie.

« Mamie, j'ai eu une idée pour le carnet. Tu sais, il y a quelque chose d'écrit "*CII romain*". Je pense que cela veut dire "102" en chiffres Romains. »

Henriette répond :

« Ah, oui ! C'est vrai. C'était tellement simple...

- Je pense que ce chiffre peut être un numéro de page », dit Amélie.

« Mais non ! Il n'y a pas de page 102. Le carnet était plus mince et il y avait autre chose d'écrit.

- Oui ! "*sans zéro*".

- Amélie ! J'ai une idée. Regarde ! Retire le zéro. Cela fait douze. Eh oui. Regardons à la page 12 du carnet.

- Il y a un texte mais il ne veut rien dire.

- C'est bizarre. »

Pas de répit pour Amélie

Après plusieurs minutes de réflexions, Amélie croit avoir trouvé.

« Regardons chaque début de ligne. Je pense à un acrostiche », suggère-t-elle à son aïeule.

« Il dit que "Robin est le coupable". Quelle bonne idée que Nestor ait utilisé ce genre d'énigme ! Peut-être que personne d'autre que nous ne pouvait la résoudre...

- Nous et grand père ! » Mamie. « Tu sais quand il va rentrer de son voyage ?

- Non. Je ne sais pas. J'ai hâte qu'il revienne. Peut-être pourra-t-il nous aider à résoudre tous les mystères de cette enquête. »

Après s'être à nouveau occupée du chat, Henriette décide d'aller chercher son courrier. Elle passe en revue les nombreuses publicités et factures et s'arrête sur une lettre. Elle suppose que quelqu'un l'a déposée dans la boîte aux lettres car il n'y a ni timbre ni adresse; juste le nom et prénom d'Henriette. Celle-ci décide de prévenir sa petite-fille qui joue toujours avec le petit chat :

« Amélie, viens voir ; on a reçu une drôle de lettre. Elle doit être en rapport avec l'enquête. »

La jeune fille prend le chaton dans ses bras et rejoint sa grand-mère. Elle le pose sur la table et dit :

« Ouvre-la !

Henriette déchire l'enveloppe et sort la lettre.

Elles restent bouche bée devant son contenu :

Mes chères Henriette et Amélie,

Je vous écris car je ne peux pas vous téléphoner, on me surveille. Je ne sais pas qui c'est. Je vous donne rendez-vous, mais je ne peux vous dévoiler l'endroit. Vous devez le localiser grâce à mon énigme. J'ai quelques surprises pour vous. J'ai retrouvé des feuilles arrachées qui pourraient vous aider. Mais, pour découvrir l'endroit où nous nous retrouverons voici l'énigme :

Pas de répit pour Amélie

Là où je serai, vous pourrez vous informer sur le sujet qui vous passionne depuis le début de ce mystère. C'est un lieu public qui regroupe tous les vieux objets et leur histoire.

Voici aussi une charade pour vous faciliter la tâche :

Mon premier est la personne qui inspire les poètes, les peintres et les sculpteurs,

Mon second est un petit mot de liaison de 2 lettres,

Mon tout est le début de l'endroit où je vous retrouverai demain à 16 h.

A bientôt.

Henriette brise le silence :

« Je pense reconnaître cette écriture; elle ressemble beaucoup à celle de ton grand-père Bernard.

- Tu en es sûre ?

- Je crois bien...

- Bon, maintenant creusons-nous la tête et dépêchons-nous de résoudre cette énigme avant demain.

- Tu as raison ma chérie. Procédons par étape.

- Le thème qui nous passionne... C'est sûrement l'aviation ! » propose la fillette.

« Oui, bonne idée c'est sûrement cela ! Ensuite, il parle d'un endroit qui regroupe de vieux objets et leur histoire... » répond la grand-mère.

« Je ne vois vraiment pas...

- C'est peut être les archives ou une brocante, mais je ne pense pas. Ça me paraît un peu tiré par les cheveux.

- Oui, intéressons-nous à la charade », décide Amélie.

« On appelle souvent les personnes qui inspirent les artistes des "muses".

- Et le mot de liaison doit être "et".

- Ce serait donc un "musée" », en déduit Henriette.

- Un musée sur l'aviation ! Y en a-t-il un dans les alentours ? » demande Amélie.

« Cherchons sur internet. »

Pas de répit pour Amélie

Elles en trouvent un... à la BA 102. Amélie et sa grand-mère préparent leur visite, pour le lendemain, pendant que le chat dort sur le canapé.

Comme elles n'ont rien de prévu pour la fin de journée, elles décident d'aller à la fête foraine, et, en chemin, elles en profitent pour rendre le livre qu'elles avaient emprunté à la bibliothèque ; il ne leur a rien appris d'intéressant.

7

Arrivée à la fête foraine, Amélie demande à sa grand-mère de lui acheter une barbe à papa. Elle a dans la tête les attractions qu'elle voudrait faire : le grand 8, les autos tamponneuses et du tir à la carabine.

Henriette et elle font le tour de la fête pour voir les manèges.

En les découvrant, Amélie s'écrie :

« J'aimerais bien aller sur la grande roue, aux autos tamponneuses, au palais des glaces et à la pieuvre, Mamie !

- D'accord, mais je suis trop âgée pour monter dans des autos tamponneuses ! » rétorque la grand-mère. »

Toutes les deux éclatent de rire tout en se rendant aux autos tamponneuses. Puis, la demoiselle veut monter dans le grand 8, mais quelqu'un doit l'accompagner, donc sa grand-mère vient avec elle. Elles s'installent puis le wagon démarre. Amélie crie pendant tout le circuit alors qu'Henriette ne se sent pas bien du tout. Elles sortent du manège et Amélie court pour aller au tir à la carabine. Elle essaie mais ne gagne rien. Henriette essaie à son tour et gagne un lot, un téléphone. Amélie est très heureuse et embrasse sa mamie.

Elles vont vers d'autres attractions. En regardant les candidats au train fantôme, Amélie reconnaît l'amie de la bibliothécaire.

Pas de répit pour Amélie

Grande et brune, cette dernière porte un sac pastel et une robe en velours de couleur turquoise. Elle est dans la file d'attente du manège. Amélie demande à Henriette si elles peuvent la suivre et la grand-mère lui donne la permission. Elles l'espionnent discrètement. En attendant que la femme termine l'attraction, elles vont se cacher à côté du stand de tir. Celle-ci sort du manège et, soudain, Amélie voit un morceau de tissu dépasser de son sac. Elle reconnaît l'étoffe de l'uniforme qu'on leur a volé et le dit à Henriette. Les deux femmes sont choquées, bouche bée devant l'indice qui se dévoile sous leurs yeux. Comment l'amie de la bibliothécaire a-t-elle eu l'uniforme ? Elles pensent que c'est elle qui a cambriolé le grenier et prit le costume. Tout à coup, l'amie de la bibliothécaire aperçoit les deux femmes qui la suivent, décide de prendre la fuite et de quitter la fête foraine.

« Il ne faut pas la perdre ! » glisse Amélie à l'oreille de sa grand-mère.

La dame se dirige dans une ruelle pour semer les deux enquêtrices, mais c'est inutile car elles réussissent à la suivre. Amélie et sa grand-mère décident de se séparer pour la coincer dans la ruelle. Amélie prend ses jambes à son cou pour rejoindre l'autre bout, par une ruelle parallèle.

Quand elles sont aux deux extrémités de celle-ci, la fugitive n'a plus d'issue et elle se met à pleurer. Humiliée, l'amie de la bibliothécaire concède la vérité, pressée par les questions d'Amélie :

« Oui, je l'avoue, c'est moi qui ai volé le costume de Nestor, je suis navrée pour les dégâts du grenier et honteuse pour le vol du costume.

- Mais pourquoi avez- vous fait cela ? » l'interroge Amélie.
« Vous nous en voulez ?

- Non, non, non, pas du tout. Je ne vous connaissais pas. En fait, je suis collectionneuse d'uniformes et de médailles anciennes. Celle qui se trouvait sur l'uniforme était unique, je l'ai lu sur la page d'un journal et je suis tombée "amoureuse"

Pas de répit pour Amélie

de cette médaille. Mes recherches m'ont conduite dans votre grenier, jusqu'à l'uniforme. »

La mamie s'interpose :

« Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé notre accord ?

- Voyez-vous, comme je me doutais que la réponse allait être négative, j'ai préféré m'y prendre toute seule, » répond-elle.

« En le volant ! » reprend Amélie d'un ton agressif.

« À aucun moment je n'ai voulu vous faire de mal. De plus, si j'ai fouillé le grenier, c'était juste pour trouver d'autres objets datant d'un temps ancien. Je suis vraiment inexcusable. »

Amélie et Henriette lui pardonnent, à condition qu'elle leur rende l'uniforme.

Elle accepte, avec honte et déception.

Après cette longue discussion, Amélie et sa grand-mère rentrent à la maison. Elles boivent un café bouillant et un chocolat chaud. Plusieurs questions se bousculent dans la tête de la jeune fille qui questionne :

« Pourquoi grand-père ne nous a-t-il pas contactées ? Tu penses qu'il possède les informations que l'on recherche ?

- Je ne sais pas, ma puce ; peut-être qu'il en possède et qu'il a besoin de se cacher. »

Sur ce, elles dînent. En entrée, elles se font une salade, en plat chaud, des petits pois avec du poulet rôti, et en dessert, une crème au chocolat. Après ce bon dîner, les deux femmes se brossent les dents, se détendent cinq minutes puis se couchent vers 21 heures 30.

Le lendemain matin, Amélie et sa grand-mère s'offrent une grasse matinée pour bien se reposer des événements de la journée précédente. Au réveil, Amélie sent quelque chose de chaud à ses pieds. Elle découvre Garfield. Elle ne veut pas le réveiller et la jeune fille part rejoindre sa grand-mère dans la cuisine.

Pas de répit pour Amélie

« Bonjour, Mamie, tu as bien dormi ?

- Oui, très bien, ma chérie ; et toi ? » demande la grand- mère d'un ton joyeux.

« Bien aussi ! Mamie, nous devons nous rendre au musée à 16 heures » dit Amélie, motivée.

Elles finissent de prendre leur petit déjeuner vers 10h30. Elles vont regarder un film à la télévision, puis elles jouent à plusieurs jeux de société.

Ensuite, Amélie va pianoter sur l'ordinateur et Henriette monte dans le grenier pour essayer de trouver d'autres indices pour le rendez-vous de l'après-midi. Après quelques minutes de recherches, elle trouve une lettre mais décide de ne l'ouvrir qu'au rendez-vous.

L'heure de se rendre au musée arrive. Elles montent dans la Twingo rouge et foncent. Elles sont sûres d'obtenir plus d'indices. Amélie et sa grand-mère entrent dans le musée et restent bouche bée devant des statues d'aviateurs qui ont reçu des médailles lors de leurs missions, des avions avec des pilotes en cire à l'intérieur et des photos d'engins en feu ou de célèbres aviateurs.

Elles ne se sentent pas en sécurité car certaines personnes semblent les regarder fixement. Elles contemplent des photos et des médailles, et découvrent une photo de Nestor Franklin recevant sa médaille du meilleur aviateur de la base aérienne de Dijon-Longvic. Une note est affichée en dessous du cadre. Amélie lit à haute voix : « Nestor Franklin recevant sa dixième médaille », et commente : « Je ne savais pas que mon arrière arrière-grand-père avait eu autant de médailles ! »

Puis, son regard cherche son grand-père, parmi les visiteurs.

« Je ne le vois pas ! », s'inquiète Amélie.

Au bout d'un quart d'heure, elles aperçoivent un homme s'approcher, avec un chapeau et un long manteau noir. Henriette le reconnaît tout de suite mais Amélie met plus de

Pas de répit pour Amélie

temps car ça fait longtemps qu'elle ne l'a pas vu. Toutes les deux lui sautent dans les bras tellement elles sont contentes de le revoir.

« Papy ! » dit Amélie.

Bernard chuchote :

« Vous m'avez tellement manqué.

- Toi aussi. Comment vas-tu ? » demande Henriette.

« Bien et vous ?

- Ça va. »

Le grand-père incognito les conduit dans une pièce du musée où personne ne se trouve.

Henriette leur dit :

« Ce matin, j'ai trouvé, dans le grenier, une lettre qui pourrait nous aider ; je ne l'ai pas ouverte, je voulais le faire avec vous deux ! »

Elle ouvre la lettre et la lit d'une voix douce :

Mon cher Nestor,

Je sais qui sont les coupables ! Mais par sécurité je n'en dévoilerai qu'un seul : Robin Wilfried Gautheron. Wilfried étant son 2^{ème} prénom.

Ne dites à personne que c'est moi qui vous ai donné un des coupables.

Cordialement

Florentin Rull

« D'accord ! » dit le grand-père.

« Papy, sais-tu qui est le deuxième coupable ?

- Non, ma puce, mais nous allons le découvrir ensemble !

- D'accord, mais qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?

- Pas grand-chose, j'ai surtout enquêté, comme vous.

- Mais, Papy comment sais-tu que l'on enquêtait ?

- Est-ce que vous avez été cambriolées ?

- Oui, pourquoi ? » dit Henriette.

Pas de répit pour Amélie

« Parce que le cambrioleur c'était moi !

- Ah bon ? » disent Amélie et sa grand-mère en chœur.

« Oui ! Avant de partir, je savais qu'il y avait des informations dans le grenier, mais je me suis dit que ça ne servirait à rien. Comme l'enquête n'avancait pas, je suis revenu les chercher mais je n'ai pas tout trouvé, donc je me suis dit que quelqu'un les avait prises... Donc vous ! C'est comme ça que j'ai déduit que vous cherchiez aussi.

- Mais pourquoi tu ne nous as pas attendues pour nous les demander ?

- Parce que je suis surveillé par quelqu'un et je ne voulais pas qu'il découvre où j'habite ; je suis donc passé par le toit.

- D'accord, tu as bien fait Papy. »

Elles lui demandent ensuite pourquoi il ne les a pas contactées par téléphone.

« Lorsque j'ai entendu un bip au moment de vous appeler, j'ai tout de suite pensé que j'étais sur écoute. Et donc, j'ai raccroché. J'ai pu reconnaître ce bip car, quand je travaillais à la police de l'air, ce petit bip se déclenchait lorsque la personne que l'on écoutait parlait. Je suis sûr que je suis surveillé. »

Le grand-père conduit ensuite Amélie et sa grand-mère devant une photo et un écriteau. La photo représente une forêt avec des arbres abattus, des cratères et certaines parties de la forêt en feu. En voyant la photo, Amélie interroge :

« Mais, grand-père, je ne comprends pas pourquoi tu nous as amenées ici ! Que veux-tu nous dire ?

- Sois patiente, Amélie, lis l'écriteau.

- Le 3 mars 1915, une zone protégée a été bombardée. Ce même jour, une équipe de la base partait en mission aérienne à l'endroit même.

- Viens-en au fait, pourquoi nous amener ici ? »

Le grand-père sort de sa poche une feuille de papier sur laquelle est écrit : « À mon fils adoré. »

Pas de répit pour Amélie

« Cette lettre m'a été confiée par mon père qui la tenait lui-même du sien. Le grand-père la déplie et se met à lire :

Mon cher fils,

Ce que tu vas lire devra rester secret et je te demande la plus grande discrétion à ce sujet car j'ai une grande confiance en toi. En partant en mission, j'ai été terrassé par la fatigue due au manque de sommeil. Je me suis assoupi en pilotant. Ma tête a heurté le bouton pour larguer les bombes. Je me suis aussitôt réveillé pour constater avec horreur la faute que j'avais commise.

Amélie et sa grand-mère sont sous le choc de ce qu'elles viennent d'apprendre.

« Cela explique pourquoi la mission n'a pas paru dans la presse.

- Oui, il s'agissait de la raison d'Etat. Les journalistes qui ont commencé à enquêter ont mystérieusement disparu. Les autres, de peur de mourir, ont abandonné leur enquête » explique le grand-père.

Il ajoute qu'il a découvert, dans les archives de la BA 102 qu'il a pu consulter, une feuille sur laquelle figure un dessin d'avion, un Farman, signé par Nestor. Un message est rédigé, au bas :

Siège Farman
ME...LLE

Le trio s'interroge sur le sens de ce dessin mais ne trouve pas de réponse.

Le grand-père termine ses révélations en annonçant qu'il a trouvé un autre document sur lequel il a lu que Robin Gautheron était désigné comme coupable du sabotage de l'avion de Nestor.

Pas de répit pour Amélie

Tout à coup, Amélie comprend le sens du message et dit à sa grand-mère :

« Mamie ! Mamie ! J'ai décodé le message !

- Dis-moi vite !

- Le message signifie "La médaille est sous le siège". »

- Mais comment le sais-tu ?

- En regardant le message, j'ai compris que le trait voulait dire « sous », donc « sous le siège ».

- Oui, mais comment sais-tu que l'on parle de la médaille ?

- Parce que la médaille a disparu ; le siège est une cachette où personne ne regardera, "le siège de l'avion Farman".

- Mais oui ! Tu as raison ma petite Amélie ; et "ME...LLE" veut dire "médaille" ! » conclut la grand-mère d'un ton joyeux.

Ils comprennent tous les trois qu'il faut chercher en dessous du siège de Nestor. Justement, l'avion légendaire conservé au musée est en face d'eux.

La petite famille se précipite vers l'avion Farman. Amélie cherche sous le siège grisâtre et trouve, surprise, la médaille glissée dans une couture. C'était là que Nestor était assis !

Tout à coup, quelqu'un, cagoulé, fait irruption et les menace avec un pistolet. Ce voleur avait observé Amélie et suivi le grand-père. Il exige la médaille. Les trois n'ont pas le temps de réagir que des policiers en civil interviennent et maîtrisent la personne. Ils la démasquent. Elle s'appelle Anne Gautheron et elle est la petite sœur de Michelle Gautheron. Elle avait entendu parler de la valeur de la médaille et surveillait le grand-père afin de retrouver l'objet rarissime si convoité. Elle est arrêtée et placée en garde à vue.

Amélie pose une nouvelle question à son grand-père :

« Papy, la lettre que Nestor a écrite à la "Chère madame", à qui était-elle adressée ?

- Bonne question, ma chérie ! Mais ne t'inquiète pas, je sais tout ce qu'il faut savoir ! Nestor envoya la carte à sa belle-

Pas de répit pour Amélie

mère qui s'appelait Suzette ; et les descendants d'Elisa me la redonnèrent, il y a quelques années, ainsi que d'autres souvenirs.»

Amélie raconte alors à son grand-père l'histoire de l'amie de la bibliothécaire. Bernard dit :

« Il faut aller lui parler pour savoir qui elle est. »

Il ne pouvait pas rester avec elles, ultime souci de discrétion et d'efficacité, donc ils se donnent rendez-vous le lendemain à la bibliothèque à 11 heures.

Le lendemain matin, elles se préparent et partent au rendez-vous. Bernard est déjà là. Ils vont voir la bibliothécaire. Amélie et sa grand-mère lui donne le livre qu'elles avaient emprunté. Ensuite, Bernard lui demande, après quelques indispensables explications, l'adresse de son amie. Elle la leur donne et ils partent à l'endroit indiqué. Arrivée à destination, Amélie lit un nom sur la boîte aux lettres : Clémentine Daniel. Elle appelle sa grand-mère en lui disant : « Regarde, Mamie, c'est le même nom que Jean ! Bizarre ! Allons voir ! »

Bernard toque à la porte et la femme d'une trentaine d'année apparaît.

« Bonjour, c'est pour quoi ? »

Amélie prend tout de suite la parole :

« Bonjour, vous me reconnaissez ? Je m'appelle Amélie. Avec mes grands-parents, nous enquêtons sur Nestor Franklin qui était mon arrière arrière-grand-père. En avez-vous entendu parler ?

- Non, jamais. »

Bernard prend alors la parole :

« Si je vous parle de votre amie la bibliothécaire et d'un certain article manquant, ça vous dit quelque chose ? »

La jeune femme est très mal à l'aise ; du coup elle les fait entrer.

Pas de répit pour Amélie

« Est-ce que vous voulez quelque chose à boire ? » demande-t-elle.

Tous les trois acceptent un verre d'eau avec du sirop de menthe. Clémentine part dans la cuisine et pendant ce temps-là, Amélie voit sur une étagère un carnet. Elle se lève pour le prendre et le fait tomber par terre.

« Tu aurais pu faire attention, » reproche Henriette.

« Mais, regarde, Mamie il y a des feuilles qui ressortent de la couverture du carnet ! »

Amélie ramasse le carnet et les feuilles.

« Mamie, regarde ! Ce sont des dessins que Nestor a faits et signés quand il était à l'hôpital ! »

La jeune femme entre dans le salon avec les verres de sirop sur un plateau :

« Je n'avais jamais fait attention à ces dessins. »

Clémentine s'assoit et leur raconte alors tout :

« Je vous ai menti, tout à l'heure : je sais qui est Nestor Franklin. Je suis la descendante de Jean Daniel qui est le coupable avec Robin. Ils étaient très amis, et quand Robin a appris que Nestor était avec Élisabeth, il a voulu se venger. Il a imaginé tout un plan, il en a parlé à Jean qui était d'accord pour être son complice. Et voilà. Vous savez toute la vérité, les deux coupables sont Robin et Jean. »

Ils continuent de parler pendant environ trente minutes.

Puis, Amélie, sa grand-mère et son grand-père prennent congé.

Ils reviennent tous les trois à la maison et fêtent l'événement en buvant une coupe de champagne.

Le lendemain, Amélie propose de faire don de la fameuse médaille de son célèbre aïeul au musée de l'aviation de la BA 102, en cette année du centenaire de la base aérienne. Elle demande donc à Bernard et à Henriette de l'accompagner au musée.

Pas de répit pour Amélie

À la base, Amélie est accueillie par le colonel Casey et le directeur du musée qui rayonne de joie lorsqu'il a connaissance du don et voit la médaille de Nestor. Il décide qu'elle trônera dans une vitrine sécurisée.

Ensuite, le colonel appelle la presse et Amélie est le sujet d'un article dans le journal et même d'un reportage à la télévision.

Pendant cette enquête, Amélie a rédigé chaque jour une page dans son journal personnel et elle décide de l'envoyer à un éditeur. Bernard et Henriette l'aident à trouver un éditeur intéressant et intéressé et ils sont accueillis par les « Editions Le Hérisson ».

Amélie veut absolument offrir un exemplaire à toutes les personnes qui l'ont aidée dans son enquête.

C'est la fin des vacances et Amélie prépare son cartable ; elle n'oublie pas son calepin, au cas où il y aurait une nouvelle enquête. En classe de 5^{ème}, son professeur principal donne une fiche de rentrée où il faut inscrire le métier envisagé pour plus tard.

Amélie marque « Je veux être enquêtrice ».

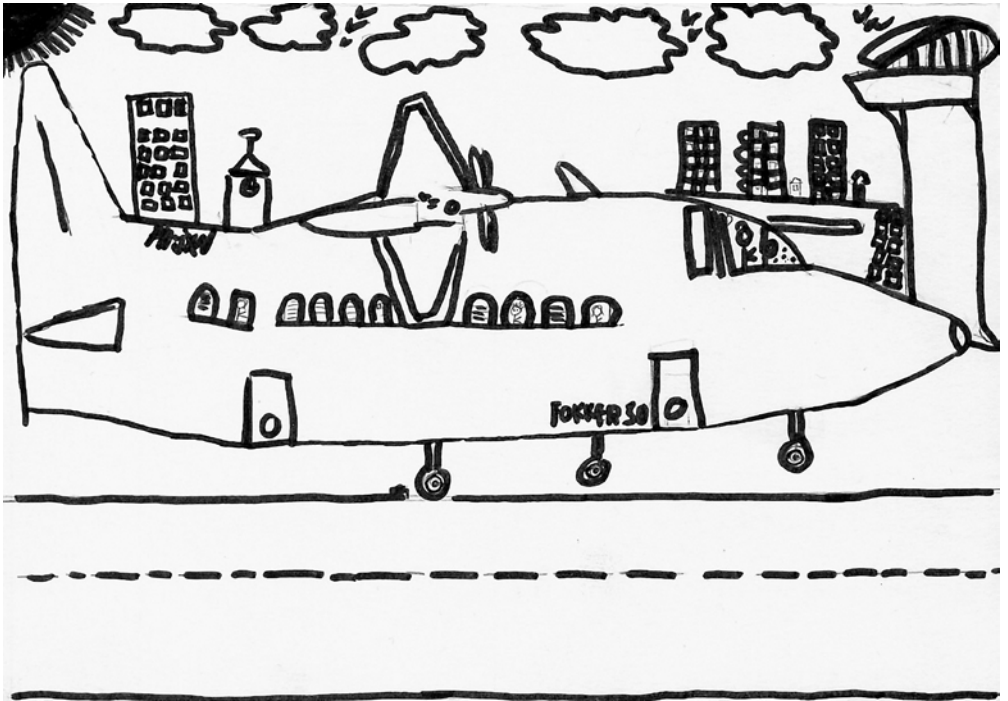


Peurs et frissons dans l'avion

classe de 4^{ème} DP1 - lycée professionnel Saint Joseph

et

classe 5^{ème} 2 SEGPA - collège Gaston Roupnel



1

Comme un certain nombre de personnes, Patrice n'aimait pas spécialement prendre l'avion. Ce n'était pas de la peur mais une certaine appréhension lui rendait assez désagréables les premières minutes, tout de suite après le décollage. Une fois l'avion stabilisé dans son vol, tout allait mieux. A partir de là, Patrice aimait observer le paysage et il s'arrangeait toujours pour réserver une place près d'un hublot. Cet avantage n'avait qu'un inconvénient, celui de ne pas pouvoir, de temps en temps, allonger un peu ses jambes dans le couloir.

Aujourd'hui, Patrice se rendait à Toulouse où il avait rendez-vous avec un client important. Il avait pris un billet par internet pour un vol sur le Fokker 50 de la compagnie à bas coût « Spot Air ». Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'embarquement ; une vingtaine de personnes attendait l'ouverture du guichet de la compagnie. A l'heure prévue, l'hôtesse d'accueil s'installa derrière son comptoir et invita les passagers à venir procéder auprès d'elle aux diverses formalités. Patrice fut parmi les premiers. Il n'était pas particulièrement pressé, et ne faisait pas partie de ces énergumènes qui veulent toujours être les premiers à monter dans l'avion ; mais, alors qu'il avait fait quelques pas dans le hall d'embarquement, il s'était trouvé, sans le vouloir, devant le guichet lorsque l'hôtesse l'avait ouvert.

Un peu plus tard, muni de sa carte d'embarquement comme les autres passagers, Patrice était monté dans le bus à traction électrique qui allait les conduire à l'avion. Il avait vu arriver les autres passagers au fur et à mesure de leur enregistrement. Deux jeunes parents et leur petite fille, plusieurs messieurs à l'aspect très sérieux, des couples de divers âges, et quelques jeunes constituaient ses compagnons de voyages. Patrice les observait. Il s'amusait à inventer des professions, des relations, pour chacun d'entre eux : celui-ci est un directeur de banque avec ses adjoints, ceux-là vont rejoindre la fac pour faire leurs études, ceux-là sont des amoureux, ce dernier, avec son costume gris foncé, sa chemise bleue claire et sa cravate assortie, doit être avocat, etc. De toute façon, il ne saurait jamais réellement qui faisait quoi, mais ça lui occupait l'esprit.

Comme d'habitude sur les petits aéroports, le trajet en bus fut ridiculement court. La montée de l'escalier mobile apporta un peu de mouvement. L'hôtesse de l'air, en haut de la coupée, consulta le numéro de sa carte d'embarquement.

« Bonjour monsieur ! » lui dit-elle. « A droite en entrant, septième rangée, place à la fenêtre.

- Merci » répondit Fabrice. Puis il alla prendre sa place, sans traîner pour dégager le passage. Arrivé à hauteur de son siège, il plaça son bagage dans le coffre situé au-dessus de lui, puis il s'installa aussi confortablement que l'espace le lui permettait. Une heure de vol à faire ; autant que ce soit le plus tranquille possible.

Lorsque tous les passagers furent entrés, l'hôtesse verrouilla la porte et rejoignit sa collègue en queue de l'avion. Lorsqu'elle passa à côté de lui, Patrice regarda son prénom gravé sur son badge : Daphné. Quelques instants plus tard, une voix douce annonça par les haut-parleurs :

« Mesdames, Messieurs, le commandant Le Dantec et son équipage sont heureux de vous accueillir à bord de ce Fokker

50 de la Spot Air. Nous décollerons dans quelques minutes, Notre vol durera environ 65 minutes avant de nous poser sur l'aéroport de Toulouse-Blagnac, aux environs de 19 heures. »

Le démarrage des moteurs commença avec le lancement de l'APU qui fournissait l'énergie de démarrage, puis ce fut le sifflement des turbines Rolls Royce qui entraînaient les deux grandes hélices. Après le test des freins de l'avion, turbines à pleine puissance, l'appareil amorça le roulage au sol et se dirigea vers la piste d'envol.

2

Les passagers étaient secoués et gênés par le bruit assourdissant des moteurs. Quelques instants plus tard, l'avion ralentit et amorça un brusque changement de direction puis s'arrêta. Le pilote devait certainement attendre l'autorisation de décoller. On voyait, au loin, la tour de contrôle. Les moteurs furent lancés à pleine puissance, il était impossible d'entendre distinctement le message de l'hôtesse qui demandait aux passagers d'attacher leurs ceintures. Au même moment, un message, écrit en rouge, apparut au-dessus du siège de chaque passager. On pouvait lire en anglais : « Fasten seat belt » ; une hôtesse alla vérifier si tout le monde était bien attaché puis elle revint s'asseoir à l'avant de l'appareil et s'attacha, bien évidemment, elle aussi.

D'un seul coup, l'avion reprit son roulage de plus en plus vite. Le paysage défilait à travers le hublot. L'aéroport possédait d'immenses hangars. L'avion prit de la vitesse pour décoller et Patrice sentit le sol s'ébranler. L'avion s'éleva, on n'entendit plus le bruit des roues sur la piste.

Les habitations, les avions au sol, devinrent de plus en plus petits. Les passagers de ce vol avaient de la chance, le ciel était dégagé et la lumière de cette fin d'après-midi de juin était très vive. Quelques minutes plus tard, les villes firent place aux cultures. Les champs de colza étaient nombreux. Patrice appréciait cette vue aérienne, il était toujours aussi

impressionné par les nuances de couleur et l'assemblage géométrique que faisaient tous ces champs.

Il pensa, alors, à ses deux enfants, de dix et six ans, qui n'avaient jamais pris l'avion. Un jour, il faudra qu'il fasse un grand voyage avec sa famille. Lui, par contre, voyage sans cesse, plusieurs fois par mois, en France et à travers l'Europe, pour son métier qui lui prend tout son temps et l'empêche d'avoir une vie de famille régulière. Même quand il est chez lui, il a toujours des projets et des études à terminer.

Patrice a trente-neuf ans, il est architecte. Ses associés et lui sont très demandés depuis qu'ils ont réalisé la gare d'une grande ville de Géorgie. Les commandes affluent et les projets qu'ils acceptent sont tous très intéressants. D'ailleurs, il se rend justement à Toulouse pour rencontrer une jeune artiste brésilienne, Gabriela Sampaio, une chanteuse de R'n'B en tournée dans le sud de la France. Elle est chargée par son pays de convaincre des architectes comme Patrice, de réaliser un complexe sportif, à Rio de Janeiro, pour les Jeux Olympiques de 2016. Il ne la connaissait pas vraiment, il avait entendu parler d'elle à la radio ou à la télé ; il a acheté le plus populaire de ses albums, par curiosité ou par politesse. Il espère que leur rencontre aboutira à quelque chose de concret. Il a toujours rêvé de découvrir ce pays. Il y aurait bien deux années de suivi de travaux, minimum. Sa famille pourrait le rejoindre : sa femme Sarah ferait une pause professionnelle, Hugo l'aîné et Jeanne la cadette seraient scolarisés au lycée franco-brésilien de Rio.

Rien n'était fait.

L'avion volait à haute altitude, maintenant. Les passagers étaient autorisés à détacher leurs ceintures. Le message visuel, au-dessus de leurs sièges, s'était éteint. Les hôtesse proposaient des boissons et des friandises aux passagers. Patrice prit une eau minérale gazeuse et quelques biscuits.

Son voisin, un homme d'une cinquantaine d'année, n'arrêtait pas de recevoir des appels téléphoniques. Patrice crut comprendre qu'il s'agissait d'un chirurgien spécialiste du cerveau qui était attendu à Toulouse, pour une opération très délicate.

Patrice termina son goûter. Une hôtesse ramassa les déchets des passagers.

Le soleil se cachait derrière de sombres nuages ; petit à petit, le ciel s'assombrissait. Patrice, pas très rassuré, compta les passagers du Fokker 50 : 1, 2, 3 ... 48 ... 57, 58 ; il y avait 58 passagers en tout à bord du vol. Cet exercice lui alourdit les paupières tout doucement. Il inclina légèrement son siège et ferma les yeux. Il s'endormit au bout d'un instant.

Patrice est un jeune enfant, il joue dans sa chambre ... il est seul. Par la fenêtre, il voit le ciel gris. Il y a beaucoup de vent mais les arbres ne bougent pas. Les volets claquent. Le bruit est inquiétant. Soudain, un corbeau noir vient s'écraser contre la vitre, qui se recouvre entièrement de sang ...

Patrice se réveilla, en sursaut. Il regarda autour de lui, son voisin était encore au téléphone. Il sortit un mouchoir en papier, d'une poche de sa veste, et s'épongea le visage. Il était en sueur. Il avait encore fait ce fichu rêve qui le hante depuis qu'il a huit ans. Il sait qu'il fera ce rêve toute sa vie. Ce n'est pas un hasard. Enfant et dans sa maison, il a été témoin du meurtre de son père. Ce crime est resté, encore aujourd'hui, impuni et personne n'a réussi à l'élucider. Lui seul aurait pu voir le ou les meurtriers mais son cerveau s'est toujours refusé à admettre la vérité. Il a pourtant consulté plusieurs psychologues ou psychiatres, essayé toutes sortes de méthodes, comme l'hypnose par exemple. Rien à faire, ce douloureux moment est bien enfoui. Il ne resurgit que sous la forme de ce rêve.

Il referma les yeux et s'assoupit à nouveau.

Soudain, Patrice ressent de brusques secousses. Les haut-parleurs annoncent alors :

« Mesdames, Messieurs, ici le commandant Le Dantec. Nous traversons une zone de turbulences, veuillez regagner vos places et garder vos ceintures attachées. Ce sera l'affaire de quelques minutes ! »

Mais rapidement, les hôtesses se précipitent vers le cockpit. Plusieurs passagers commencent à s'inquiéter.

« Que se passe-t-il ? » interroge une vieille dame d'environ quatre-vingts ans, aux cheveux blancs. Patrice remarque son teint pâle qui tranche avec son costume en tricot bleu marine à l'aspect démodé. Elle est très agitée et brandit, en direction de son voisin, une canne noire ; on remarque immédiatement à sa main gauche un magnifique rubis d'une taille assez remarquable.

« Oh, rien de bien méchant, certainement », lui répond l'homme au costume gris foncé, « j'ai l'habitude de ce genre de secousses, cela va vite passer. »

Patrice remarque sa mallette, grise également, attachée à son poignet par une chaîne.

Patrice, lui aussi, s'inquiète.

La petite fille vêtue d'une robe rose bonbon se met à pleurer ; sa mère tente de la rassurer mais elle semble elle-même très apeurée et la petite Julie continue de sangloter en serrant un petit nounours beige contre sa joue.

L'ambiance est tendue.

Après avoir regardé par le hublot, Patrice appelle l'hôtesse et lui demande :

« C'est normal ces nuages noirs et ce tourbillon que l'on aperçoit au loin, derrière ? »

Daphné lui répond avec un sourire rassurant :

« N'ayez aucune crainte, Monsieur, le commandant maîtrise la situation. »

Mais à peine a-t-elle terminé sa phrase que l'avion semble perdre rapidement de l'altitude et se met à vibrer fortement. Les bagages à main se retrouvent éparpillés dans l'allée centrale et certains tombent sur la tête des voyageurs. La panique gagne les passagers, des cris partent de tous les côtés. L'homme au costume gris foncé s'agite et crie de toutes ses forces.

Les hôtesse rassurent les passagers :

« Mesdames et Messieurs, ne vous affolez pas, ce ne sont que des turbulences ; cela va se calmer. Veuillez vous rasseoir, s'il vous plaît, et attendre les ordres du commandant de bord. »

Une femme brune aux yeux verts d'environ trente ans, vêtue d'un costume bleu clair crie « Au secours ! »

Un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris, chaussé de mocassins noirs en cuir, s'est ouvert la tête ; Daphné va tout de suite chercher une trousse de secours pour le soigner.

Une autre femme, aux cheveux rouge écarlate, d'un mètre soixante quinze environ, vêtue d'une veste d'homme en cuir, se lève brusquement et se dirige en direction des toilettes. L'autre hôtesse, Zoé, une blonde d'environ vingt cinq ans, aux yeux marrons et plutôt mignonne — observe Patrice — lui demande de se rasseoir en attendant la fin des secousses.

C'est alors qu'une voix se fait entendre à nouveau dans les haut-parleurs :

« Mesdames, Messieurs, le commandant Le Dantec vous prie de garder votre sang-froid et de conserver votre calme. Les turbulences s'annoncent être en fait une tornade. Nous allons aborder une zone de fortes dépressions, cela risque de ballotter vivement. »

La voix se tait brusquement et l'avion est secoué brutalement. Les lumières s'éteignent et lorsqu'elles se rallument, on peut voir la porte des toilettes s'ouvrir brusquement.

Patrice aperçoit Marck Hamil, célèbre avocat de New York venu en France défendre un de ses amis impliqué dans une sombre histoire — Patrice avait sympathisé avec lui au moment du décollage — L'avocat git sur le sol dans un bain de sang. Patrice devine ce qui s'est passé : il a été déséquilibré lors des turbulences et s'est cogné la tête sur le lavabo ; de l'eau mêlée de sang s'écoule dans l'allée et l'homme se met à gémir.

Les passagers s'affolent ; la vieille dame aux cheveux blancs, prénommée Agathe, tente de sortir de son siège en se dressant sur sa canne, mais elle est plaquée en arrière car l'avion se cabre tel un cheval fou.

Patrice voit, par sa fenêtre, un gigantesque trou noir qui semble aspirer tout sur son passage et l'avion tombe brutalement dans le vide. On entend un choc énorme et Patrice a la respiration coupée ; il perd connaissance. Quand il reprend conscience, le chaos le plus complet règne dans l'avion : les passagers se sont tous évanouis sous le choc de la dépression ; on entend gémir de tous côtés ; plusieurs sièges sont déchirés ; les masques à oxygène pendent, beaucoup sont troués... Mais l'équilibre de l'avion semble rétabli, plus de secousses. Il semble avoir repris un vol normal.

Les haut-parleurs crépitent et on entend la voix rassurante du commandant :

« Mesdames, Messieurs, nous sommes sortis de la tornade sans encombre majeur. »

Patrice se réveilla, en sursaut, et sortit alors de son cauchemar, avec un mal de tête terrible qui lui broyait les tempes.

Il entendit ses voisins de derrière chuchoter. Certains mots murmurés l'intriguèrent : *« on passe à l'action ... je neutralise le commandant de bord ... tu te charges des hôteses ... »*

Patrice tourna la tête, discrètement, afin d'essayer de voir qui parlait derrière lui. Ses yeux étaient presque fermés. Il jeta rapidement un regard entre les deux sièges et vit le visage tendu d'une femme brune. Elle devait avoir la quarantaine. Il ne pouvait voir son interlocuteur car il était juste derrière son siège. La femme se leva et se dirigea, à l'avant de l'appareil, vers l'espace des hôteses. Un homme la rejoignit aussitôt. Il s'agissait certainement du passager placé derrière Patrice.

Quelques minutes passèrent ...

Soudain un cri de femme se fit entendre et surprit tous les passagers.

3

Patrice se précipita vers le local des hôtesses et il vit Daphné et Zoé menottées, les mains derrière la tête ; Daphné pleurait et Zoé tentait de la calmer. La femme brune qu'il avait entrevue, pointait un Beretta 92 dans leur direction ; elle portait un pantalon noir et un chemisier blanc. Surprise, elle se retourna brusquement, aperçut Patrice et lui aboya dessus avant qu'il ait eu le temps de faire quelque chose : « Les mains sur la tête et à terre ! »

Patrice ne tenta rien ; il fit ce qu'elle demandait. Au même moment, un homme brun, moustachu, au teint hâlé, vêtu d'un pantalon gris et d'une veste noire, chaussé de mocassins en cuir noir également, surgit dans l'encadrement de la porte de la cabine de pilotage ; il s'adressa à la femme dans une langue étrangère. Zoé se rapprocha discrètement de Patrice et lui chuchota :

« C'est de l'italien, je connais cette langue parfaitement car je suis originaire de Gênes. L'homme se prénomme Roberto, il l'a appelée Sylvia et lui a dit que tout était réglé avec le commandant. Que veut-il dire par là ? »

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que cinq minutes plus tôt, le commandant de bord avait vu surgir deux personnes dans la cabine de pilotage. Roberto avait pointé son revolver Magnum sur lui et lui avait ordonné brutalement de se taire et de prendre la direction de Naples. Le co-pilote était intervenu en

précisant qu'ils n'auraient pas assez de kérosène. Le commandant avait coupé court en refusant, car ils n'avaient pas l'autorisation de quitter le territoire français, de toute façon. Le terroriste, très nerveux, n'apprécia pas la réponse et le frappa violemment à la tête avec la crosse de son arme. Monica calma son partenaire mais le commandant, affalé sur son siège, se vidait de son sang, une plaie béante à la tête. Le copilote accepta, tremblant de peur, de reprendre les commandes. Sans un regard pour le commandant qui gisait au sol, l'homme prénommé Roberto sortit de la cabine et laissa sa complice assister impuissante au dernier soupir du blessé.

Ledit Roberto empoigna le micro des hôtesses et se mit à parler en français avec un accent étranger :

« Ecoutez-moi bien ! La Cosa Nostra a pris en main cet avion. Le commandant de bord est neutralisé ainsi que le personnel de bord ; nous volons désormais en direction de Naples. »

À ces mots, Zoé s'effondra ; elle souffla à l'oreille de Patrice qu'elle savait de quoi étaient capables ces gens ; son cousin Angelo avait fait partie de cette organisation, avant d'être abattu, l'année dernière, par la police sicilienne.

L'homme reprit :

« Vous êtes nos otages, ainsi que les membres de l'équipage. Je vous conseille de rester à vos places, sans broncher. Nous n'hésiterons pas à éliminer certains d'entre vous, si nécessaire. »

Patrice eut une étrange sensation, un sentiment de déjà vu ou plutôt de déjà entendu. Il se revit enfant, en pyjama, caché en boule sous l'escalier et une voix lointaine, avec un fort accent semblable à celui de Roberto, lui revint en mémoire auditive :
« Ecoutez-moi bien ! La Cosa Nostra a déjà perdu assez de temps avec vous. Adieu ! »

Un vent de panique se leva dans l'avion ; on entendit des cris fuser de toutes parts et cela sortit Patrice de son souvenir.

Roberto s'avança, pointa son arme à feu sur les passagers et hurla :

« Fermez-la ou j'en prends un au hasard et je le descends ! »

La vieille dame aux cheveux blancs poussa un cri strident et fit un malaise ; elle s'effondra sur son voisin. C'était le chirurgien qui pratiqua immédiatement un massage cardiaque sans demander l'avis au mafioso qui le laissa faire, tout en le tenant en joue avec son arme. La petite Julie pleurait, la tête cachée dans les jupes de sa mère qui, elle-même, était livide. Patrice pensa à sa famille et se demanda s'il la reverrait un jour.

Tout à coup, la femme aux cheveux rouge écarlate et à la veste d'homme en cuir sortit en courant de la cabine de pilotage et vint rejoindre la femme brune. Elles discutèrent en italien, à voix basse, quelques minutes. Patrice remarqua qu'elle portait un jean bleu foncé, un pull blanc et des bottes noires ; ses cheveux étaient attachés et elle tenait à la main un 44 magnum. Il se pencha vers Zoé et lui demanda discrètement :

« Qu'est-ce qu'elles racontent ?

- J'ai cru comprendre que celle aux cheveux rouges se prénomme Monica ; elle dit que le copilote a fini par accepter de prendre les commandes de l'avion et de les mener à Naples ; mais il affirme qu'il faudra faire une escale pour le carburant. Elle a aussi précisé que le commandant avait succombé à sa blessure à la tête, c'est horrible ! Comment ont-ils pu faire rentrer trois armes de poing dans cet avion, puisque les mesures de sécurité ont été renforcées dans tous les aéroports ? Que veulent-ils exactement ? La Cosa Nostra n'a pas l'habitude de détourner des avions, à ma connaissance ! »

Zoé se ressaisit et tenta une approche ; elle interpella les preneurs d'otages :

« Quelles sont vos revendications ? »

Monica lui répondit avec un fort accent :

« Penses-tu vraiment qu'on va te le dire, pimbêche ? »

Le mafioso se mit à rire et lui parla en italien :

« Le Parrain sera content quand il verra dans tous les journaux du monde que l'on a détourné un avion de ligne pour obtenir sa libération ! »

Zoé chuchota à Patrice que leur but était de libérer un Parrain de la Cosa Nostra. Patrice se rappela que, quelques semaines plus tôt, il avait regardé un reportage à la télévision lui apprenant que, suite à l'infiltration d'un agent dans la mafia, un parrain, Antonio Gotonia, avait été arrêté.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que ce parrain, Antonio Gotonia, était en prison à Naples depuis déjà 6 mois. C'était un des criminels les plus recherchés par Interpol et le parrain le plus influent de Sicile ; il avait commandité plus de trente quatre assassinats, organisé de nombreux trafics dont de drogue, mais il était spécialisé dans le trafic d'armes. Il avait également brillé dans du blanchiment d'argent sale, en Suisse. On le pensait également impliqué dans trois attentats contre des juges, en Italie, et on le soupçonnait d'avoir commis un homicide contre un avocat, en Corse.

Patrice ignorait ces détails, mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il connaissait la voix de Roberto, ou du moins son accent.

Il fut tiré de ses pensées par les pleurs de la petite Julie, qui redoublaient d'intensité. Sa mère tentait de la calmer lorsque ce vacarme fut interrompu par la voix de Roberto, dans le micro qui grésilla :

« Nous allons atterrir en Corse pour nous réapprovisionner en kérosène. Si l'un de vous tente quoi que ce soit pour s'échapper, on le descendra sans hésiter ! »

Quelques minutes plus tôt, Franck, le copilote, avait reçu l'ordre d'entrer en contact avec la tour de contrôle de l'aérodrome, et Roberto avait menacé de tuer une hôtesse – Il se trouvait que Daphné, justement, était la petite amie de Franck – s'il ne suivait pas ses directives.

« Tu vas contacter la tour de Figari et répéter exactement ce que je t'ai dit, sans en changer un seul mot ! Compris ?

- Mais, ils vont s'interroger sur notre présence ; ce n'est pas du tout notre plan de vol pour Toulouse !

- T'occupes !

- Bon, je vais essayer !

- Tu as bien compris ce que tu dois dire ?

- Oui, oui... Je dois préciser que nous avons besoin de kérosène pour aller à Naples et que nous avons besoin de provisions, ce dont nous n'avons pas besoin d'ailleurs ; je ne vois pas pour...

- La ferme ! Tu dis ça, un point c'est tout ! »

Le copilote s'exécuta et obtint sans problème l'autorisation d'atterrir, ce qui l'étonna.

On entendit alors sa voix fébrile dans les haut-parleurs :

« Veuillez attachez vos ceintures, nous arrivons à Figari ! »

Quelques minutes plus tard, l'avion amorça sa descente pour la piste d'atterrissage de l'aérodrome de Figari, au sud de la Corse.

Plus tôt, la tour de contrôle leur avait transmis une information : le point d'atterrissage était à 300 mètres du seuil de piste, mais il avait déjà enclenché la procédure d'approche, complètement stressé, angoissé et tendu, avec Sylvia qui le tenait en joue durant toute l'opération. Franck prit alors l'initiative d'un « go around » (procédure d'urgence

d'interruption de l'atterrissage d'un avion, dans l'approche finale de la piste) et remit alors les gaz à pleine puissance, rentra les volets et repartit en faisant une boucle au-dessus de Figari pour retenter l'approche. Après cette manœuvre, il réussit sa deuxième approche en diminuant la puissance moteur au maximum pour atteindre le « flight idle » (ralenti en vol). Les moteurs étaient au maximum du ralenti ; en perdant ainsi sa vitesse, il réussit, in extremis, à poser le Fokker.

Personne n'osa bouger ou demander des explications. Monica se tenait au milieu de l'allée, prête à tirer sur le premier qui bougeait. Sylvia, était postée près de la porte.

Le chirurgien qui réanimait la vieille dame dit d'un ton soulagé :

« Voilà, elle reprend enfin connaissance. Madame ?... Madame ?... M'entendez-vous ?

- Que... Que se passe-t-il ?... Que m'est-il arrivé ?

- Nous sommes dans l'avion qui nous emmène à Toulouse. Vous vous êtes évanouie.

- Je ne me souviens pas. Qui êtes-vous ?

- Ne vous inquiétez pas, je suis médecin, chirurgien pour être plus précis. Les souvenirs vont vous revenir. »

La vieille dame regarda autour d'elle ; elle vit d'abord Julie qui essuyait ses larmes. Elle lui fit un sourire, puis elle tourna la tête de l'autre côté et soudain son visage se crispa. Elle venait de reconnaître Roberto qui pointait encore son arme vers eux.

« Je me souviens maintenant : il se passe un drame dans l'avion ! Que va-t-il nous arriver ?

- Restez calme, Madame. Cela ne sert à rien de vous mettre dans cet état.

- Maintenant que tout est rentré dans l'ordre, » dit Roberto, « retournez à vos places immédiatement !

- Il faut me permettre de lui donner à boire et de veiller encore sur elle, implora le médecin. »

Mais le terroriste était intraitable. Il pointa son arme vers eux et ajouta :

« Je ne le dirai pas deux fois ! »

Puis s'adressant à Patrice :

« Tu vas les aider à rejoindre leur place ! »

Patrice s'approcha du médecin et celui-ci lui indiqua comment l'aider à relever la vieille dame. Ils se dirigèrent ensuite vers son siège. Elle les remercia.

« J'aimerais bien avoir un verre d'eau » souhaita-t-elle. »

Patrice se retourna et alla vers Roberto.

« Vous ne pouvez tout de même pas la laisser dans cet état ! On ne demande qu'un peu d'eau.

- Je n'en ai rien à f..... ! Retourne à ta place ! » aboya-t-il.

Roberto, son magnum à la main, descendit de l'avion et se rendit sur le tarmac.

Zoé dit à Patrice :

« Il faut trouver un subterfuge, très vite ; il ne pourront pas tout gérer en même temps, à trois seulement ! Nous sommes toujours en France, il est possible encore de s'en sortir ! Essayez de me détacher puisqu'ils ne vous ont pas menotté. »

Patrice regarda autour de lui ; en voyant les manteaux du personnel accrochés dans une penderie, il lui vint une idée. Monica et Sylvia étaient surtout occupées à surveiller les passagers et semblaient très tendues. Il en profita pour essayer d'attraper discrètement un cintre. Le crochet métallique lui parut trop gros pour réaliser son idée. Il ramassa alors une épingle de nourrice, par chance tombée au sol sous les vêtements.

Zoé lui chuchota « Dépêchez-vous ! »

Il lui fit signe de se taire afin de ne pas attirer l'attention des deux mafieuses. Il jeta un coup d'oeil à la serrure des menottes et ouvrit l'épingle. La peur lui tenaillait le ventre. Il réussit à insérer la pointe dans le fermoir, le tourna un coup à

gauche, un coup à droite, tout en gardant un oeil sur les malfaitrices.

Alertée par le bruit, Sylvia se retourna et se dirigea dans leur direction en criant :

« Hé, vous deux ! Vous faites quoi ? »

Patrice et Zoé n'osèrent ni bouger ni parler ; à ce moment-là, le chirurgien, toujours aux côtés d'Agathe, la vieille dame, appela à l'aide. Elle venait de faire un nouveau malaise, ce qui détourna l'attention de Sylvia. Patrice jeta un coup d'œil par le hublot et murmura à Zoé avec un sourire de soulagement :

« J'aperçois des policiers au loin qui se dirigent vers l'avion, nous sommes sauvés ! »

Les policiers, au nombre de quatre, montèrent à bord ; des cris de bonheur fusèrent de toutes parts et les passagers applaudirent leur entrée ; mais le soulagement fut de courte durée.

Zoé, Daphné et Patrice découvrirent les agents des « forces de l'ordre », dès leur arrivée à bord. Le premier était de forte corpulence, assez âgé, au moins soixante-dix ans, une moustache très affirmée et surtout une cicatrice en forme de croissant sous l'œil droit. Le second était très grand et très maigre, au contraire du premier. Le troisième semblait très typé méditerranéen, ainsi que le quatrième. Zoé détecta immédiatement une anomalie : ils chuchotaient en italien et parlaient de Roberto en utilisant son prénom. Elle comprit que les arrivants étaient de faux policiers, en fait des complices des mafieux.

Avant que Patrice ou Daphné ne fassent quoi que ce soit, Zoé se retourna vers eux et leur souffla :

« Surtout, ne faites et ne dites rien, je vous en supplie... »

L'hôtesse venait d'apercevoir, au loin, arrivant dans leur direction, une dizaine de véhicules de la gendarmerie nationale.

Les quatre faux policiers aidèrent les deux tigresses à maintenir les passagers dans un calme obligatoire, le temps que Roberto dirige l'équipe de ravitailleurs. Mais l'approche de la gendarmerie française devenant une menace trop pressante, le ravitaillement ne fut que partiel ; le quatuor de faux anges gardiens prit la fuite sans demander son reste ; Roberto remonta dans l'avion.

Sous la menace du magnum, Franck, promu pilote unique, relança la puissance des moteurs et fit preuve d'une grande compétence en décollant dans une manœuvre aussi périlleuse qu'imposée par les terroristes, malgré les interdictions répétées de la tour de contrôle.

Roberto reparut dans la carlingue. Il se précipita, en vociférant, vers Patrice qui, debout, redemandait de l'eau pour la vieille dame. Le sang de Patrice ne fit qu'un tour. Il asséna un violent coup de tête à Roberto qui le prit en pleine face. Profitant de son déséquilibre, Patrice fonça sur lui et le fit chuter au sol. Le mafioso hurlait de rage, en italien. L'architecte s'apprêtait à le terrasser quand il reçut un violent choc derrière la tête. La douleur était insupportable. Il s'évanouit sur le champ et s'effondra à côté de Roberto.

Monica était intervenue. Elle était accourue dès qu'elle avait entendu les hurlements de Roberto. Elle avait vu, avec stupéfaction, la hargne avec laquelle Patrice s'était jeté sur Roberto. Elle avait couru vers eux et frappé le crâne de Patrice avec la crosse de son arme. Elle aida son complice à se relever. Il avait le visage en sang, son nez devait être cassé. Il récupéra son arme qui était non loin de là et visa la tempe de Patrice. Il allait appuyer sur la queue de détente quand Sylvia, l'autre complice l'interpella en italien :

« Arrête, Roberto ! Nous sommes en approche de Naples. J'ai besoin de toi dans la cabine de pilotage. Tu t'en occuperas plus tard. Dépêche-toi ! Ça urge ! »

Roberto tourna la tête vers elle. Il jura, puis asséna un coup de pied dans le ventre de Patrice qui ne réagit même pas.

« Attache le avec les hôtesse », dit-il à Monica. « Je me le réserve pour plus tard. »

Il partit vers Sylvia et la suivit dans la cabine de pilotage. Il s'assit à côté du copilote qui regarda avec étonnement ses blessures au visage.

« Nous approchons, nous y serons dans quelques minutes. La tour de contrôle me refuse l'accès aux pistes d'atterrissage, pour le moment. Un responsable de la sécurité veut communiquer avec vous. »

Roberto prit le casque du commandant et fit une grimace de douleur en le posant sur ses oreilles. Il échangea des propos en italien avec le contrôleur qui le mit en relation avec un officier de police spécialisé dans les négociations avec prises d'otages, Claudio Ponti.

Le responsable de la sécurité lui demanda quelles étaient ses revendications. Roberto ne lui donna pas la réponse tout de suite, mais il lui annonça, ironiquement, que le commandant de bord avait succombé à ses blessures, suite à un mauvais coup, et qu'un autre otage s'apprêtait à quitter la vie – il s'agissait de Patrice, bien évidemment. Il annonça avoir aussi, dans l'avion, une vieille dame cardiaque qui, si elle n'avait pas de soins urgents dans un hôpital, pourrait très bien mourir d'un instant à l'autre. Pour le moment, il exigeait une piste éloignée de l'aérogare, des véhicules de secours et un camion ravitailleur en carburant. Ils discutèrent ainsi un moment et l'officier de police n'obtint pas les renseignements qu'il souhaitait entendre.

« Puisque vous ne voulez rien me dire, je ne ferai rien de mon côté ! » ajouta Claudio Ponti.

« Dans ce cas, j'exécuterai un otage !

- Vous ne serez pas plus avancé. »

L'avion tournait au-dessus de l'aéroport de Naples.

« On ne pourra pas tenir longtemps comme cela », annonça le copilote.

« Tais-toi ! » lui ordonna Roberto.

Il coupa le micro et se retourna vers Sylvia.

« On ne va pas s'enfermer à Naples, n'est-ce pas ? Ils nous attendent tous sagement en bas, c'est ce qu'on voulait. On va les surprendre et les laisser sans aucune information. »

Puis s'adressant au copilote :

« Tu vas changer de cap et te diriger vers l'aéroport de Lamezia Terme.

- Mais nous n'aurons pas assez de carburant !

- Nous avons juste ce qu'il faut. Maintenant, silence total !

Pour gagner du temps, je vais t'indiquer les coordonnées !
38°54'19" N et 16°14'32" E. »

Puis il ajouta ironiquement :

« Quand tu ne sais pas quelque chose, tu me demandes. »

Il sortit de la cabine, suivi de Sylvia.

« Appelle nos amis maintenant. » lui dit-il. « Cela va fonctionner comme nous l'avions pensé. »

Sylvia s'exécuta et elle sortit un téléphone. Elle fit quelques réglages pour obtenir la fréquence souhaitée.

« Nous sommes une soixantaine de personnes. » dit-elle.

« Venez avec des véhicules nombreux mais discrets. Prenez différents utilitaires. »

L'aéroport de Lamezia est idéalement situé à un carrefour de routes et d'autoroutes, en Calabre, avec un accès à la mer, pour fuir si c'était nécessaire, mais il a surtout l'avantage de se retrouver dans la campagne calabraise où de nombreux complices pourraient les aider à se cacher.

5

Patrice était à terre, vers la cabine de pilotage. Son cas semblait grave car il perdait du sang, de sa blessure à la tête. Alain, le chirurgien voulut arrêter l'hémorragie de Patrice ; il annonça à Roberto qu'il lui fallait des soins urgents. Roberto lui rétorqua :

« Je m'en fiche, il va souffrir pour ce qu'il m'a fait. Regagnez votre place si vous ne voulez pas qu'il vous arrive la même chose ! »

Zoé regardait le corps inerte de Patrice, au sol, et se mit à pleurer ; elle supplia Roberto :

« Je vous en conjure, laissez le chirurgien le soigner ! »

Sylvia dit sur un ton mauvais à Roberto :

« De toute façon, nous n'avons pas besoin de lui ! »

Zoé ne put s'empêcher de crier :

« Si ! Vous avez besoin de lui, car c'est un architecte et c'est lui qui a fait les plans de la prison où est détenu Antonio Gotonia !

- Comment tu sais toutes ces informations et qu'est-ce que tu sais sur Antonio Gotonia ? » interrogea Roberto.

« Je comprends l'italien ; et en ce qui concerne les plans, Patrice me l'a raconté lorsque je lui ai parlé de ce que j'avais compris de votre conversation. »

Roberto chuchota à Sylvia :

« Tu la crois, au sujet des plans ?

- Je ne sais pas !
- Gardons-le en vie, on ne sait jamais ! »
Roberto ordonna à Alain de soigner Patrice.

Le chirurgien commença les soins ; il demanda une trousse de secours, mais elle était incomplète. La vieille dame lui fournit du fil et une aiguille sortis de son mini nécessaire de couture. Il lui fit deux points de suture au cuir chevelu, après avoir trempé le fil et l'aiguille dans le flacon de produit désinfectant. Il préféra refermer provisoirement la plaie pour stopper l'hémorragie, même si toutes les précautions d'asepsie n'étaient pas respectées. Sous l'effet de la douleur, Patrice se réveilla en criant « Aïïïe!!! » et vit, penché sur lui, le chirurgien qui lui demanda :

« Vous vous sentez comment ? »

Il n'eut pas le temps de répondre... Il semblait faire un malaise cardiaque.

Le chirurgien se fit apporter le défibrillateur qui se trouvait dans l'espace des hôtes, et envoya des chocs à Patrice. Au bout du troisième choc électrique, il se réveilla et retrouva un souffle normal.

Zoé, voyant le rasoir dans le sac du défibrillateur, le prit discrètement et le glissa dans son soutien gorge. Le chirurgien fit semblant de n'avoir rien vu.

Patrice émergea avec difficulté et essaya de se lever mais le chirurgien lui conseilla de ne pas se mettre debout brutalement, pour éviter les vertiges. Il avait un mal de crâne monumental et il ne se souvenait plus de ce qui s'était passé. Il eut du mal à marcher, au début, et le chirurgien lui conseilla de s'asseoir pour récupérer de sa blessure. Mais Sylvia, sans ménagement, prit Patrice par un bras et le poussa vers Roberto. Celui-ci l'attachait avec des menottes sur un siège pour éviter toute nouvelle tentative de rébellion. Roberto s'adressa aux passagers :

« Votre compagnon se prendra une balle en pleine tête, si vous faites quoi que ce soit d'anormal ! »

Au même moment, Franck, le pilote, annonça qu'ils allaient atterrir à l'aéroport de Lamezia. Roberto retourna à la cabine de pilotage pour suivre l'atterrissage. Franck démarra la procédure d'atterrissage et réussit l'opération avec succès. Il fut soulagé car cela s'annonçait compliqué à cause du vent et du brouillard.

Patrice fit une crise d'angoisse. Il transpirait et était vraiment mal. De plus, la mémoire lui était revenue ; il pensa que Roberto allait le tuer. Zoé réussit à se rapprocher de lui discrètement et lui fit le point de la situation. Patrice apprit avec stupéfaction qu'elle avait affirmé, pour le sauver, qu'il avait élaboré les plans de la prison de Gotonia.

Zoé, alertée par du bruit, regarda alors par le hublot et vit une vingtaine de camionnettes arriver en direction de l'avion. Elle reconnut au moins cinq ou six Caddy Volkswagen, tous de couleur blanche, trois camionnettes Fiat Scudo, noires et grises, et quelques véhicules utilitaires Citroën, également blancs, qui suivaient juste derrière.

Toutes les voitures entreprirent un ballet impressionnant. Des manœuvres compliquées furent effectuées en moins d'une minute. En un tour de manège, tous les véhicules furent garés en ordre de bataille. Dans un vacarme, les portes arrière s'ouvrirent face à l'avion ; des hommes, armés de Kalachnikov et habillés de treillis, en sortirent.

Roberto ordonna à tous les voyageurs de sortir sans poser de questions, sinon il descendrait les personnes trop bavardes. La vieille dame pleurait et disait :

« On va tous mourir, j'en suis sûre ! »

Roberto brailla :

« Fermez-la ! Vous commencez à me gonfler ! »

Effrayée par son intonation, Agathe se tut net, en tremblant de peur. Sylvia ordonna aux passagers de sortir, un par un, et de monter dans les véhicules, sans broncher.

Les passagers du Fokker 50 descendirent par la passerelle : Agathe, la vieille dame, passa en premier ; elle avait beaucoup de mal à marcher, suite aux deux malaises consécutifs qu'elle avait faits pendant le voyage et trébucha dans les marches. La petite Julie et sa mère sortirent ensuite accompagnées par Sylvia ; suivirent Mark Hamil et l'homme d'affaires à la mallette grise. Tous les passagers défilèrent sans dire un mot, terrorisés. Ils prirent place dans les autos blanches.

Patrice descendit entre Alain le chirurgien et Zoé qui le soutenaient, suivi de près par Roberto. Monica fermait la marche avec Franck et Daphné. Ils s'installèrent rapidement dans une des autos noires et grises. Les voitures se remplirent et partirent dans des directions différentes. Seules les trois italiennes se suivirent.

Ils commencèrent à rouler. Patrice vit, par la vitre, les champs défiler sous ses yeux. Il n'y avait presque aucune habitation mais beaucoup de champs cultivés. Il crut apercevoir, au loin, des lumières bleues de gyrophares... À l'intérieur de la deuxième voiture se trouvaient Roberto, Patrice, Franck le pilote, les hôtesse de l'air, le chirurgien et les deux mafieuses armées. Les deux autos qui l'encadraient transportaient des hommes en treillis. L'ambiance était tendue. Patrice, affaibli, était en sueur ; Roberto en profita pour fouiller les poches de sa veste. Il trouva son portefeuille dans la poche intérieure et en sortit quelques photos ; il tomba sur la photo de son père et resta saisi, quelques secondes.

« Que fait la photo de ce traître dans ton portefeuille ? » s'exclama-t-il.

« Ce traître, c'est mon père, espèce de misérable ; et je commence à comprendre par qui il a été assassiné !

-Ton père ? Francesco Laponi ? Il a été exécuté pour trahison à la Causa Nostra, alors que j'étais encore adolescent, mais je n'oublierai jamais son visage de vendu !

- Vendu toi-même ! Je me vengerai, je te le promets !

- Encore faudra-t-il que tu le puisses. Le Parrain décidera de ton sort. Pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter ! »

Les trois voitures arrivèrent près d'un vieux hangar désaffecté, sale et noir, dont les fenêtres étaient condamnées. Patrice, Alain, Zoé, Daphné et Franck furent enfermés dans une pièce sombre avec une seule petite ouverture.

Peurs et frissons dans l'avion

6

Peu à peu, leurs yeux s'habituaient à cette semi-obscurité. La pièce était presque vide, une table, avec une chaise, était collée à un des murs, le sol était recouvert de paille. Une odeur très désagréable s'en dégageait. Cette pièce devait servir à retenir des gens en captivité. Sur les murs, on trouvait encore des inscriptions, en italien, des anciens occupants. Que leur était-il arrivé ?

Leurs mains et leurs pieds étaient solidement attachés avec une corde et leurs bouches étaient recouvertes de scotch noir. Une demi-heure passa, il n'y avait plus aucun bruit. Zoé essaya de faire comprendre aux autres par des hochements de tête qu'elle dissimulait un rasoir dans son soutien-gorge. Alain fut le premier à saisir ; en effet, il l'avait vu le prendre lorsqu'il réanimait Patrice. Le chirurgien réussit tant bien que mal à se glisser aux côtés de Zoé.

Patrice et ses compagnons se posaient les mêmes questions « Que va-t-il nous arriver ? Comment se sortir d'ici ? » Les mafiosi étaient déterminés à aller au bout de leur opération ; tuer une ou deux personnes, pour faire pression, ne leur faisait pas peur. Il repensa, avec horreur, au commandant de bord qui avait été lâchement assassiné. Il repensa aussi à son père. Ces crimes injustes lui donnèrent du courage pour essayer de se sortir de là. Il regarda ses compagnons, tous assis contre le mur. Lui, avait encore très mal au crâne.

C'est à ce moment là que la porte du hangar s'ouvrit, c'était Roberto. Il se dirigea vers Patrice et d'un coup sec, lui arracha le scotch qu'il avait sur la bouche, le détacha et le poussa vers une vieille table en lui ordonnant :

« Toi, je te donne du papier et tu vas me faire les plans de la prison que tu as soi-disant créée, celle où est détenu le Parrain ! »

Il lui attacha les mains devant pour qu'il puisse écrire ; ses mains étaient menottées. Roberto avait refusé de le libérer totalement. Il lui lia les cuisses et les pieds à la chaise fixée au sol.

- Finalement, vous parlez parfaitement notre langue ! » répondit Patrice.

« T'occupes ! Les plans !

- Il me faudrait plusieurs jours pour m'en souvenir... et pour le retranscrire sur papier.

- Tu as vingt-quatre heures et pas une de plus, sinon tu crèveras de mes mains ! »

Puis Roberto repartit brutalement en claquant la porte. Patrice était apeuré et épuisé à cause de sa blessure.

Alain se dit que c'était le moment ou jamais de récupérer le rasoir dissimulé par Zoé. Il lui jeta un regard, elle comprit de suite qu'elle devait se coucher sur le sol pour qu'Alain puisse atteindre facilement l'objet caché. Ayant les mains liées dans le dos, Alain savait qu'il devait faire preuve d'agilité. Au bout de quelques minutes et de plusieurs tentatives, il réussit à s'en emparer. Il lui fallait maintenant le casser pour en extraire la lame. Une lueur d'espoir était perceptible dans les yeux des otages. Il réussit à obtenir un bout très coupant et entreprit de couper ses liens. Après un long moment d'efforts, la corde céda. Il commença à libérer tous ses codétenus de leurs liens et baillons.

Patrice chercha Zoé du regard et lui fit un signe de la tête. Celle-ci s'approcha.

« Comment vous sentez-vous ? » murmura-t-elle.

« Encore un peu mal à la tête et je ne sens plus mes bras.

- Laissez-moi regarder. »

Elle se leva pour regarder les bras liés de Patrice, tira sur les menottes.

« Vos menottes ont l'air très serrées.

« Et maintenant ? Que pouvons-nous faire ? » demanda Alain.

- Il faut absolument s'échapper d'ici et chercher à joindre la police », répondit Patrice.

« Je ne vois pas trop comment nous pourrions le faire ! Ils sont armés, eux, et nous sommes enfermés.

- Il faut qu'on attire un des mafieux ici et qu'on le neutralise. Je pourrais utiliser mes bras et les menottes pour l'étrangler et vous en profiteriez pour le désarmer. Je n'ai jamais fait ça, je ne sais pas si je peux y arriver » s'inquiéta Patrice.

- Nous vous aiderons » dirent ensemble Franck et Daphné.

« Comment attirer quelqu'un ici ? Et si on y arrive, il faut espérer qu'ils ne seront pas deux ou trois à vouloir entrer » dit Franck.

« Zoé, tu parles un peu italien, n'est-ce pas ? » questionna Daphné. « Demande-leur de l'eau. Cela peut fonctionner.

- Oui, je peux faire ça. Et quand il entrera ? Comment faire ? »

Ils réfléchirent un instant. Patrice proposa alors de se placer tout contre le mur et le plus près de la porte. Les autres se chargeraient d'attirer son attention. Patrice en profiterait pour passer ses menottes autour de son cou.

« Vous viendriez aussitôt le désarmer », dit Patrice à ses compagnons.

« Oui, cela peut être efficace, mais il faut s'entraîner », ajouta Alain. « Essayez sur moi, sans me faire mal, s'il vous plaît !

Patrice exécuta plusieurs fois les gestes qu'il devait faire. Alain lui conseilla, d'enfoncer ses coudes dans le dos et de s'en servir comme appui. Frank et Zoé répétèrent également leur intervention.

« Et après, que fait-on du gardien ? » demanda Franck. « Il faudrait le bâillonner et le ligoter mais nous n'avons rien pour cela !

- Si vous l'étranglez un certain temps mais pas trop, il y a de fortes chances qu'il perde connaissance », dit Alain à Patrice.

Tout le monde semblait au point. Ils espéraient tous que cela se passerait comme ils l'avaient imaginé. Ils se mirent en place. Zoé s'approcha de la porte et demanda, en italien, s'il y avait quelqu'un. Elle n'obtint aucune réponse pendant un bon moment.

Puis un bruit de pas se fit entendre et une voix désagréable brisa le silence. Ce garde ne savait heureusement pas qu'ils avaient été attachés et bâillonnés.

[en italien]

« *Qu'est-ce que vous voulez ?*

- *Nous voulons un peu d'eau* », supplia Zoé.

« *Vous n'en avez pas besoin !*

- *S'il vous plaît, juste un peu d'eau* », insista Zoé

« *Je vais demander. Arrêtez de parler.* »

Il se passa bien une dizaine de minutes avant de réentendre les bruits de pas. Personne n'avait osé bouger dans la petite salle sombre.

« *Écartez-vous de la porte et alignez vous tous contre le mur* », dit la voix.

Zoé traduisit.

On entendit la clé dans la serrure. La porte s'ouvrit vers l'extérieur. Un petit homme entra. Patrice réussit du premier coup à passer ses mains menottées autour de son cou. L'homme fut surpris, il lâcha la bouteille d'eau et tenta de desserrer la prise, mais Patrice serrait de toutes ses forces tellement il avait peur. Les autres les rejoignirent rapidement.

Zoé s'approcha de l'italien et lui montra la lame de rasoir, tout près de ses yeux.

« *Tais-toi ou je te tranche la gorge* », dit-elle. Elle était surprise du ton persuasif qu'elle avait utilisé.

Patrice continuait de serrer de toutes ses forces. Alain comptait les secondes puis il dit à Patrice de relâcher l'étreinte. L'homme s'écroula sans bruit. Patrice dégagea ses bras de la gorge de sa victime. Ses poignets étaient très endoloris. Il s'était blessé.

« Je ne vous raconte pas la migraine qu'il va avoir quand il se réveillera », ajouta Alain.

« J'ai pris son arme », dit Franck en montrant un pistolet.

Alain le fouilla et trouva une paire de menottes ainsi qu'une clé. Avec un peu de chance, celle-ci conviendrait pour celles de Patrice. Il essaya aussitôt mais il ne réussit pas à libérer les poignets de Patrice.

« C'est sans doute, ce Roberto qui a la clé qu'il te faut ! »

Patrice était déçu. Alain s'empressa de menotter le mafieux en lui mettant les bras dans le dos.

« Voilà, nous allons sortir maintenant. Qui veut tenir l'arme ? » demanda Franck.

« Garde-la, tu sembles savoir t'en servir », lui dit Patrice.

« Entendu. »

Un nouveau bruit de pas les fit sursauter et plus personne n'osa bouger. Zoé surprise par l'ouverture de la porte, fit tomber la lame de rasoir par terre ; rapidement, Alain mit son pied dessus. Certain que Monica l'avait vu, il paniqua à l'idée de ce qu'elle allait faire et imagina le pire.

Mais, Monica était entrée dans la pièce pour servir un repas de fortune aux cinq détenus ; elle jeta un coup d'oeil derrière elle et dit à voix basse :

« Tenez vous le plus tranquille possible et obéissez ; dès que je pourrai, je vous aiderai à vous échapper.

- Pourquoi vous nous aidez ? » demanda Patrice.

Elle le regarda longuement, puis ajouta :

« Tu es de ma famille, je m'appelle Monica Laponi, je suis ta cousine ! »

Patrice stupéfait n'eut pas le temps de répondre qu'elle reprit :

« Les véhicules contenant les autres passagers ont été interceptés par la police à la sortie de l'aéroport. J'ai mis un plan au point pour vous faire fuir. »

Elle sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche et coupa les derniers liens des otages. Elle aperçut la lame de rasoir dans les mains d'Alain qui l'avait ramassée mais fit mine de ne rien voir. Elle leur tendit des sacs et ajouta :

« Mangez un peu pour reprendre des forces ! »

Puis elle repartit.

Les prisonniers ouvrirent leurs sacs à sandwich et eurent la surprise d'apercevoir deux couteaux et un revolver. Les compagnons de Patrice eurent des soupçons.

« La nourriture est peut-être empoisonnée ? » dit Alain inquiet.

« Je ne pense pas, » fit remarquer Patrice, « ils ont besoin de nous ! » Tous le regardèrent avec méfiance. Patrice rajouta :

« Je ne vois pas pourquoi elle aurait empoisonné nos sandwiches alors qu'elle dit vouloir nous aider.

- Ils ont certainement plus besoin de vous que de nous ! » répondit Zoé.

« De plus, vous êtes de la même famille, apparemment », rajouta Franck.

« Je n'en avais aucune idée, » répliqua Patrice, « mais c'est plutôt une bonne nouvelle pour nous, non ? »

Tous eurent l'air d'accord avec ça et ils commencèrent à manger, tout en réfléchissant qui prendrait les armes.

Il fut décidé que le chirurgien prendrait un des deux couteaux car il connaissait les points sensibles du corps humain. Zoé

s'arma du revolver car Patrice n'était pas en état, à cause de sa blessure à la tête. Franck prit le deuxième couteau et le cacha dans la poche intérieure de sa veste.

Ils finissaient de manger quand Monica fit son retour. Elle avait entre les mains une trousse de secours et une petite clef. Elle appela Patrice, le démenotta et lui dit :

« Il te faut un anti-inflammatoire puissant, je t'ai trouvé de la morphine, par voie intraveineuse, dans trente minutes, elle fera effet et une capsule pour le chemin. »

Elle s'adressa au chirurgien :

« Faites lui vite une injection de morphine dite rapide, nous sommes pressés ! »

Alain fit ce qu'elle demandait.

Pendant ce temps, elle mit au point un plan avec les trois autres otages.

Monica hurla, Alain l'avait prise par le cou. Un garde ouvrit la porte.

« *Pose ton arme !* » cria Zoé en brandissant le revolver sur la tempe du garde.

L'homme posa son arme, Daphné la récupéra et la tendit à Patrice mais juste à ce moment là, il vacilla sous l'effet de la morphine et fut pris de nausée. Monica s'inquiéta de savoir alors qui fermerait la marche car Patrice aurait dû occuper ce poste-là.

Pendant ce temps, Zoé attacha rapidement le mafieux, le bâillonna et lui banda les yeux ; puis elle le déshabilla. Franck proposa alors de revêtir le treillis et de fermer la marche à la place de Patrice. Il expliqua rapidement qu'avant de piloter un avion civil, il avait servi au dix-septième régiment de génie parachutiste, le RGP de Montauban, et avait fait la campagne d'ex-Yougoslavie sous les ordres du colonel Dupré ; il avait donc l'expérience des armes et du combat. Monica accepta.

Daphné passa à Franck d'abord la veste, puis le pantalon, en répétant sans arrêt à Zoé de se dépêcher ; elle aida Franck à s'habiller car elle trouvait qu'il n'allait pas assez vite et lui tendit la kalachnikov du garde. Monica faisait le guet. On apercevait, par l'ouverture, un espace naturel assez vaste. Ils sortirent du hangar et se dirigèrent vers la forêt. La mafieuse ouvrait la marche, suivie des otages et Franck la fermait, en treillis.

Ils traversèrent le camp des malfrats, mais, surpris, ne virent personne. Monica leur expliqua qu'une réunion avait commencé quinze minutes auparavant.

« Nous avons de la chance ! » chuchota Zoé.

« Pas vraiment, non, » enchaîna Alain, « ils vont s'apercevoir que Monica ne revient pas ! »

Patrice était dégoulinant de sueur et commençait à avoir des hallucinations, il lui semblait revivre la scène de meurtre de son père.

Tout à coup, ils entendirent des bruits de pas. Un des mafiosi cria en direction du bâtiment :

« Roberto, Roberto, ils se sont échappés !

- Retrouvez-les moi au plus vite, sinon, vous aurez à faire à moi ! » s'égosilla Roberto.

« Où est Monica ?

- Tino a été assommé ; il m'a dit qu'ils l'avaient prise en otage !

- Ils ne sont pas loin, de plus, ils ont un blessé, bougez-vous et retrouvez les vite ! »

Monica, Franck et les autres se mirent à courir en direction des arbres de la forêt toute proche, mais Patrice trébucha et semblait ahuri. Monica et Franck revinrent en arrière, le prirent sous les bras, chacun d'un côté, et le traînèrent jusqu'à l'endroit où Zoé, Daphné et Alain attendaient, tapis derrière des buissons.

Monica dit :

« Nous n'avons plus le choix, il faut les affronter ! »

En un clin d'œil, Monica, armée de son magnum, grimpa dans un arbre afin d'avoir une vue d'ensemble des environs. Les autres restèrent accroupis dans la végétation, aux côtés de Patrice qui vacillait entre conscience et inconscience. Daphné, désormais armée du revolver de Giovanni, se mit à pleurer en répétant sans cesse qu'elle n'était pas prête à tuer un homme, même si elle avait déjà fait du tir dans un club. Elle se tut au moment où Monica leur cria :

« Ils arrivent ! »

Monica, redescendue d'un bond, regarda autour d'elle, puis elle ajouta :

« Il ne faut pas rester ici, il faut vite nous mettre à l'abri derrière ces rochers et ces arbres. »

Ils se retournèrent dans la direction que leur montrait Monica et, sans un bruit, ils se déplacèrent pour se cacher. Franck prit l'initiative de mettre Patrice à l'abri un peu plus loin ; il le chargea donc sur son dos et se mit à courir tel qu'il l'avait appris lors de son entraînement de para. Une fois le blessé caché dans un buisson, Zoé l'obligea à s'allonger. C'est dans cette position qu'il serait le mieux protégé. Il était très pâle et ses propos étaient incompréhensibles. Elle resta à ses côtés ; elle surveillait en même temps l'arrière et les côtés de leur position. Daphné paniquait à l'idée de l'arrivée imminente des

mafieux. Elle tournait la tête dans tous les sens, gigotait et transpirait beaucoup. Ils l'entendaient respirer très rapidement.

Les premiers coups de feu claquèrent ; ils venaient du hangar. Ils entendirent les impacts des balles tout autour d'eux. Monica fit comprendre à ses voisins de ne pas riposter maintenant, car ils n'avaient pas beaucoup de munitions. Il fallait attendre le bon moment. De plus, on ne voyait rien. Les tireurs étaient certainement dissimulés, eux aussi. Les tirs que l'on venait d'entendre étaient sans doute une diversion pour permettre d'avancer « à couvert » et de se positionner.

Cinq minutes passèrent. Des cris retentirent au loin. Tous se mirent en position, Franck vérifia si sa kalachnikov avait assez de balles, il se dit :

« Ah, cette arme ! Je l'ai déjà utilisée en Yougoslavie : c'est une AK 47 automatique avec des munitions de 7,62. Elle a une bonne cadence de tir mais sa précision est faible car sa portée maximale est de 1500 mètres ; il faudra que je me méfie ! Par contre, elle a un magasin de 75 cartouches, c'est bien ; et elle fonctionne sur tous les terrains, c'est un plus ! »

Alain fit de même avec son magnum. Daphné, tremblait comme si elle était nue par -10°C. Elle et Zoé se postèrent à l'affût derrière les arbres.

Monica demanda à Zoé de se méfier des côtés. Elle envoya Alain veiller sur Patrice qui semblait endormi. Dès qu'il s'approcha, le chirurgien le retourna sur le côté pour ne pas qu'il s'étouffe s'il se mettait à vomir.

Zoé tenait son revolver à deux mains. Franck lui avait montré comment enlever la sécurité. Elle n'était pas du tout rassurée car c'était la première fois qu'elle se servait d'une arme à feu. Tout à coup, un bruit venant de sa gauche attira son attention. Le temps de tourner la tête, elle vit un homme courir dans leur direction. Il était à dix mètres. Il ne semblait pas les avoir vus.

Elle garda son calme, se positionna pour que ses mains ne tremblent pas, le visa puis tira une seule fois. La détonation la surprit et ses deux bras en résonnèrent. L'homme s'écroula immédiatement, sans bruit. Zoé n'en revenait pas ; son premier tir avait fait mouche. Elle se retourna vers Alain qui la regardait avec beaucoup d'admiration.

Sans parler, il se redressa et courut le plus rapidement possible vers l'homme à terre. Il récupéra son arme et revint tout aussi rapidement. Il était étonné de sa témérité. Il se remit en position et observa l'arme qu'il venait de prendre ; il ne le savait pas mais il s'agissait d'un pistolet mitrailleur mini-Uzi qui a une cadence de tir très rapide.

Le calme ne dura pas. Monica, Daphné et Franck perçurent des coups de feu dans leur direction. Cette fois-ci, ils étaient réellement visés ; il ne s'agissait pas d'une diversion. Dès que le calme revint, Monica jeta un bref coup d'œil pour repérer les tireurs, mais elle ne vit rien. Il fallait attendre le prochain assaut et tenter de voir où ils étaient positionnés.

Deux assaillants arrivèrent, très rapidement, de leur gauche ; ils n'avaient rien vu venir. Heureusement, Alain était prêt et lâcha sur eux une rafale de sa mitraillette qui coucha les deux mafieux. Ils étaient blessés car on les entendait hurler de douleur. D'autres arrivèrent de l'autre côté, en tirant dans toutes les directions. Tout le monde se mit à l'abri, mais Monica ne fut pas assez rapide et reçut une balle dans l'épaule. Elle s'écroula. Franck fit feu dans la direction des agresseurs pour les forcer à s'arrêter et se mettre à l'abri. Les otages fugitifs ne pourraient pas tenir longtemps comme cela.

Mais la chance était avec eux. Un ou plusieurs hélicoptères se firent entendre non loin et de puissants projecteurs éclairèrent soudain le lieu de la bataille.

Une voix amplifiée par un haut-parleur ordonna en italien :
« *Police ! Cessez les tirs immédiatement ! Vous êtes encerclés. Jetez vos armes ! Rendez-vous, les mains en l'air, et rejoignez la cour de la ferme !* »

Des coups de feu retentirent encore vers le bâtiment. Les forces de l'ordre arrivèrent : deux camions blindés, une section de carabinieri spécialisés dans les prises d'otages (le ROS) et une équipe d'assaut. Les mafieux ne purent réagir.

« *Posez vos armes !* » ordonna un homme au mégaphone.

Les sirènes des voitures des carabinieri italiens rassurèrent Daphné, Zoé, Franck et Alain. Monica et Patrice étaient inconscients. Plus aucun tir dans leur direction, le petit groupe décida de se lever pour se diriger lui aussi vers les policiers. Alain prit soin de la blessure de Monica. Il resta vers elle. Les autres partirent demander de l'aide. Quelques minutes plus tard, plusieurs brancardiers vinrent prendre en charge Patrice et Monica pour les transporter à l'hôpital voisin.

Julie, sa maman, la vieille dame et les autres otages avaient été libérés quand le petit groupe rencontra l'officier qui dirigeait les opérations.

Quelques heures plus tard, Patrice se réveilla, à l'hôpital, avec un très grand mal de crâne dû à sa blessure mais aussi à la forte dose de morphine qu'il avait reçue. Zoé, Daphné, Franck et Alain étaient près de lui et s'empressèrent de lui raconter tous les événements qu'il avait traversés.

Ils regagnèrent la France, le surlendemain, après avoir été entendus par les services de police. Patrice se rendit directement dans sa famille.

Roberto et ses complices avaient été capturés vivants. Ils seront jugés par une Cour spéciale. Roberto devra également rendre des comptes concernant le meurtre du père de Patrice.

Monica sera jugée, elle aussi, mais la Justice italienne tiendra compte de l'aide salvatrice qu'elle a apportée aux otages.



Entre terre et ciel

classe de 4^{ème} 3 - collège Les Hautes Pailles

classe de 4^{ème} B - collège Montmorency

et

classe de 3^{ème} P1 - lycée professionnel Saint Joseph



Evreux, le 8 mai 2012

Mes chers parents,

Au cours de ces derniers mois, je n'ai pas pu vous donner beaucoup de nouvelles, compte tenu du déploiement de notre escadre en Afghanistan. Me voici de retour à Evreux avec mes camarades, et je viens d'apprendre une agréable nouvelle : je suis désigné pour aller faire une formation de pilotage de l'Airbus A400M, le nouvel avion de transport militaire européen. Cet appareil n'est pas encore en service dans les armées, compte tenu du retard dans le développement de l'appareil et de problèmes de la motorisation. Mais les premiers devraient nous être livrés courant second semestre 2013.

Toujours est-il qu'il faut bien se préparer à les recevoir et à les piloter. Ma qualification de pilote de Transall C160 n'est pas suffisante, puisque de nouveaux concepts ont été mis en œuvre par Airbus et il faut donc nous « transformer » sur le nouvel appareil et obtenir notre qualification de type A400M.

D'ici quelques mois, je partirai avec trois autres camarades (un pilote comme moi et deux copilotes, dont le mien), pour Toulouse, chez Airbus Industrie. Nous serons donc les premiers à « essayer les plâtres », comme on dit, mais l'aventure est prodigieuse pour un jeune pilote militaire comme moi.

Il est donc prévu que nous ferons, tout d'abord, des séances de simulateurs d'Airbus A380 afin de nous familiariser avec les commandes électriques et les mini-manches, en particulier, puis sur le simulateur de développement de l'A400M. Par la suite, il est prévu que nous allons faire quatre semaines de cours au sol à Séville, en Espagne, où sont construits les premiers appareils. Ensuite, nous pourrons prendre les commandes de l'Atlas (c'est le nom officiel de l'A400M) pour effectuer environ 75 heures de vol.

Mais ce n'est pas fini ! Après nous être familiarisés avec le ravitaillement en vol et le vol tactique, nous irons en Allemagne pour terminer notre qualification de type et nous reviendrons à Orléans pour notre formation au vol tactique. Tout cela va être fort prenant et nous laissera bien peu de temps libre, mais je ferai en sorte de ne pas vous laisser trop longtemps sans nouvelles.

Ah, j'oubliais. Il paraît que nous serons équipés d'un nouveau casque, ce qui se fait de mieux en la matière de viseur pour les missions de nuit. Il offre, paraît-il, un niveau de performance et de confort supérieur aux jumelles de vision nocturne classiques. L'image intensifiée est en effet projetée directement sur la visière de casque, ce qui offrirait une excellente perception de l'environnement et une très bonne vision périphérique. Nous verrons bien ce qu'il en est exactement à l'expérience.

A part tout ça, je me porte bien, et j'espère qu'il en est de même pour vous. Je pense pouvoir profiter d'une permission d'une quinzaine de jours, prochainement, et je viendrai donc vous voir à cette occasion.

A très bientôt, donc, et je vous embrasse très affectueusement.

Votre fils,

Paul

2

Paul relit sa lettre ; il la trouve à son goût, détaillée mais sans trop de révélations. Il pose son stylo, met la lettre dans l'enveloppe, puis écrit l'adresse et colle le timbre. Il se dirige ensuite vers le bureau de Poste voisin avant que la levée du courrier ne soit faite.

Paul n'a pas vraiment eu le temps d'apprécier son retour à Evreux et de se reposer, mais l'excitation de ce qui l'attend passe avant toute autre chose. C'est un honneur d'avoir été choisi, parmi tous les pilotes de C160, pour être aux commandes de l'A400M comme pilote d'essai.

Après avoir posté sa lettre, il voit passer, tout à coup, une grosse voiture noire qui retient son attention. Il croit y apercevoir son père à l'arrière. Il est troublé car son père doit, normalement, se trouver chez lui. Il voudrait bien suivre la voiture, mais il est à pied et son téléphone sonne au même instant. Il s'arrête pour décrocher, et la voiture disparaît au carrefour.

Au bout du fil, un camarade lui annonce que le général, venu à l'occasion des cérémonies du 8 mai, veut les informer d'un changement dans leur future mission.

Une demi-heure plus tard, il arrive à la base où il retrouve Fabrice, son camarade et copilote, ainsi que Michel, l'autre

pilote et Nils le copilote de ce dernier. Tous deux arrivaient d'une mission humanitaire en Haïti avec un Hercules C 130 ; ils avaient, tous deux, une trentaine d'années. Ils se dirigent ensemble vers le bureau du commandant de la base où les attend le général. Celui-ci, dès leur arrivée, leur déclare :

« Bonjour, Messieurs. J'ai le regret de vous informer que des instructions émanant de l'échelon supérieur, ont modifié votre mission à venir. Tout d'abord, votre départ est avancé de deux mois et vous partirez pour Toulouse dans 72 heures. D'ici là, vos permissions sont supprimées. Votre commandant de base vous donnera tous les éléments complémentaires nécessaires. Bonne route, messieurs. »

Les quatre officiers restent sans voix ; ils ne s'attendaient pas à ça. Paul prend son téléphone portable pour essayer de joindre ses parents. En vain. Il décide alors de leur écrire à nouveau.

Mes chers parents,

Nous venons d'assister à une réunion concernant notre départ pour Toulouse. Le général nous a informés d'un changement décevant pour moi : les permissions sont annulées et nous partons dans 72 heures. J'espère pouvoir venir vous voir le plus tôt possible.

Je vous embrasse très affectueusement.

Votre fils,

Paul

Il préfère ne rien dire, concernant son père, pour ne pas inquiéter sa mère.

Un peu plus tard, le commandant de la base d'Evreux les reçoit dans son bureau. Il leur explique qu'Airbus Industrie dit avoir rattrapé son retard sur le programme initial et l'avion

devrait entrer en service en fin d'année. Ils prendront le train pour se rendre à Toulouse où ils seront pris en charge par les services d'Airbus Industrie qui les dirigeront durant toute la période du stage.

Arrive le jour du départ. Un rayon de soleil traversant les rideaux réveille Paul au petit matin. Il doit rejoindre en gare Fabrice, son copilote, avec qui, les années passant, il est devenu ami. Michel, l'autre pilote et Nils, son copilote, doivent également les retrouver en gare. Ainsi, ils vont pouvoir parler du bon vieux temps, de la formation de pilotage et, surtout, de l'Atlas, puisque tel est, désormais, le nom officiel de l'A400 M.

Pendant le voyage, Paul continue, cependant, à se poser des questions, car il n'a toujours pas de réponse de ses parents. S'étant assoupi un moment, il fait un rêve étrange : il revoit, à l'arrière de la voiture, son père mais cette fois, avec le visage ensanglanté. Il se réveille en sursaut et transpirant. Il se sent épuisé.

Arrivés à Toulouse, ils prennent un taxi pour les conduire chez Airbus industries. Là, ils se présentent à l'accueil d'où on les conduit dans une salle de réunion où on les attendait. C'est l'un des grands patrons d'EADS qui les accueille. Paul est impressionné qu'il ait effectué un tel déplacement. Il les emmène tous quatre vers une salle sécurisée dont il provoqua l'ouverture en mettant sa main sur un décodeur digital.

La pièce est très sombre. Les quatre pilotes découvrent alors le nouvel équipement qui les attend et qu'il leur faudra également tester. Le casque est sombre, simple et lisse. Paul s'assoit sur un siège semblable à celui de la cabine de pilotage d'un avion et on lui tend le casque qu'il enfille sur sa tête. Dans la seconde qui suit, Il se croit téléporté en Afghanistan. Devant lui, un désert, sombre et difficile d'accès dont il distingue les détails, malgré la nuit. Il a l'impression de

se faire poursuivre par des avions de chasse et met tout en œuvre pour les éviter et sauver son équipage et ses passagers. Après avoir atterri avec ses troupes, il enleva le casque. Il était enthousiaste de l'avoir essayé. Il le posa délicatement. Puis, s'adressant aux techniciens présents, il leur dit que l'image était très réaliste et demanda à pouvoir refaire une deuxième séance le lendemain.

Soudainement, son père lui revient à l'esprit : il a eu l'impression que son père pilotait l'avion de chasse qui le poursuivait. Mais il n'a pas le temps d'y penser plus à ce moment car la visite se poursuit.

Arrivés devant l'A400M sur lequel ils allaient s'entraîner, tous quatre restent ébahis. Plus long, plus large et plus haut que le C 160 Transall, l'Atlas est impressionnant avec ses quatre turbopropulseurs dotés d'hélices à huit pales. Puis on les fait monter dans la cabine et ils découvrent les commandes de vol électriques. Ensuite, on leur montre la soute, immense, puisque capable d'accueillir 58 soldats et un hélicoptère d'attaque.

Paul est impressionné par le nombre de commandes, car il y en a plus que de coutume. Après avoir observé tous les écrans et manettes, il sort de l'avion et attend ses amis qui sont encore dans l'appareil à regarder les commandes. Ils se rendent ensuite aux simulateurs de vol où on leur présente leurs instructeurs, avant de les emmener à leur hébergement.

Durant les semaines qui suivent, Paul et ses trois compagnons se forment en continu au pilotage de l'Atlas. Après les longues séances de simulateurs, ils s'envolent pour Séville, usine où sont construits les appareils. Là, ils suivent des cours théoriques et effectuent ensuite les soixante-quinze heures de vol nécessaires à la prise en main. Tous quatre constatent que, si le C 160 était un excellent appareil, même

un peu vieillissant, l'A400M, s'il est plus complexe, présente de meilleures performances et des capacités plus importantes.

Puis, quatre semaines plus tard, ils rejoignent l'Allemagne afin d'y obtenir leur qualification de type et reviennent ensuite à Orléans pour leur formation de vol tactique. Tout se passe fort bien et ils décrochent leur qualification complète sur A400M.

Tout s'étant fort bien déroulé, il leur est accordé le retour sur Evreux afin d'y bénéficier d'une permission bien méritée. Et pour leur faire gagner du temps, il leur est proposé d'utiliser un Transall C160 qui sort d'expertise et de révision. En effet, lors d'un atterrissage et alors que l'avion était en service, l'une des roues n'était pas sortie mais l'incident ne s'était pas reproduit. Une heure de vol pour effectuer les 150 kilomètres, au lieu de prendre le train, ça ne se refuse pas. Donc après le feu vert des mécaniciens, Paul et Michel s'installent aux commandes. Paul est le commandant de bord et Michel lui sert de copilote. Fabrice et Nils, quant à eux, prennent les places du navigateur et du mécanicien. La tour de contrôle ayant donné son accord, l'avion décolle.

Paul est serein avec le Transall 160 et, arrivé à l'altitude de vol prévue, il laisse son esprit vagabonder. C'est avec une grande fierté qu'il se remémore son parcours qui le mène, aujourd'hui, à une formation pour piloter ce merveilleux avion de transport militaire qu'est l'Atlas. Depuis tout petit - il avait à peine 4 ans - il pointait son doigt vers le ciel dès qu'il entendait un avion ou voyait une trace blanche se dessiner. Il a passé un bac S au lycée puis fait l'Ecole de l'Air pour devenir pilote. A trente deux ans, ce jeune homme à l'allure sportive et au sourire rassurant, est capitaine et rentre d'Afghanistan. Il faut bien dire que cette vocation est familiale. Tout petit, déjà, c'est son père, pilote d'Airbus A310, qu'il désignait en tendant son doigt vers le ciel. Ce dernier est, maintenant, en retraite mais il suit

de très près, et avec beaucoup d'admiration, la carrière de son fils.

Brusquement, presque à mi-chemin, le ciel se couvre, la pluie commence à tomber. Paul et Michel sont habitués au mauvais temps en vol mais la météo consultée avant de partir était plus encourageante. Il y avait des éclairs, par moments, mais rien d'inquiétant. Tout d'un coup, une boule de feu rentre en contact avec l'avion. L'avion vient d'être foudroyé. Mais, bien que l'éclair lumineux et le bruit important qui en résulte puissent alarmer les passagers et l'équipage, les avions sont conçus de façon à être insensibles au foudroiement : lorsque la foudre touche un avion, le courant circule dans la carlingue puis continue sa route.

Mais le plus grave arrive au sortir du nuage. L'avion rencontre un vol d'une vingtaine d'oies migratrices. L'une vient s'écraser sur le pare-brise de la cabine ; deux autres sont ingérées par le turbopropulseur droit. Plusieurs alarmes de l'appareil se mettent à clignoter et, immédiatement, le moteur s'arrête. Paul met l'hélice en drapeau pour réduire la traînée. Mais l'appareil perd de l'altitude ; il devient moins contrôlable.

Michel, le copilote lance des « Mayday », mais l'orage crée peut-être des perturbations électroniques, ou la foudre a-t-elle grillé la radio ? Personne ne répond. Paul maintient, tant qu'il peut l'appareil en vol, mais c'est à ce moment là que Michel perd connaissance. La vitre du cockpit sur laquelle l'oie sauvage s'était écrasée, fissurée, vient d'éclater et le copilote a reçu le verre dans le visage. L'avion, au-dessus d'une grande forêt, se rapproche de plus en plus du sol. Paul cabre l'appareil juste au-dessus de la cime des arbres et l'avion s'écrase sur les arbres dans un fracas assourdissant puis s'enfonce dans la forêt.

Lorsque Paul reprend connaissance, il ne réalise pas tout de suite où il se trouve. Michel est blessé, mais Nils et Fabrice sont saufs, à part quelques égratignures. Ils réussissent à sortir des débris de l'avion et transportent Michel toujours inconscient. Ils essaient de le réanimer, mais la blessure semble importante. La radio du Transall est hors d'usage ; impossible d'appeler les secours. Mais, normalement, l'alerte a dû être donnée lorsque l'avion a disparu du radar de la base.

Paul sait approximativement où ils se trouvent, dans un forêt dense entre Orléans et Evreux, mais impossible de savoir où se trouve la ville la plus proche. Il entend soudain des grognements, Michel se réveille mais il souffre et perd du sang. Il faut trouver rapidement de l'aide ; c'est urgent. Paul a l'habitude des blessés ; il a été dans un pays en guerre. C'est donc, sans céder à la panique, qu'il décide de s'enfoncer dans le forêt, les trois valides portant Michel dans un hamac de fortune fait d'une grande branche sur laquelle a été attachée une voile de parachute. La nuit va commencer à tomber. Ils savent qu'ils ne doivent pas trop s'éloigner et, comme ils l'ont appris pendant leur formation militaire, repérer les signes de vie : pièges posés par les chasseurs ou une cabane, traces de véhicules ou arbres coupés. Le temps presse et le pansement posé à leur camarade pour stopper l'écoulement du sang de la plaie ne suffira pas longtemps. Il faut trouver très rapidement de l'eau et des secours.

C'est alors qu'ils entendent une détonation résonner dans la forêt...

3

Les hommes s'arrêtent net. Ils se jettent à terre, en protégeant Michel. Quelques secondes plus tard, ils se relèvent et restent attentifs : ils attendent une autre détonation. Ils sont d'abord surpris, puis soulagés car c'est un signe de vie.

Les trois hommes décident de partir en direction du bruit. Paul montre du doigt l'endroit d'où vient le coup de feu car c'est bien un tir qu'ils viennent d'entendre. Paul demande à Nils de rester auprès de Michel, alors que Fabrice et lui vont voir ce qui se passe.

Tout à coup, ils entendent une autre détonation, beaucoup plus forte ! Cette fois-ci, elle venait de l'avion...

« Il faut éviter d'être pris pour du gibier et prendre une balle perdue. » dit alors Paul à Fabrice. Ils décident alors de crier afin que le possible chasseur les entende. Ils voient alors un chien sortir d'un buisson puis un vieil homme avec une casquette sur la tête, vêtu d'un vieux treillis militaire, le fusil sur l'épaule et, en bandoulière, un carnier d'où sort une tête de lapin. Le chasseur paraît aussi surpris que si une horde de sangliers lui fonçait dessus.

Il observe les quatre hommes, son visage marquant l'étonnement. Il se demande en voyant un des hommes blessé, si c'est son arme la cause de la blessure de Michel. Il

leur fait signe d'approcher.

C'est à ce moment-là que Paul et son copilote prennent conscience de leur état. En effet, ils ont plusieurs blessures superficielles qui recouvrent leur visage et leurs bras, visibles car leurs vêtements sont déchirés. Après ce moment de stupeur, le chasseur leur demande :

« Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

- N'ayez pas peur. » répond Paul. « Nous sommes des pilotes d'avion de la base aérienne d'Evreux. Notre appareil s'est écrasé dans la forêt.

- Nous pensions que les restes de l'avion se verraient aux alentours. » complète Fabrice.

« Cette forêt est très dense et peut être un vrai piège. » lui répond le chasseur.

« L'un de nos équipiers est gravement blessé. » dit Paul. « Il lui faut des secours et l'emmener dans un hôpital, le plus vite possible.

- Je n'ai pas mon téléphone mobile sur moi, » répond le chasseur, « mais je vais vous guider jusqu'à ma cabane de chasse. Mon épouse m'y attend. C'est une ancienne infirmière, maintenant à la retraite, mais elle pourra faire le point sur la situation du blessé et prodiguer les premiers soins avec le peu de matériel que nous avons dans la cabane. Pendant ce temps-là, j'alerterai les secours. »

Une fois arrivés, ils constatent que la cabane, assez grande et en bois, est située dans une vaste clairière. Une femme ouvre la porte et reste ébahie devant ces quatre hommes couverts de blessures. L'intérieur est assez rustique mais spacieux ; au mur, une collection d'animaux sauvages naturalisés. Le chasseur se tourne vers eux : « Je me prénomme Pierre. Entrez, messieurs ; mon épouse Odette va soigner les blessés. » Pierre explique rapidement la situation à sa femme puis appelle les secours. Quand Odette voit l'état de Michel, elle ne peut qu'être d'accord sur la nécessité de secours

urgent et d'une transfusion éventuelle. Environ une demi-heure plus tard, un hélicoptère du SAMU vient se poser dans la clairière à côté de la petite cabane. Michel est installé sur une civière dans l'appareil.

Pendant ces événements, à la base, le général a été informé de la disparition de l'avion. Il se rend rapidement à la tour de contrôle pour obtenir plus de renseignements. Les contrôleurs aériens lui disent que l'avion a disparu des écrans radar, depuis environ deux heures, et est injoignable. Ils l'informent également qu'un violent orage a éclaté dans la région au moment même où ils ont reçu un appel de détresse. Le général, un homme d'une quarantaine d'années qui a vécu plusieurs conflits, en a des sueurs froides pour ces hommes. Il imagine déjà le désespoir des familles. Il ordonne d'envoyer un hélicoptère de recherche sur la dernière position connue.

Celui-ci arrive peu de temps après.

« Ça y est, nous y sommes. » annonce le pilote à la tour de contrôle, puis il se positionne en vol stationnaire en attendant le décollage de l'appareil du SAMU avec lequel il est en liaison radio.

Pendant qu'ils reçoivent les premiers soins du médecin présent dans l'appareil, Paul et Nils répondent à quelques questions des enquêteurs militaires arrivés quelques instants plus tard dans un second hélicoptère militaire.

« Content de vous retrouver ; comment allez-vous ? » leur demande un gradé.

« Nous, bien », répond Paul, « mais eux... pas vraiment !

- Oui, le médecin s'en occupe. Ils auront besoin de temps pour se rétablir. Qu'est-ce qui a causé le crash ?

- Nous avons traversé un vol d'oies migratrices. Une ou plusieurs ont été aspirées par le turboprop, ce qui a causé l'extinction du moteur. Avec la perte de vitesse, nous nous

sommes écrasés dans la forêt et, plus tard, pour une raison inconnue, l'appareil a pris feu et a explosé.

- D'accord, merci ! Montez dans l'hélico et reposez-vous. Nous nous reverrons plus tard. En attendant, nous allons effectuer l'enquête technique réglementaire.»

Après avoir chaleureusement remercié le chasseur d'une poignée de mains vigoureuse, les pilotes quittent cette forêt qu'ils n'auraient jamais connue, peut être, sans cet accident.

Arrivés à l'hôpital où Michel a déjà été pris en charge et transporté au bloc opératoire, Paul, Nils et Fabrice reçoivent les soins appropriés.

Une heure plus tard, le commandant de la base vient les voir. Il leur explique que leur « Mayday » a bien été reçu mais que le signal a été perdu lors de l'atterrissage qui a endommagé les radios. Il les félicite aussi pour leur sang-froid exemplaire ; mais il leur faudra retourner sur les lieux du crash de l'avion pour évaluer la situation et récupérer ce qui pourra l'être éventuellement.

Peu après, bien que Michel ne soit pas encore réveillé, Paul tient à aller le voir. Il entre dans sa chambre, prend une chaise et s'assoit à côté de la fenêtre. De là, il voit, devant l'hôpital, cette même voiture noire aperçue avec son père à l'intérieur. Il ne perd pas une seconde et se rue à l'extérieur, sur le parking, évitant au passage dans sa course plusieurs brancards. Quelques jurons se font entendre.

Alors qu'il arrive sur le parking, la grosse voiture noire démarre rapidement. Paul lui court après mais il est trop tard. Très essoufflé après cette course, les questions se bousculent dans sa tête. Il se dit qu'une fois de retour à Evreux, il ira voir ses parents. Il faut qu'il comprenne ce qui se passe et pourquoi ils n'ont pas essayé de le contacter.

Profitant de la permission de vingt quatre heures qui lui a été accordée, Paul se rend chez ses parents. Il toque à la porte ; c'est sa mère qui lui ouvre, le visage rayonnant. Pourtant, Paul remarque qu'elle a les yeux un peu rougis.

« Bonjour maman. Je profite des quelques heures devant moi pour venir vous embrasser. Je repars en mission dès demain. Papa n'est pas là ?

- Non, mon grand. Il est à la chasse en Alsace, comme d'habitude à cette époque-ci. Il est parti pour la semaine et ne rentrera qu'après-demain. »

Après une heure passée auprès de sa mère, Paul repart pour Evreux où il retrouve Nils et Fabrice, ce dernier encore un peu mal en point après l'accident. Ils vont prendre un café au mess des officiers.

« Au fait, où se passera votre prochaine mission ? » demande Fabrice.

« Bonne question. » répond Paul

« En tout cas, ce sera sans moi ; je suis dans l'incapacité de piloter un avion pour le moment. Il faudra que je passe une nouvelle visite médicale aéro. »

Les trois hommes continuent à discuter à bâtons rompus. Lorsqu'ils sortent, le téléphone portable de Paul se met à vibrer. Il le sort et regarde son message. C'est le commandant de la base qui le lui a envoyé. " *Briefing demain matin à neuf heures pour nouvelle mission.* "

« Alors ? Où va-t-on, cette fois ? » questionne Nils.

« Aucune idée. Nous le saurons demain matin, à neuf heures, dans le bureau du colonel. En attendant, bonne nuit à tous deux. »

Durant son sommeil, Paul fait un rêve étrange.

Il est devant chez ses parents. Il toque mais personne ne répond. Il réessaye. Toujours rien. Il essaie d'ouvrir la porte et s'aperçoit, avec stupéfaction, que celle-ci est ouverte. Il entre et regarde à l'intérieur. Tout est calme. Après quelques minutes, il laisse tomber ses recherches et quitte la maison, non sans laisser de mot à sa mère pour lui dire qu'il est venu, que la porte était ouverte alors que personne n'était là. Paul pense que sa mère est allée faire les courses et qu'elle a oublié de fermer la porte. Mais il ne pense pas vraiment que c'est pour cette raison ; sa mère a une bonne mémoire et oublier de fermer la porte semble impossible avec elle. Elle est de nature stressée et vérifie toujours deux fois que la porte est fermée, alors pourquoi oublier de le faire aujourd'hui ?

Puis, alors qu'il roule sur une route, il voit de la fumée sortir d'une forêt. Il s'arrête, sort de sa voiture, entend des cris et des vociférations. Il va voir ce qui se passe. Au bout d'un chemin, il s'arrête et regarde devant lui. Ce qu'il voit lui coupe le souffle. Son père dans une voiture et le regarde fixement. Paul croit lire de la souffrance dans ses yeux.

Il se réveille en sursaut en poussant un cri. Il a du mal à se rendormir après ce cauchemar.

Le lendemain, Paul et Nils se rendent au bureau du commandant de la base. Ils y trouvent le général. Après les salutations d'usage, celui-ci les informe que de nouvelles recrues vont intégrer leur équipage afin de recevoir la formation de copilote sur l'A400 Atlas. Il leur annonce, en même temps, que leurs permissions sont repoussées en raison du temps perdu. De ce fait, ils repartiront en mission dans des délais très courts.

« Pour cette nouvelle mission, vous partirez pour l'île de Mayotte, département français dans l'Océan Indien, située entre Madagascar et l'Afrique, pour apporter du matériel médical urgent à nos armées sur place. Vous irez avec vos

nouveaux équipiers et un avion flambant neuf, tout juste sorti de l'usine d'assemblage du constructeur et dont les derniers essais sont tout à fait satisfaisants. Ce sera l'occasion de tester l'Atlas sur longue distance avec un ravitaillement en vol. Et, cette fois-ci, ne vous crashez pas. » leur dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Puis il les conduit au hangar où se trouve le nouvel appareil. Dans le bâtiment, les nouvelles recrues les attendent devant l'avion ; au grand étonnement des deux garçons, leurs copilotés sont des jeunes femmes !

« Nous y voilà ! Voici vos nouvelles équipières, les lieutenants Axelle Laméac et Louane Mostefaoui. Elles viennent de terminer leur formation de pilote sur C160 », annonce le général. « A vous, maintenant, de les former sur l'A400M Atlas ! »

Après les saluts réglementaires, Paul et Nils se regardent.

« On ne va quand même pas travailler avec des femmes. » dit Paul, entre ses dents.

« C'est vrai qu'elles manquent d'expérience pour l'instant. » répond Nils, à voix basse. « Mais ce sont des pilotes. Nous n'avons pas le choix ; à nous de compléter leur formation. »

Pendant ce temps, l'enquête se poursuit. Sur les lieux du crash et de l'explosion, trois jeeps et deux camions sont arrivés. Pendant que des commandos de l'air sécurisent l'endroit pour empêcher d'éventuels curieux de pénétrer sur la zone, les enquêteurs constatent les dégâts. Il y a des débris partout. En faisant le tour, ils aperçoivent des plumes, du sang et des éclats de verre... Soudain, un coffret métallique orange attire leur regard. Ils vont à l'arrière de l'appareil et trouvent les deux boîtes noires. Il faut maintenant les envoyer au laboratoire spécial, sous contrôle de l'armée, pour procéder au décodage des données qui s'y trouvent enregistrées.

Après l'analyse de la boîte noire des voix, les enquêteurs ont acquis la conviction que c'était bien à cause des oies que le crash avait eu lieu provoqué par l'absorption de certaines d'entre elles par les turbopropulseurs.

Les deux hommes, un peu inquiets à l'idée de former des femmes au pilotage de l'A400M Atlas, montent dans l'avion parké sur le tarmac et profitent de cet instant de calme pour discuter.

« Crois-tu qu'on va arriver à former ces femmes ? » interroge Paul.

« Bien sûr. » le rassure Nils. « Si elles ont été nommées ici, c'est qu'elles doivent quand même être talentueuses. »

Paul fait une moue un peu dubitative mais acquiesce. D'un commun accord, ils descendent de l'avion et vont chercher leurs nouvelles copilotes. Ils les trouvent dans le bureau des vols, en pleine conversation ; elles s'interrompent dès qu'elles les voient.

« Ah ! Quand y allons-nous ? » demande Axelle.

Elle a le teint pâle et les cheveux roux, contrairement à Louane qui a la peau mate et les cheveux bruns.

Nils et Paul échangent un coup d'œil et acquiescent.

« Tout de suite, venez. » dit Paul avec un ton un peu bourru.

« D'accord ! On vous suit ! » répondent en chœur les filles d'un ton joyeux, ne se rendant pas compte de la mauvaise humeur de Paul.

Pendant que les garçons montent dans l'avion et s'installent, les filles continuent de discuter. A la grande surprise de Paul et Nils qui s'attendaient à ce qu'elles parlent maquillage et chiffons, les deux jeunes femmes parlent ... d'aviation !

« Prenez place aux commandes ; on va vous expliquer les basses de ce beau joujou. » dit Nils.

Axelle et Louane s'installent aussitôt ; elles ont l'air d'excellente humeur. Nils et Paul entreprennent de leur expliquer les différentes commandes de l'appareil.

Les deux hommes observent avec attention les deux jeunes femmes. Axelle est une jolie rousse aux yeux verts, au regard sérieux et déterminé. Louane, quant à elle, inspire la sympathie avec ses yeux malicieux et son sourire généreux. Ce qui les réunit est la passion qu'elles montrent pour le pilotage et une évidente maîtrise de leur métier.

Trois jours plus tard, l'avion décolle, avec les garçons aux commandes. Entre-temps les deux jeunes femmes ont suivi une formation au sol ainsi qu'une dizaine d'heures sur simulateur pour les habituer à l'appareil. Axelle et Louane sont installées derrière eux et leur posent beaucoup de questions sur l'A400M Atlas, très intéressées par le déroulement des opérations.

L'affichage tête haute (HUD) est un système qu'elles n'ont jamais utilisé et elles découvrent les avantages de cette technologie qui permet d'avoir toutes les informations nécessaires, directement sur le cockpit, en face des yeux du pilote. De même, l'unité de contrôle et d'affichage multifonctions (MCDU), située sur le pylône central, entre les pilotes, et qui donne accès à l'équipage à une multitude de

fonctions pour la gestion du vol, est un instrument tout nouveau pour elles.

Louane continue de discuter avec beaucoup de spontanéité :
« Ce qui me surprend, c'est qu'il y a des prises de courant dans le cockpit et des enceintes ! Elles sont énormes ! »

Paul continue la formation et lui explique le fonctionnement des écrans :

« Celui du centre indique la position de l'appareil dans l'espace aérien, l'autre à côté l'indique aussi mais la carte est plus grande et indique les continents, enfin la dernière signale l'altitude. »

Axelle s'adresse alors à Nils :

« Quelle distance pouvons-nous parcourir en vitesse de croisière ?

- Environ 3 100 nautic miles, soit 5 000 km, à mach 0,72. »

Tout d'un coup, Louane demande sur un ton moqueur :

« C'est vrai que vous vous êtes crashés au beau milieu d'une forêt ? »

Axelle se contente d'esquisser un sourire et enchaîne :

« Avec toute votre expérience ! Comment avez-vous fait ?

- On vous expliquera plus tard, lorsque nous serons revenus de cette mission. En attendant, observez attentivement ce que l'on fait ! »

Axelle et Louane se taisent aussitôt et regardent, sans se laisser distraire, les gestes que font Nils et Paul.

« Regardez bien car, au retour, vous piloterez l'appareil, chacune à votre tour. » dit Nils.

Les filles sont visiblement très intéressées par tout le pilotage de l'avion et ne cessent de poser des questions aux garçons qui commencent à les trouver un peu agaçantes. Quand ils leur font la réflexion, elles répliquent sur-le-champ :

« On vous signale qu'on est des pilotes de C160, comme vous, et qu'on est en formation Atlas. Donc on a le droit de

poser autant de questions que nous le voulons. Vous n'en posiez pas, vous, quand vous appreniez à piloter un appareil ? »

Nils et Paul ne peuvent s'empêcher de rire à cette répartie toute logique et continuent de répondre à leurs questions.

Un ravitaillement en vol est prévu car le trajet jusqu'à Mayotte est trop long, d'une seule traite, 10 000 km, sachant que l'Atlas a une autonomie de 6 000 km. C'est au-dessus du Tchad qu'il aura lieu ; cela donnera l'occasion d'essayer certaines capacités de l'avion.

Après six heures de vol, Paul et Nils contactent par radio l'avion ravitailleur. Celui-ci, un Lockheed Martin KC-130, vient se placer au-dessus et en avant de l'Atlas, sort la perche de ravitaillement, alors que l'Atlas se met en position « perche droite ». Comme le ravitaillement en vol, à raison de 1 200 litres de carburant par minute, augmente rapidement le poids de l'avion, Nils met des gaz pour garder l'équilibre. Une fois le plein terminé, l'avion se met en position « perche gauche », c'est-à-dire une position symétrique à la perche droite, avant de reprendre sa route.

« Comme vous l'avez vu, le ravitaillement en vol d'un A400M Atlas est assez complexe. Il faut bien être coordonné avec l'avion ravitailleur et être à l'aise avec les manettes. Et il ne faut surtout pas oublier de mettre les gaz lors de l'opération, car cela alourdit l'appareil. De plus, n'oubliez pas les positions de sécurité par rapport au ravitailleur : position perche droite, pour l'attente ; position pré contact, directement à l'arrière, avant le contact ; position contact, et le kérosène est délivré ; enfin position perche gauche, position intermédiaire, juste avant de dégager. Ainsi, le ravitailleur a toujours visuel sur le ravitaillé, afin d'éviter des manœuvres hasardeuses et de possibles collisions. » fait remarquer Paul.

Les filles acquiescent silencieusement, fascinées. Puis elles échangent un coup d'œil et Louane fait un petit signe discret à Axelle.

« Euh ... On voulait vous dire ... Nous sommes désolées de nous être moquées de vous tout à l'heure. On vous a manqué de respect. On espère que vous nous pardonneriez et que vous ne direz pas de trop mauvaises choses sur nous lors de votre rapport au général... » bredouille Louane.

Nils et Paul sont ébahis. Ils échangent un coup d'œil et Nils hoche la tête en signe d'approbation.

« D'accord, excuses acceptées. Mais je pense toujours que votre sens de l'humour laisse parfois un tantinet à désirer », dit Paul.

Axelle et Louane soupirent de soulagement.

« Euh ... Quand est-ce qu'on arrive ? » demande Axelle.

Nils regarde le tableau de bord et fait un rapide calcul.

« Nous avons survolé Djibouti il y a peu de temps. Donc, nous devrions arriver à Mayotte dans environ cinq heures.

- D'accord. Merci ! »

Le trajet se poursuit sans encombre ; Louane et Axelle continuent de poser des questions techniques nécessaires à leur formation.

Après environ cinq heures de vol, Paul s'écrie :

« Regardez ! On commence à apercevoir l'île ! »

Les filles regardent par-dessus les épaules des pilotes.

« Comme c'est beau ! s'exclame Louane.

- Et l'eau est tellement belle ! » renchérit Axelle.

Les garçons, quant à eux, restent silencieux. Ils savent que l'atterrissage ne sera pas une mince affaire.

Les quatre pilotes n'oublient pas les enjeux de ce vol jusqu'à Mayotte : en plus de former Axelle et Louane, ils doivent également apporter du matériel médical sur l'île. En effet, Mayotte fait penser au sable chaud, à l'eau claire, une faune

et une flore magnifiques. Mais il n'y a pas que ce côté carte postale paradisiaque, c'est aussi un pays pauvre, confronté à de nombreuses difficultés.

« Maintenant, regardez bien. Nous allons atterrir. C'est parti ! »

L'appareil se cabre, son nez se relève et les garçons réduisent la puissance des moteurs.

Ils atterrissent sur l'aérodrome civil de Mayotte Dzaoudzi, dont la piste de 1 900 mètres mord sur le lagon, petite piste pour l'Atlas, compte tenu de l'envergure de l'appareil.

Lorsque les roues touchent la piste, Nils réduit complètement la puissance des moteurs, ramène les manettes des gaz sur « reverse », manœuvre qui permet d'inverser le sens de rotation des hélices, permettant ainsi de réduire la vitesse à l'atterrissage. Au bout de quelques minutes, l'avion s'immobilise.

Nils et Paul soupirent d'aise. L'atterrissage s'est très bien passé.

Après dix heures de vol, quand les portes de l'appareil s'ouvrent, Paul sent le parfum de la vanille, et une odeur iodée de l'océan turquoise lui monte dans les narines. Tous quatre descendent de l'avion et regardent autour d'eux. Ils aperçoivent des couleurs magnifiques ; des oiseaux exotiques volent aux alentours.

Les quatre pilotes sont surpris par les grandes affiches, fixées sur les murs comme « Lavez-vous les mains, achetez de l'eau en bouteille ». Il faut maintenant décharger les tonnes de matériels. Des soldats de la base de Camboni arrivent pour transporter la cargaison. Le commandant de la base arrive en personne pour accueillir les métropolitains. Paul, Nils et les deux femmes seront logés dans des appartements à côté de la caserne.

« Ici, la maladie principale est l'hépatite A, maladie venant des moussons, de la saleté et du manque d'hygiène dans la ville. » explique le colonel aux quatre pilotes. « Le gouvernement n'arrive pas à réguler le nombre de malades. Cette maladie se propage très vite et, sans médicaments, on ne peut pas l'enrayer. Des médecins évoquent la mutation possible d'un virus de l'hépatite A qui devient mortel avec la chaleur, le climat tropical et la pollution. Les gens les plus touchés sont les enfants, les femmes et les personnes âgées. Le personnel médical arrive difficilement à faire face. C'est pourquoi, on vous a vaccinés, avant votre départ, pour que vous ne soyez pas contaminés. » ajoute-t-il.

Après le dîner, Paul et Nils vont se détendre au bord du lagon. Le lendemain matin, avec les bouteilles d'air comprimé que lui prête le responsable du matériel, Paul fait de la plongée sous-marine dans l'eau à 30° pour explorer ce magnifique fond marin. Dans ce bleu transparent, il repère des tortues, des coraux, mais aussi des poissons de couleur jaune, qu'on appelle poissons chirurgiens. Mais il y a aussi de l'orange, du bleu, du noir, du vert... C'est un rêve que vit Paul.

Le surlendemain de leur arrivée à Mayotte, la formation des filles commence vraiment. Après une journée de théorie, le côté pratique de la formation arrive. D'abord Axelle puis Louanne. Les deux filles se débrouillent à merveille.

Après une semaine passée à Mayotte, il est temps de repartir en France continentale. Le matériel médical a été remis aux armées sur place et les filles ont pu apprendre plus de choses sur l'Atlas. En plus, chacune d'elle a réalisé une dizaine d'heures de vol en double commande, soit avec Nils, soit avec Paul.

« Pour parfaire votre formation, vous allez maintenant prendre l'avion en compte. Louane, tu le feras avec moi comme copilote et Axelle, tu le feras avec Nils. D'accord ?

- Bien sûr ! Qui ne serait pas d'accord ? » répond la jeune fille.

Paul est obligé de reconnaître qu'elle pilote vraiment bien et il en est ébahi. Il pense qu'il n'aurait pas dû la sous-estimer.

Une fois le ravitaillement du vol de retour effectué, c'est au tour de Nils et d'Axelle de piloter l'avion. Axelle est un peu excitée et pose beaucoup de questions ; elle a peur de mal faire ; ce vol sur l'Atlas est plus qu'un cadeau pour elle. Elle se débrouille très bien, elle aussi, et Nils est époustoufflé. Les deux garçons feront, sans doute aucun, des rapports positifs à leur hiérarchie.

Plusieurs heures plus tard, l'avion atterrit à Evreux. Le général vient à leur rencontre et leur demande de venir dans son bureau. Là, il demande :

« Alors, messieurs ? Comment cela s'est-il passé ?

- Fort bien, mon général. Nous n'avons eu aucun problème lors du ravitaillement en vol et l'atterrissage s'est effectué sans encombre. Vraiment, vous n'avez aucun souci à vous faire. » répond Paul.

« Très bien. Et vos copilotes ?

- Excellentes ! Elles pilotent extrêmement bien et nous pourrons rapidement les lâcher sur Atlas. Nous sommes même prêts à les prendre comme copilotes permanents le moment venu.

- J'y penserai en temps utile.

- Mon général, avez-vous des informations concernant les boîtes noires récupérées sur les lieux du crash ?

- Oui. Ce sont bien des oies sauvages qui en sont à l'origine. Nous attendons toujours les résultats de l'analyse de la seconde boîte noire. Si vous n'avez pas d'autres questions, vous pouvez disposer.

- Merci, mon général. Bonne journée !
- Bonne journée à vous aussi, messieurs. »

Nils et Paul sortent du bureau en se posant toujours des questions. Ils espèrent que l'analyse de la seconde boîte noire sera bientôt terminée et viendra confirmer les causes de l'accident.

5

Le lendemain, le général informe Paul et Nils qu'ils bénéficient d'une semaine de permission. Les deux hommes en profitent pour rendre visite à Michel qui se trouve toujours à l'hôpital. Il a un bras cassé mais, quand Paul entre il le serre contre lui et lui demande :

« Alors ? Comment ça va ?

- Oh, très bien. Nous sommes partis en mission avec Nils à Mayotte et nous venons de rentrer. Sais-tu que nous avons eu deux femmes comme copilotes ? Elles sont très fortes au pilotage, mais aussi très bavardes ! J'espère que tu vas bientôt revenir piloter avec nous. Dans combien de temps seras-tu guéri ?

- Dans deux semaines, je crois.

- Ah ! Sais-tu où est Fabrice ?

- Je crois bien qu'il a été muté ailleurs, mais je ne sais pas où.

- OK. Et toi, Michel, comment vas-tu ?

- Bof, j'ai connu mieux. » répond celui-ci. « Je ne suis plus apte au pilotage. Je ne pourrai plus reprendre le service et je ne le souhaite pas ! » enchaîne-t-il, tristement.

Paul reste bouche bée devant cette nouvelle.

« C'est dommage ! Les boîtes noires nous ont appris que c'était bien des oies qui étaient entrées dans le turbopropulseur... On saura bientôt plus de détails sur l'explosion. » l'informe Paul.

Sur la table de chevet, Paul remarque la presse du jour. Il le feuillette et là, surprise, il voit un article parlant d'un crash:

Accident aérien

Crash puis explosion suspecte

Suite à une défaillance, un avion militaire s'est crashé en pleine forêt, faisant un blessé grave.

Un avion militaire de transport, un C160 Transall, s'est écrasé, il y a environ 3 semaines, dans une forêt près d'Orléans. Cet accident serait dû à un vol d'oies sauvages mais, selon nos sources, il y aurait eu une explosion postérieure au crash, qui aurait entièrement détruit l'appareil. On peut penser qu'il s'agit d'une défaillance technique. L'autorité militaire s'est refusée à tout commentaire, affirmant qu'une enquête est en cours pour déterminer les causes de l'accident.

Paul sourit à la lecture de l'article ; il pense que les journalistes sont toujours en quête de sensation. Il échange quelques plaisanteries avec Michel et, après avoir amicalement pris congé, décide de rentrer chez lui.

Le lendemain, Paul se rend chez ses parents. Il espère pouvoir enfin voir son père. Il frappe à la porte et sa mère lui ouvre, le visage rayonnant. Elle prend son fils dans ses bras. Au bout d'un moment, elle le lâche enfin. Paul voit son père, dans le salon ; il n'a pas changé et cela le rassure.

« Que nous vaut l'honneur de ta visite, mon fils ? » plaisante son père.

- J'ai obtenu une semaine de permission, et je voulais vous rendre visite. » explique le jeune homme. « Cela faisait longtemps que je ne t'avais pas vu.

- Oh, c'est parce que j'ai trouvé une nouvelle occupation. » répond le vieil homme. « Après ma semaine de chasse en Alsace, et comme il fait assez doux, je m'essaie à la pêche. Ça fait passer le temps.

- Ah, c'est très bien. »

Au fond de lui-même, Paul est soulagé. Toutes ses visions avec son père n'étaient que des fantômes désagréables. Il passe la journée avec ses parents, puis rentre dans son appartement.

Le jour suivant, à dix heures, Paul reçoit un message sur son portable ; il vient du général. « *Briefing aujourd'hui à seize heures pour nouvelle mission.* »

A seize heures, Paul retrouve Nils à la base. Ils frappent à la porte du bureau du général et, sur l'invitation de celui-ci, entrent. Axelle et Louane sont déjà là. Le point de vue du jeune homme par rapport aux deux jeunes filles s'est nettement amélioré depuis leur première rencontre. Il les trouve maintenant sympathiques et, en plus, elles pilotent très bien.

« Ah vous voilà ! » s'exclame le général. « J'ai une nouvelle mission pour vous, messieurs. Vous emmènerez vos deux nouvelles camarades avec vous, comme copilotes. Votre destination est Haïti, pour y livrer des vivres et des médicaments. Ils en manquent cruellement, là-bas, surtout à cause du dernier cyclone qui a, une nouvelle fois, durement frappé le pays. Vous partez dans quarante-huit heures. Des questions ?

- Non, mon général. »

Deux jours plus tard, Paul et Nils rejoignent la base d'Evreux où l'A400M est stationné. Ils montent dans l'avion, où les attendent déjà leurs deux nouvelles copilotes.

« Prêtes ? » demande Nils. « Ce sera votre premier vol sur A400M hors-formation.

- Toujours prêtes ! » répondent Axelle et Louane.

« Je vous préviens, ce vol va durer environ six heures. » poursuit Nils. « Et il y aura un ravitaillement en vol.

- Vous nous avez suffisamment bien formées pour que nous soyons performantes à long terme. »

Les garçons acquiescent. Ils n'ont pas besoin de vérifier si tout est en place ; une équipe spéciale s'en est déjà chargée. Il n'y a que la visite pré-vol réglementaire à effectuer. Ils la font tous quatre, de compagnie, puis prennent place dans le poste de pilotage.

Paul est aux commandes. Il lance les moteurs de l'avion puis après divers essais, roule sur le taxiway vers la piste principale. Après le point fixe, il s'aligne sur la piste, accélère les moteurs au maximum et lâche les freins. L'appareil s'élanche et lorsque la vitesse est suffisante, Paul fait lever le nez de l'avion et celui-ci décolle.

Quelques heures plus tard, Paul et Louane permutent avec Nils et Axelle ; ainsi, ils peuvent piloter chacun leur tour. Cinq heures plus tard, ils commencent à apercevoir Haïti. Puis, rapidement l'île est devant eux. Les plages sont très belles, mais le dernier cyclone a fait d'énormes dégâts. Comme par malchance, un autre cyclone avait déjà frappé le pays quelques mois auparavant.

« Allons-nous atterrir à Port-au-Prince, comme prévu au départ ? » demande Axelle.

- Oui, absolument. C'est l'aéroport international. » répond Paul. « De toute façon, c'est le seul qui peut recevoir des avions comme l'A400M Atlas. La tour de contrôle vient de confirmer notre autorisation de nous poser.

- D'accord, merci. »

Après l'atterrissage, Paul, Nils, Axelle, et Louane descendent de l'avion. Le responsable de santé de l'aérodrome vient les saluer et leur tend des masques sanitaires.

« Ici, les maladies sont très nombreuses alors ; même si vous êtes vaccinés, portez des masques si vous devez aller en ville. » explique-t-il.

Les quatre pilotes se rendent à la tour de contrôle pour effectuer les formalités d'usage puis prendre quelques moments de repos. Pendant ce temps-là, des médecins, des membres de la Protection civile et des volontaires haïtiens viennent décharger l'avion, sous la surveillance de militaires américains et français afin d'éviter toute tentative de pillage. Très peu d'entre eux portent des masques.

Le dernier séisme et le tsunami qui a suivi ont partiellement détruit Port-au-Prince. Presque toutes les habitations se sont effondrées et la population doit vivre dans des tentes sommaires. Même si l'aide humanitaire leur a fourni des bâches, au moindre cyclone tout peut s'effondrer. La plupart des tentes sont installées dans les stades qui n'ont pas été détruits. Même si les gradins offrent une protection minimale, c'est déjà mieux que rien. Pourtant, Haïti a eu un passé glorieux. Lorsque l'Etat est devenu indépendant, il était très riche grâce à ses réserves de bois. Mais il en avait tellement exporté que, à un moment, la population n'en avait plus. Puis, les maladies comme le choléra ou le paludisme ont contaminé des milliers de personnes qui, n'ayant pas les moyens de se faire soigner, sont mortes. Aujourd'hui, l'ONU met en place des aides pour les Haïtiens.

A l'heure du repas, Louane dit :

« Lors de notre formation, vous nous aviez dit que vous nous raconteriez comment vous vous êtes crashés en pleine forêt.

- Ah, oui, c'est vrai. J'avais complètement oublié. » marmonne Paul. « C'était après notre formation. Nous rentrions à Evreux

en Transall C160. Il y avait de l'orage, et nous avons rencontré un vol d'oies sauvages. Nous savons que plusieurs ont été absorbées par l'un des turbopropulseurs. Il y en a eu aussi quelques-unes qui se sont fracassées sur le pare-brise de la cabine. Les alarmes se sont déclenchées et le moteur s'est arrêté. C'est ainsi que nous nous sommes crashés. »

Axelle et Louane ne font aucun commentaire. Elles sont impressionnées. Ce que Paul vient de raconter peut aussi leur arriver. C'est pourquoi elles décident de poser des questions aux garçons pour savoir comment faire en cas de crash. Bien sûr, elles ont appris comment faire, lors de leurs cours théoriques, mais Paul et Nils sont beaucoup plus informés puisqu'ils se sont crashés quelques semaines auparavant.

« Vous êtes des professeurs formidables ! » s'exclame Axelle.

« On comprend beaucoup mieux qu'à nos cours au sol.

- C'est vrai ! » renchérit Louane.

« Euh... Eh bien, merci.

- Tout de même, je trouve que les Haïtiens n'ont pas de chance. Avec les tremblements de terre, les cyclones, les maladies, les bidonvilles... Plus de la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté. » poursuit Axelle. « Et ce, même avec l'aide humanitaire internationale. »

Les autres se taisent. Ce que dit Axelle est la vérité pure ; mais qu'y faire ?

Quelques heures plus tard, l'attaché militaire de l'Ambassade de France à Port-au-Prince vient remettre à Paul un message envoyé par le Ministère de la Défense à Paris. Les pilotes doivent, dès le lendemain, rejoindre la Martinique avec leur avion. Ils y embarqueront une demi-compagnie de militaires du 33^{ème} Régiment d'Infanterie de Marine de Fort-de-France et les emmeneront, avec leur matériel et leur armement, en Guyane, à 2 800 km de là.

Le président du Conseil Général de la Guyane a demandé au Gouvernement que soit envoyée une unité d'élite pour sécuriser la population. En effet, il y a eu, tout récemment, deux morts, deux gendarmes, dans une opération de lutte contre des orpailleurs. Ces orpailleurs cherchent illégalement des paillettes d'or dans les fleuves avec des moyens mécaniques importants et, à cause de cela, détruisent l'équilibre naturel du pays, la faune et la flore. En plus, en traitant le minerai d'or avec de grandes quantités de mercure qu'ils rejettent ensuite dans les fleuves et les rivières, ils empoisonnent le poisson. La population indigène meurt également à cause de cela car elle s'y approvisionne en eau et en poissons.

Le lendemain matin, Paul et Nils attendent l'arrivée des deux jeunes femmes. Lorsqu'ils les voient arriver tranquillement avec quelques minutes de retard sur l'horaire prévu, Paul dit, tout en retenant un certain agacement :

« Vous avez vu l'heure ?

- Nous aimons être ponctuelles, mais nous faire désirer parfois ! » répond Louane avec un petit sourire.

« Vous savez bien que le travail n'attend pas et il n'est jamais bon de prendre du retard. » rétorque Paul.

Nils ne laisse pas le silence s'installer et propose à l'équipe d'aller à l'A400M pour y effectuer la visite de contrôle de l'appareil avant le vol.

Cette fois-ci, l'avion décolle avec Axelle aux commandes. Quatre heures plus tard, après un vol sans histoire et l'atterrissage sur l'aérodrome de Fort-de-France, c'est l'embarquement du groupe de militaires et des matériels prévus. Et c'est un autre vol, direction la base aérienne 367 « capitaine Massé » à Cayenne, avec Louane aux commandes.

6

Axelle, Louane, Paul et Nils ont embarqué à bord de l'A400M pour Cayenne. Le décollage s'est très bien passé. Axelle met toutes ses qualités de pilotage en valeur. Dès le début du vol, les deux filles demandent des renseignements à Paul et Nils sur la Guyane car elles ne connaissent absolument pas ce pays. Les garçons expliquent que le décor est enchanteur mais cache une extrême pauvreté, la corruption et divers trafics illégaux.

Paul s'est renseigné sur ce que font les orpailleurs en Guyane, les machines qu'ils utilisent, les quantités d'or amassées illégalement en un an, environ trente tonnes, et cela dure depuis très longtemps. « Le monde va-t-il si mal ? » s'interroge Paul. Il sait également que les militaires appelés en renfort ont une tâche importante : sécuriser la population et arrêter les orpailleurs qui menacent les villageois.

En effet, ces malfaiteurs vont chercher dans les villages disséminés dans la forêt des hommes, des femmes et des enfants. Ils cachent leurs vraies intentions en prétendant avoir besoin de main d'œuvre pour leur plantation de cacao mais, en fait, ces pauvres gens deviennent leurs esclaves. Les bandits sont suffisamment armés pour les effrayer et, par là même, sont excessivement dangereux puisqu'ils n'hésitent pas à tirer sur les forces de l'ordre lorsqu'ils sont repérés.

Puis Nils, pour détendre l'atmosphère, demande :

« Quel est le comble pour un jardinier ?

- Je ne sais pas », répond Louane après une courte réflexion.

« Je donne ma langue au chat », rétorque Axelle.

« De se prendre un râteau ! » s'exclame Nils en riant.

« Euh... Ouais... Tu n'as pas pu trouver mieux ? » demande Axelle.

« Euh... non ; je pensais que ça vous divertirait mais en fait non », répond Nils.

« Ouais, tu t'es juste ridiculisé », surenchérit Louane.

Alors que les trois plaisantent dans le cockpit, la tour de contrôle de Cayenne lance un appel radio :

« De Cayenne Approche à tous aéronefs en vol dans la FIR [*Région d'information de Vol*], dernières informations météo. La dépression tropicale venant du Cap Vert en direction du Venezuela s'est renforcée en tempête. Les vents soufflent en rafales à plus de 105 kilomètres par heure ; il s'agit désormais d'un cyclone, baptisé Clément, qui va remonter vers le nord du Brésil, la Guyane et le Surinam. Il est fort probable que les vents vont encore forcer dans l'heure à venir pour former un ouragan avec des vents dépassant les 130 kilomètres par heure. Un déroutement est fortement recommandé. »

Paul, qui s'était placé en copilote de Louane, prend contact avec la tour de contrôle :

« Cayenne Approche d'A400M Atlas, en provenance de Fort de France pour vos installations, faisons demi-tour immédiat pour retour sur aérodrome de départ.

- Bien reçu Atlas, contactez Fort de France. Vous pouvez quitter la fréquence. »

Retour en Martinique. L'atterrissage s'est passé sans encombre ; les pilotes rejoignent la chambre qui leur a été attribuée sur la base, au moins pour la nuit, en attente de pouvoir repartir à Cayenne.

Le lendemain matin, Nils allume la télévision pour regarder les informations.

« Flash spécial : cette nuit, le cyclone Clément a touché les côtes de la Guyane avec des vents violents dépassant les 110 kilomètres/heure. Cayenne subi des dégâts importants. Heureusement il n'y a que peu de blessés à déplorer. Le Gouvernement a mis en place un plan d'urgence afin que les secours arrivent au plus vite. Le Conseil Général de Guyane a pris des dispositions pour parer au plus pressé en direction de la population. Les militaires de la base aérienne de Cayenne apporteront une aide aérienne grâce aux huit hélicoptères qui y sont basés en permanence. En conséquence de ce cyclone, tous les vols en direction de la Guyane ont dû faire demi-tour et l'aérodrome de Cayenne a été fermé pour toute la journée. »

Dans la matinée, les quatre pilotes furent appelés dans le bureau du colonel commandant la base de Fort de France :

« Mesdames et Messieurs, je viens de recevoir des instructions vous concernant. Vous repartez demain matin vers Cayenne ; vous emmènerez vos passagers d'hier et leur matériel, comme prévu au départ. Bonne journée et bon vol. - Merci mon Colonel. » dirent-ils tous quatre en chœur.

Le lendemain matin, donc, les quatre pilotes décollent avec, cette fois-ci, Axelle aux commandes et Nils comme copilote. Après un vol sans histoire, l'appareil se pose sur l'aérodrome de Cayenne puis roule vers la base 367, située à droite de l'aéroport international Félix Eboué, au seuil de la piste 08. Après l'arrêt complet des moteurs, les soixante dix militaires du 33^{ème} RIMA débarquent avec armes et bagages. Ils rejoignent ensuite leurs deux cents camarades qui y travaillent et assurent la mise en œuvre des hélicoptères de l'Escadron d'Hélicoptères d'Outre-Mer 00.068 Guyane. Cet escadron, au-delà des nombreuses évacuations sanitaires (EVASAN) réalisées au profit de militaires et civils au cours de missions

de service public, est régulièrement sollicité pour réaliser des opérations de sauvetages maritimes au large des côtes guyanaises.

C'est un « Ouf » de soulagement que poussent les quatre pilotes qui ont retrouvé le sourire. Ils sont à terre pour quelques jours, le temps que les mécaniciens procèdent à une révision de leur appareil avant le retour en Métropole. Ils vont pouvoir profiter de leur permission sur place.

Dans l'après-midi, Paul décide d'aller se promener un peu en ville. Il se rend compte que Cayenne a été touchée par le cyclone et constate les dégâts laissés par ce dernier, même si tout est mis en œuvre pour réparer au plus vite.

Une heure plus tard, Paul a la surprise de voir Louane arriver vers lui. Elle s'arrête à sa hauteur et dit :

« Tu aurais pu nous dire que tu allais te promener ! On t'a cherché partout ! C'est bien beau de nous reprocher notre manque de ponctualité, à Axelle et moi ; mais toi, ce n'est pas mieux, tu files sans prévenir ! »

Paul ne peut s'empêcher de sourire en entendant Louane. Mais il sait qu'elle a raison ; il a oublié de prévenir Nils qu'il sortait. Louane continue sa tirade sans se rendre compte que Paul ne l'écoute plus :

« ... totalement irresponsable ! Je...

- Bon, pourquoi vous me cherchiez ? » l'interrompt Paul. « Si c'est pour me crier dessus, je n'en vois pas l'intérêt ; il suffisait de m'attendre.

- Nils et Axelle ont découvert quelque chose dans la jungle. Pendant qu'ils constataient les dégâts du cyclone à bord d'un hélicoptère de l'armée, eh bien devine ce qu'ils ont découvert... »

De retour à la base, Paul entend de la bouche de son ami son aventure et sa découverte :

« J'ai retrouvé ici une de mes connaissances ; il est pilote d'hélico sur Puma. Comme il partait en mission de reconnaissance pour constater les dégâts du cyclone, j'ai demandé au colonel si nous pouvions, Axelle et moi, participer au vol en tant qu'observateurs. Nous survolions la jungle à une dizaine de kilomètres de la frontière avec le Surinam, lorsque j'ai remarqué beaucoup d'agitation dans une clairière. Des engins et des gens s'activaient au bord d'une rivière brunâtre qui la longeait. Certains avaient une espèce de tamis et d'autres déversaient d'étranges liquides dans la rivière. D'autres personnes tronçonnaient d'énormes troncs d'arbres. Ces hommes dégageaient la végétation pour mieux accéder à la rivière. J'ai été stupéfait quelques instants puis j'ai dit à Axelle : " Il y a des orpailleurs en dessous..." Le pilote a prévenu la base par radio pour qu'un commando de forces de l'ordre vienne les déloger. Je pense que nous deux, nous pourrions nous joindre à eux, demain, pour cette mission. »

Le lendemain matin, Paul et Nils se joignent à un commando d'une dizaine d'hommes qui vont partir en pirogue à moteur, moyen de locomotion le plus rapide en la matière, pour retrouver les orpailleurs.

Pendant ce temps, Axelle et Louane décident d'aller au centre hospitalier « Andrée Rosemond » de Cayenne. Là sont soignés des femmes et des enfants malades à la suite des problèmes de pollution de l'eau par les orpailleurs. Tout à côté, dans un centre de la Croix Rouge, d'autres sont transportés et hébergés après les premiers soins effectués à l'hôpital, car le mari ou le père a été emmené par les orpailleurs et la famille n'est plus en sécurité dans son village. Les filles sont bouleversées par ces enfants et ces mères en plein désarroi.

A quelques kilomètres de l'endroit repéré la veille, le commando de militaires, avec Paul et Nils, arrivent à un village

où les orpailleurs exploitent et menacent les habitants ; c'est la rivière qui y coule qui les intéresse pour ses paillettes. Pablo, le chef du village, a décidé d'aider les militaires venus en renfort et de leur indiquer où se cachent ces bandits. Après deux heures de marche dans la forêt dense, parfois inhospitalière, et avec les indications données, les militaires découvrent une petite maison en bois avec une seule fenêtre.

Ils entrent avec précaution, les armes à la main. La maison est vide mais semble utilisée. Un des soldats, en soulevant une paillasse à terre, découvre une trappe fermée par un cadenas. D'un coup de crosse, il l'ouvre et aperçoit quelques marches qui descendent sous terre. Au fond d'un souterrain, les soldats vont alors mettre la main sur une dizaine de bonbonnes de mercure ainsi qu'une réserve de cannabis. La fouille des environs n'ayant permis de découvrir personne, les militaires emportent la marchandise trouvée pour la remettre à la gendarmerie à leur retour.

Après toutes ces émotions, les quatre pilotes décident que le lendemain serait jour de repos. Paul propose d'aller à la plage. « Je préfère aller faire un tour en forêt, » dit Nils. « Je n'aime pas trop la plage. »

« Je t'accompagnerai, » dit Louane. « Je voudrais bien observer la faune et la flore de l'Amazonie. En plus, j'ai entendu dire qu'il y avait des requins dangereux.

- Mais non ! Il n'y a pas de requin ! Je vais avec Paul à la plage ; je préfère aller me détendre. » rétorque Axelle.

- Ok ! Donc, si j'ai bien compris, Axelle et moi partons à la plage, et vous dans la jungle. On se retrouve demain soir à la base. » conclut Paul.

Les deux duos se séparent.

Arrivés sur la plage, Axelle et Paul posent leurs affaires et vont mettre les pieds dans l'océan. Les deux amis sont choqués de

l'état de la plage. Cette anse est polluée, le sable est jaunâtre, et l'eau est d'un gris sombre. Derrière eux, se trouve une forêt très dense, touffue, labyrinthique mais magnifique. Comme l'eau n'est pas propre, Paul décide de louer un bateau pour aller au large trouver une eau claire et faire de la plongée.

Ils se rendent chez un loueur, pour choisir un hors-bord. L'homme les avertit :

« Faites attention ! Vous pourriez faire de mauvaises rencontres. On peut trouver des requins bouledogues. Ce squal se rencontre sur les côtes de toutes les mers tropicales et subtropicales du monde, mais il est aussi semi-pélagique ; il fréquente des eaux d'une profondeur comprise entre 0 et 150 mètres. En outre, il affectionne plus particulièrement les eaux boueuses et plus généralement à forte turbidité comme, par exemple, l'embouchure d'une rivière après un cyclone tropical. Le requin bouledogue est impliqué dans des attaques sur l'homme, même si celles-ci demeurent relativement rares. Il est réputé pour son agressivité et sa tendance à attaquer sans provocation. Il est le principal requin impliqué dans des accidents au Brésil...

- Merci pour votre conseil ; nous serons prudents. » dit Axelle. Paul, lui, n'y prête pas attention.

Ils embarquent sur le bateau et quittent le port, Axelle aux commandes. Ils s'arrêtent au large et jettent l'ancre. Après avoir chaussé des palmes, ils mettent masque et tuba et sautent du bateau pour enfin aller nager. Axelle, quant à elle, a emporté, par précaution, une arbalète de chasse sous-marine. La jeune fille se sent d'humeur taquine ; alors elle s'exclame :

« Attention, un requin ! »

Paul nage précipitamment alors vers l'échelle du hors bord.

« Quel homme ! » se moque-t-elle.

Vexé, il retourne à l'eau.

Tout se passe bien, lorsque la jeune fille voit une ombre passer puis disparaître aussitôt. Elle revoit l'ombre qui revient, mais plus proche. Elle hésite à avertir Paul, après la blague qu'elle lui a faite. L'ombre réapparaît et Axelle n'hésite plus parce qu'elle a reconnu l'aileron d'un grand requin. Elle hurle pour prévenir Paul du danger qui s'approche. Celui-ci rit, se retourne et... reste figé. Instinctivement, Axelle tire avec son harpon sur le requin et le touche au niveau des ouïes. Le monstre s'éloigne et les deux baigneurs se dépêchent de remonter à bord. Encore effrayée mais soulagée, Axelle s'effondre en larmes sur le pont. Paul la prend dans ses bras pour la réconforter, en la remerciant de l'avoir sauvé.

Pour Louane et Nils, la promenade en forêt s'est bien déroulée. Ils ont pu voir toutes sortes d'oiseaux et sont très contents de leur après-midi. Le soir même, ils vont tous quatre au restaurant. C'est là que Paul et Axelle s'aperçoivent de la complicité entre Louane et Nils. Comment ont-ils pu manquer ça ?

Encore une journée de tourisme, le lendemain, et la visite du site de Kourou, le centre spatial français. L'A400M a été révisé ; il est temps de repartir. Les bagages sont prêts.

Paul et Axelle arpentent les couloirs de l'hôtel à la recherche de leurs amis.

« Tu ne saurais pas où est passée Louane ? » demande Paul à Axelle.

- Je ne sais pas. » avoue celle-ci. « Mais étant donné sa relation avec Nils, ils doivent certainement être ensemble. » poursuit-elle.

Paul passe la main dans ses cheveux et Axelle dit :

« Louane est à la chambre 52 ; on n'a qu'à aller voir.

- Bonne idée. »

Ils descendent d'un étage et Paul s'arrête devant la porte de la chambre, indécis.

« Bon, alors, tu frappes ? On n'a pas toute la journée ! » l'interpelle Axelle.

- Oui, oui. »

Il toque à la porte. Pas de réponse !

« C'est ouvert ? » s'enquiert Axelle.

« Regarde par toi-même. » répond Paul.

Sans plus de cérémonie, Axelle ouvre la porte. Ils tombent sur Nils et Louane qui finissent de préparer tranquillement leurs affaires. La jeune femme leur dit :

« Bon, vous vous dépêchez ? On va partir et vous êtes en retard.

- On arrive ! » s'exclame Nils.

Une heure plus tard, les quatre pilotes embarquent dans l'avion. Décollage à destination d'Evreux.

Leur vol de retour s'est déroulé sans encombre. Le lendemain, le général convoque les quatre pilotes.

Après les avoir félicités, il leur annonce une récompense pour leur engagement, aussi bien humain que professionnel, lors de leur mission, tant à Haïti qu'en Guyane.

« Une cérémonie aura lieu jeudi et la médaille de la Défense nationale, échelon argent, pour les deux capitaines, et échelon bronze pour les deux lieutenants, vous sera remise en présence des militaires de la base, du maire de la ville et du ministre de la Défense qui a particulièrement tenu à être présent. D'autre part, messieurs, vous avez obtenu une promotion au grade de commandant ; vous pouvez faire coudre vos nouveaux galons. A dans deux jours, donc, et à partir de maintenant vous êtes considérés en permission. Profitez de ces quarante huit heures. !

Les pilotes sont encore abasourdis par la nouvelle et très fiers en même temps. Chacun rentre chez soi, pressé de retrouver une vie normale et réfléchir à ce qui vient de leur être dit. Axelle et Louane sont joyeuses ; elles ont en effet entendu le mot congé !

Le jeudi arrive. Cela fait plusieurs heures que les pilotes sont prêts, à la fois un peu stressés et heureux d'être les vedettes du moment malgré eux de cette cérémonie. L'ouverture

commence avec la mise en place des troupes, de la musique et des porte drapeaux. Paul sent son coeur se serrer et il a du mal à retenir ses larmes. Ses parents sont venus et il voit sa mère le nez dans son mouchoir, très émue.

Le général prend la parole :

« Nous sommes réunis, aujourd'hui, pour récompenser des actes de bravoure et de générosité de la part de nos quatre pilotes de l'A400M. Outre une promotion au grade de commandant pour les deux capitaines ainsi que l'habilitation à piloter l'A400M pour les deux lieutenants, tous quatre sont récompensés de la médaille de la Défense nationale.

Après les félicitations d'usage de la part du ministre et des autres assistants à la cérémonie, les quatre jeunes gens peuvent profiter pleinement de leurs vacances. Nils et Louane restent mystérieux sur leur projets. Paul, lui, est bien décidé à passer du temps avec ses parents, tout en proposant à Axelle de se revoir dans la semaine.

A peine arrivé chez ses parents, et après quelques paroles échangées avec sa mère, son père lui propose d'aller à la pêche pour se détendre. Ils se décident pour un lac, à une vingtaine de kilomètres d'Évreux. Le père et le fils se retrouvent enfin, entre hommes. Le père de Paul ne cesse de lui exprimer sa fierté d'avoir un fils comme lui et lui pose plusieurs questions sur ses dernières missions. Paul lui raconte que Nils, son ami et copilote, s'est rapproché d'une des deux filles : Louane.

Son père en profite :

« D'ailleurs mon grand, tu en es où avec les filles ? Tu as toujours été si discret après ta rupture.

- J'ai rencontré une pilote très sympathique, prénommée Axelle. Nous nous entendons très bien mais il n'y a rien de plus.

- Ce serait vraiment bien que tu l'invites à dîner ce soir. Ne crois-tu pas ?
- C'est une bonne idée, en effet. Je l'appellerai. Par contre, il va falloir que l'on pêche d'avantage de poissons si l'on ne veut pas être ridicules !

En fin d'après-midi, Paul et son père rentrent chez eux ; la pêche a finalement été très bonne. Axelle a accepté l'invitation, et le père de son ami est avec elle dans le salon, pendant que Paul aide sa mère à préparer le dîner. A table, les convives sont bavards, très détendus. Axelle apprécie les repas de famille car ses parents habitent trop loin pour qu'elle les voie dans la semaine. Elle ne peut s'empêcher de faire une taquinerie à Paul, qui les adore. Elle lui dit :
« Cette fois-ci, tu n'as pas eu besoin de moi pour te sauver ; à moins que tu aies peur des poissons chats ? »

Après avoir raconté l'épisode du requin qui voulait faire de lui son goûter, Paul rappelle à Axelle qu'il lui doit une fière chandelle et qu'elle pourra compter sur lui quand elle le voudra.

Quelques jours plus tard, les quatre amis ont décidé de se retrouver au restaurant pour se faire leurs adieux même si des liens très forts se sont noués entre eux. Lors du dîner, ils reviennent sur leurs aventures mouvementées aux uns et aux autres, à ce qu'ils ont appris, notamment les deux filles pendant leur formation, et cette complicité naturelle pour vivre ensemble leur mission.

Après avoir porté un toast à leur rencontre, ils trinquent à leur avenir. C'est le moment que choisit Nils pour annoncer que Louane et lui veulent se marier et qu'ils souhaitent que Paul et Axelle soient leurs témoins. Voilà pourquoi ils étaient si cachotiers ! Paul et Axelle acceptent immédiatement ; rien ne peut leur faire plus plaisir.

1 an plus tard

Paul, accompagné de Michel, se dirige vers la mairie d'Evreux. Nils et Louane vont se marier aujourd'hui ; Paul est le témoin de Nils. Axelle, le témoin de Louane, est déjà arrivée. Michel a pris sa retraite peu avant les fiançailles de Nils et Louane, et Axelle poursuit sa carrière de pilote. Paul, quant à lui, est devenu formateur à Evreux. Il rêvait d'exercer ce métier et il est très heureux d'avoir été accepté sur sa base ; au moins, il peut rester avec ses amis.

La famille et les proches des futurs mariés commencent à entrer dans la mairie, et Michel et Paul se joignent à eux. Les deux hommes vont vers Axelle.

« Où étais-tu ? » demande Michel.

« Je discutais avec Louane » répond la jeune femme. « Elle est folle de joie ! Elle était en train de me raconter la demande en mariage de Nils. En fait, un soir, Nils l'avait invité dans un restaurant, et il a sorti le grand jeu ! Après le restaurant, vers minuit, il l'a amenée en boîte de nuit. Après, ils sont allés se promener au bord de l'Iton, rivière qui arrose Evreux. La lune était pleine ; il s'est agenouillé devant elle pour la demander en mariage. Louane était heureuse et excitée ; elle l'a embrassé fougueusement. Ah, que c'est beau, l'amour... »

Paul sourit. Il est heureux que Nils aie trouvé son âme sœur. De plus, Louane et lui ont beaucoup de points communs ; ils vont très bien ensemble.

Au même moment, les deux jeunes gens entrent dans la mairie. Louane s'assied à la gauche de Nils et le Maire fait un petit discours d'accueil. Puis, l'assistance se lève et il dit :

« Monsieur Nils Gilles Dubois, consentez-vous à prendre pour épouse, Mademoiselle Louane Elena Mostefaoui, ici présente ?

- Oui » répond Nils.

Le Maire s'adresse maintenant à Louane :

« Mademoiselle Louane Elena Mostefaoui, consentez-vous à prendre pour époux, Monsieur Nils Gilles Dubois, ici présent ?
- Oui. »

Le Maire annonce alors : « Je vous déclare unis par les liens du mariage. », puis, sous les applaudissements de l'assistance, il lui présente le registre d'état civil, qu'elle signe de son nom de jeune fille, suivie en cela par son mari et les témoins, Paul et Axelle.

Ils échangent ensuite les alliances apportées par Axelle, et, sous de nouveaux applaudissements de l'assistance, s'embrassent tendrement. Ils sont officiellement mari et femme.

A la salle des fêtes, Michel, Paul, Axelle, Nils, et Louane se retrouvent pour discuter un peu :

« Félicitations ! » s'exclame Axelle.

« Merci ! » répond Louane.

« Que comptez-vous faire, après le mariage ? » s'enquiert Paul.

« Nous allons poursuivre dans l'Armée de l'Air » dit Nils. « Et toi ?

- Je vais continuer à former de jeunes pilotes. Et toi, Michel ?

- Pour l'instant, je ne sais pas » admet celui-ci. « Comme je suis à la retraite, j'ai tout mon temps. La vie continue ! Mais je souhaiterais travailler dans une O.N.G. pour aider les populations des pays pauvres. A la suite des divers voyages que j'ai fait durant ma carrière, j'ai ouvert les yeux sur leur situation, et j'aimerais beaucoup leur venir en aide. »

En effet, durant sa carrière, où il a dû apporter des aides militaires et médicales aux quatre coins du monde, plus particulièrement dans les pays pauvres, il a été touché par la situation alarmante et la pauvreté de ces pays. Le Ghana est l'endroit qui l'a le plus marqué. Des enfants qui attendent des vaccins contre diverses maladies très graves, des habitants

assoiffés et maigres à cause du manque d'eau et de nourriture, tout ça a beaucoup marqué Michel qui poursuit :

« Mais bon, on est pas là pour gâcher l'ambiance. C'est la fête, après tout ! Au fait, vous savez où est Fabrice ? »

Paul réfléchit un instant. En effet, il n'avait pas vu Fabrice depuis plusieurs mois. Il avait été muté peu avant que Nils et lui se voient confier la responsabilité de former Axelle et Louane.

« Nous l'avions invité au mariage », dit cette dernière, « mais il a eu un empêchement. C'est pour ça qu'il n'est pas là. »

Paul hoche la tête. Il se souvient encore du crash dû aux oies sauvages.

Le jeune homme revient à la réalité. Les autres sont en train de plaisanter.

« Tu te souviens, Nils, de la blague que tu nous avais faite quand nous nous rendions en Guyane ? » plaisante Axelle.

« Non » avoue Nils.

« Celle avec le jardinier qui se prend un râteau. » lui rappelle Paul en souriant.

Nils fronce les sourcils, puis son visage s'illumine. Visiblement, il vient de s'en souvenir.

« Ah, oui ! » s'exclame-t-il. « La blague ratée... »

Ils éclatent de rire au souvenir de cette plaisanterie.

Paul rentre chez lui vers trois heures du matin. Il dort quelques heures, puis, un peu après son réveil, il prend un stylo et une feuille et commence à écrire. Ça fait longtemps qu'il n'a pas vu ses parents et, comme il ne peut pas souvent leur rendre visite, il décide de leur adresser une lettre.

Mes chers parents,

Aujourd'hui, mon ami Nils s'est marié avec Louane, une autre pilote et amie. Quant à moi, je continue mon métier de formateur. Je reprends le travail demain, n'ayant eu que deux

jours de permission pour assister à leur mariage. J'ai aussi revu Michel, qui a pris sa retraite. Je le revois dans une semaine ; il va me faire une de ses célèbres pizzas. Je ne savais pas qu'il aimait bien cuisiner !

Le mariage s'est très bien passé. J'étais le témoin de Nils, et Axelle, l'autre pilote que nous avons eu en formation sur l'A400M, était le témoin de Louane. Elle et Nils vont très bien ensemble ; je suis vraiment content pour eux. Le gâteau était délicieux, et les plats qu'on nous a servis l'étaient tout autant.

J'espère que vous allez bien. Je ne sais pas quand je pourrai venir vous voir, donc en attendant, je vous écris ces quelques mots.

En attendant d'avoir le plaisir de vous lire, je vous embrasse très affectueusement.

Votre fils,

Paul

5 ans plus tard

Nils et Louane ont quitté l'armée. Avec leur pécule, ils ont créé leur propre compagnie d'avions pour les déplacements privés des industriels et entrepreneurs divers ; entretemps, un fils leur est né.

Paul poursuit la formation des pilotes militaires sur A400M, et Axelle le rejoint parfois : elle reste son ange gardien !



Remerciements

Nous adressons nos remerciements les plus sincères et chaleureux à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces neuf mois d'écriture, nous émerveiller, souvent, et nous étonner, presque toujours.

Nous avons vu, mois après mois, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire de plus en plus choisi, descriptions des personnages et des sites infiniment détaillées, imagination complexe et suivie, situations diversifiées, énigmes bien imaginées, etc. Tout cela, au fil des jours, a contribué à former ces cinq histoires dans lesquelles chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Certains pensaient : « Quelle folie de vouloir faire écrire un roman à des élèves qui n'ont, pour seule culture, que la télévision et les jeux vidéo et, pour seule orthographe, celle des SMS ! » Pourtant, nous y croyions fermement, et notre foi en l'autre a eu raison de toutes les critiques.

Les dix enseignants de français volontaires nous ont suivis avec enthousiasme. Leur courage et leur ténacité n'ont pas failli, même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel. Tous ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité, tant pendant les cours qu'en dehors. Comment résister à la volonté farouche d'élèves de voir aboutir un projet inhabituel, leur projet ? La pluridisciplinarité a même été de règle dans

Remerciements

certains établissements : professeurs d'arts plastiques, responsables de CDI et de section ULIS, AVS se sont joints au mouvement ; merci à *Tiphaine Duret, Valère Costes, Michel Berthon, Julien Merelli, Eric Bouzin, Rachel Henry, Bernadette Bonnet et Laureen Siebert.*

Merci, mille fois merci, à vous qui avez participé avec nous à ce merveilleux projet. Vous avez entre les mains le résultat concret de notre travail collectif. Montrez-le ; racontez-en l'histoire et les péripéties. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie, partie prenante permanente et partenaires actifs. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier, M. *Pascal Descharmes*, Principal du collège Montmorency de Bourbonne-les-Bains, M. *Jean-François Rousseau*, Principal du collège Edouard Herriot de Chenôve, Mme *Martine Thomassin* et M. *Benjamin Dufour*, respectivement Principale et Principal-adjoint du Collège Camille Claudel de Chevigny-Saint-Sauveur, Mmes *Carole Poniawiera*, Principale, et *Sophie Descharmes*, Principale adjointe, et M. *Jean-Claude Nicolardot*, Principal, du collège Gaston Roupnel de Dijon, MM. *Vincent Chapellier* et *Dominique Clément*, respectivement Directeur Général et Directeur du lycée professionnel du Groupe Saint Joseph de Dijon, M. *Christophe Salahub* et Mme *Sophie Peillard*, respectivement Principal et Principale-adjointe du collège Les Hautes Pailles d'Echenon, M. *Laurent Bertrand* et Mme *Anne Bachelet*, respectivement Principal et Principale-adjointe du collège Roland Dorgelès de Longvic.

Nos remerciements, également, à M. *Jérôme Destaing*, IPR de Lettres, chargé des actions éducatives lecture-écriture, qui a succédé à Mme Anne-Marie Achard., et qui nous a assuré de son soutien institutionnel à notre dispositif.

Remerciements

Le Bien Public, organe de presse régionale écrite, a porté régulièrement à la connaissance de ses lecteurs notre projet et l'activité de nos écrivains, par l'intermédiaire de ses correspondants, et principalement *Emmanuel Clémence et Corinne Royer*. Il nous a consacré pas moins de sept longs articles, agrémentés de photos couleurs collectives de nos collégiens. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Et puisque nous parlons de prix, il convient de constater qu'aujourd'hui les moyens financiers nécessaires pour soutenir les actions d'associations comme la nôtre sont de plus en plus difficiles à obtenir, et les communes ont d'autres priorités économiques et sociales. Pourtant, une association, grande ou moyenne, ne saurait fonctionner au quotidien, hors projets spécifiques, sans le soutien matériel de la municipalité où elle œuvre.

La Municipalité de Longvic ne fait pas défaut. Elle met régulièrement à notre disposition une salle de réunion, ainsi que l'Espace Jean Bouhey pour la « *Biennale de l'Écrit* », et les différents services de la ville sont toujours prêts à apporter leur aide pour nos diverses activités.

La Municipalité de Sennecey-lès-Dijon n'est pas en reste puisque, en étroite collaboration avec la médiathèque Michel Pimpie, notre salon du livre « *Au Cœur de l'Écrit* » vient élire domicile, les années impaires, au Centre polyvalent de la commune, mis gracieusement à notre disposition.

Heureusement, il reste le mécénat d'entités privées : Fondations, banques, ..., selon des critères qui leur sont propres, évidemment. Ainsi, les caisses locales du Crédit Mutuel de Dijon Colombières-Longvic et de Chevigny-St-Sauveur-Quétigny, ont attribué à *Mots et Plume* une somme importante qui a permis de faire imprimer ce livre et d'en

Remerciements

remettre gratuitement un exemplaire à chacun des participants. Merci donc à MM. *Christian Loffron, Sébastien Gérard* et *Claude-René Broutard*.

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos dix fidèles lecteurs : *Elodie Balzer, Colienne de Brouwer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Nicole Francin, Annie* et *Jean-Louis Gervais, Françoise Dulong-Lauraine, Corinne Mathey* et *Nicole Mignot*. Pendant les six sessions d'écriture, ils ont pris sur leur temps pour lire et décortiquer les chapitres successifs qui ont été soumis à leur contrôle. Leurs critiques constructives et les notations fournies ont été un atout sérieux et un appui indispensable, lorsqu'il s'est agi pour nous, toutes les sept semaines, de retenir les meilleures parties de chacun des textes et de les fusionner. Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination de nos écrivains avait concocté.

Et qui sait, chers écrivains en herbe ? Peut-être aurons-nous le plaisir de vous côtoyer, d'ici quelques années, dans un salon du livre où vous présenterez et dédicacerez votre propre ouvrage ? Ce serait, pour nous, la plus belle des récompenses.

Longvic, le 31 mai 2013

Alain Mignot et Alain Hartelaub,
Ecrivains, Fondateurs de *Mots et Plume*,
Pilotes du *Roman des Collèges*



12, Rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC

www.editions-le-herisson.fr



association d'auteurs et écrivains

www.mots-et-plume.fr



Achévé d'imprimer en mai 2013 par



CS 20023 – 33693 MERIGNAC CEDEX

www.copy-media.net



Dépôt légal juin 2013

ISBN : 979-10-90347-27-4

